Les Grands Dossiers des Sciences Humaines

HISTOIRE

HORS-SÉRIE N° 10

3 000 ANS DE RÊVES POUR CHANGER LE MONDE

UTOPIES

L 18937 - 10 H - F: 8,90 € - RD

www.scienceshumaines.com / HORS-SÉRIE N° 10 - DÉCEMBRE 2021 - JANVIER 2022 - 8,90 €

DOM : 9,9 € – BELUX : 9,4 € – CH : 16,10 FS – CAN : 15,99 $CA – D: 10,5 € – ESP/GR/ITA/PORT CONT : 9,9 € – MAR : 88 DH – TOM : 1400 CFP – TUN : 14,9 TND

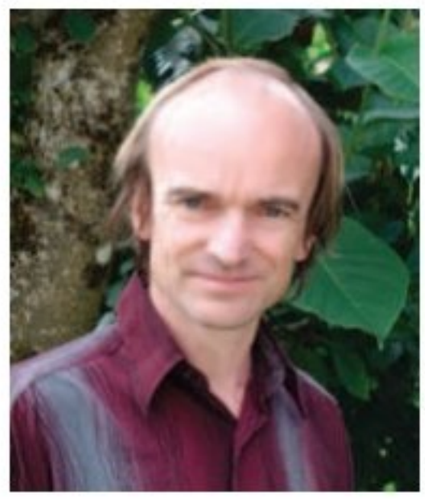
Dans ce numéro,
un **dossier spécial de 26 pages** sur
La psychologie de la violence

Sciences Humaines
Psychologie de la violence
Des agressions ordinaires aux violences extrêmes
DOSSIER SPÉCIAL 26 PAGES
SCIENCES HUMAINES
ÉDUCATION
L'apprentissage, une voie d'avenir
PHILOSOPHIE
Antonio Gramsci
Le combat pour l'hégémonie
Edgar Morin
« Nous devons apprendre à naviguer dans un océan d'incertitudes »
L 18925 - 342 S - F: 6,90 € - RD
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM - MENSUEL N° 342S - DÉCEMBRE 2021 - 6,90 €

Chez votre marchand de journaux

Par téléphone au **03 86 72 07 00**
Retrouvez toutes nos publications
en scannant ce QR code

ÉDITORIAL



© Geneviève Darles

Les utopies sont éternelles

Quand il rédigea *Utopia* en 1516, Thomas More changea le monde pour les siècles à venir : un demi-millénaire s'est écoulé, et son idée nourrit toujours les luttes politiques.

Son livre comportait deux parties : une première pour dresser le constat des injustices et des violences souffertes par l'humanité ; une seconde pour dépeindre un pays libéré de ces souillures, Utopia, littéralement non-lieu. Une contrée présentée comme fictive, mais si réaliste qu'elle semblait à portée de main. Se projeter en imagination dans un univers idéal afin de baliser la voie qui permettra d'améliorer demain le monde… L'utopie est un outil d'émancipation.

Un siècle après T. More, son compatriote Roger Bacon décrivit un monde régi par un dictateur, conseillé de savants, qui ressemble furieusement à celui dans lequel nous entrons. Entre-temps, Rabelais avait posé un autre idéal : celui d'une abbaye où chacun vivrait dans la plus parfaite des libertés. Les rêves entraient en concurrence. Cette rivalité démontrait aussi que l'utopie est une arme à double tranchant.

Les utopies, au fil de l'histoire, ont toujours puisé leur force dans la tension entre ce qui était souhaitable et ce qui pouvait dysfonctionner. Au milieu du 19e siècle, Marx et Engels faisaient de la dictature du prolétariat un rêve, que Staline et Mao se chargèrent au 20e siècle de transformer en cauchemar. Mais l'utopie survécut à ces instrumentalisations et à ces errances.

Aujourd'hui, politiques et philanthropes n'hésitent pas à nous promettre un avenir vert et prospère, quand des écrivains et des militants les accusent de préparer des lendemains dystopiques – ceux-là revendiquent l'utopie comme résistance. Toujours combattues, éternellement diffamées comme irréalistes, les utopies continuent d'irriguer les imaginaires à la source des combats politiques.

C'est ce qu'avait compris Thomas More : la puissance de l'utopie vient de ce qu'elle est un récit partagé. On ne peut pas empêcher un humain de rêver à un monde meilleur, et l'utopie est à même de canaliser cette énergie en rêve partagé. Bienvenue dans cette histoire des mondes meilleurs, à faire collectivement advenir… d'urgence ! ●

LAURENT TESTOT

Les Grands Dossiers des Sciences Humaines

38, rue Rantheaume, BP 256
89004 Auxerre Cedex
SAS Sciences Humaines communication
REPRÉSENTANTE LÉGALE ET DIRECTRICE DE PUBLICATION: Nadia Latrèche
DIRECTRICE GÉNÉRALE: Héloïse Lhérété

VENTES ET ABONNEMENTS
0386720700 - Bénédicte Marrière - Magaly El Mehdi
Mélina Lanvin - Sylvie Rilliot - Sandra Millet

RÉDACTION
DIRECTRICE DE LA RÉDACTION
Héloïse Lhérété - 0386721720
COORDINATION ÉDITORIALE
Laurent Testot
SECRÉTARIAT DE RÉDACTION ET RÉVISION
Louisa Yousfi
Renaud Beauval - 0386721727
DIRECTION ARTISTIQUE
Catherine Julia
RÉDACTEURS
Hugo Albandea - 03867217 34
Martine Fournier - 0386720709 (rédactrice en chef)
Hélène Frouard - 0386721731
Nicolas Journet - 0386720703
Maud Navarre - 0386720716
Christophe Rymarski - 0386720710 (rédacteur en chef adjoint)
ICONOGRAPHIE
Hugo Albandea- 03867217 34
DOCUMENTATION:
Alexandre Lepême 0386721723
SITE INTERNET
hugo.albandea@scienceshumaines.fr
WEBMESTRE
steve.chevillard@scienceshumaines.fr

MARKETING - COMMUNICATION
Nadia Latreche - 0386720708
PROMOTION/PUBLICITÉ:
Patricia Ballon - 0386721728
contact.annonceurs@scienceshumaines.fr
DIFFUSION
• En kiosque MLP – Contact: À juste titres, Lætitia Canole: 04 88 15 12 45
Titre modifiable sur le portail-diffuseurs: www.direct-editeurs.fr

LIVRES DES ÉDITIONS SCIENCES HUMAINES
Agathe Guillot: agathe.guillot@scienceshumaines.fr
Patricia Ballon: 03 86 72 17 28

SERVICES ADMINISTRATIFS
RESPONSABLE ADMINISTRATIF ET FINANCIER
Annick Total - 0386721721
COMPTABILITÉ
Ophélie Keskas - 0386720702
Sandra Millet - 0386721738
IMPRESSION
Imprimerie SIEP
ZA Les Marchais - 77590 Bois le roi
Origine du papier: Suisse
Taux de fibres recyclées: 63 %
Certification: PEFC
« Impact sur l'eau »: Ptot 0.010 kg/t
CONCEPTION GRAPHIQUE INTÉRIEUR
Conception - Catherine Julia
Réalisation - Isabelle Mouton
CONCEPTION ET RÉALISATION DE LA COUVERTURE
Isabelle Mouton
Couverture: © Even Liu
Titres et chapôs sont de la rédaction.
Commission paritaire: 0223 K 87599
ISSN: 1777-375X
Dépôt légal à parution

SOMMAIRE

Les utopies

6 **Nous vivons en utopie, et pourtant...**
Laurent Testot

9 **Utopie ou le chemin vers l'impossible!**
Michèle Riot-Sarcey

12 POINTS DE REPÈRE
Micronations: un tour du monde des États sans existence légale
Laurent Testot

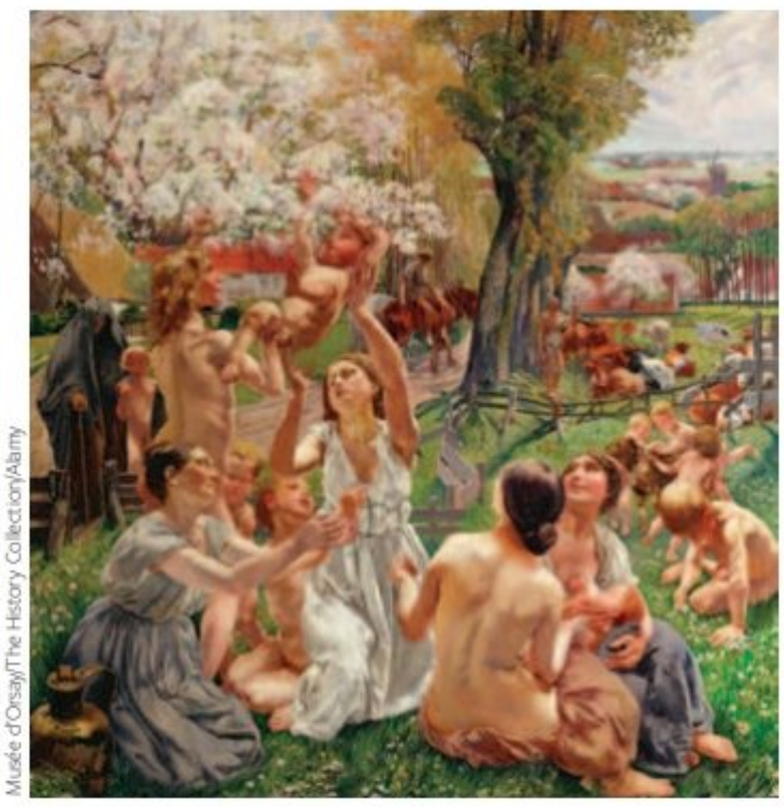
14 **Au commencement était l'âge d'or**
Ninon Bouchart

18 POINTS DE REPÈRE
Les préutopiques: villes idéales et lieux imaginaires
Laurent Testot

20 **Messianisme, le bonheur après l'apocalypse**
Laurent Testot

22 **Comment dit-on utopie en chinois?**
Cyrille J.-D. Javary

Les rêve des modernes


Musée d'Orsay/The History Collection/Alamy

25 **Thomas More, père d'Utopie**
Alizée Vincent

32 POINTS DE REPÈRE
Les grands penseurs de l'utopie (16e-18e siècle)
Laurent Testot

34 **Eldorado, les pérégrinations d'un mythe**
Bernard Lavallé

DOSSIER COORDONNÉ PAR LAURENT TESTOT

36 La Révolution, un rêve à reconstruire
SOPHIE WAHNICH

38 Vivre l'utopie au 19e siècle
THOMAS BOUCHET

42 La Commune de Paris, 72 jours pour tout changer
LUDIVINE BANTIGNY

44 Bernard de Mandeville, prophète du capitalisme
DANY-ROBERT DUFOUR

47 Le rêve communiste à l'épreuve de l'histoire
NICOLAS CELNIK

50 Les républiques d'enfants
SAMUEL BOUSSION

52 Auroville, société idéale?
MARIE HORASSIUS

Jolina Marie Evangelista/EyeEm/Getty

58 POINTS DE REPÈRE
À quoi pourrait ressembler 2050?
LAURENT TESTOT

60 Redevenir sauvage ou le monde rêvé du chasseur-cueilleur
SÉBASTIEN DALGALARRONDO ET TRISTAN FOURNIER

62 Faire des animaux nos égaux
MARIANNE CELKA

64 *« Nous sommes condamnés à inventer une nouvelle forme de paix »*
ENTRETIEN AVEC PHILIPPE MOREAU DEFARGES

66 Un impôt planétaire contre les inégalités
JEAN-MARIE POTTIER

68 « L'utopie permet un pas de côté »
ENTRETIEN AVEC JULIEN VIDAL

70 Le Rojava, une oasis au sein du chaos
TIGRANE YÉGAVIAN

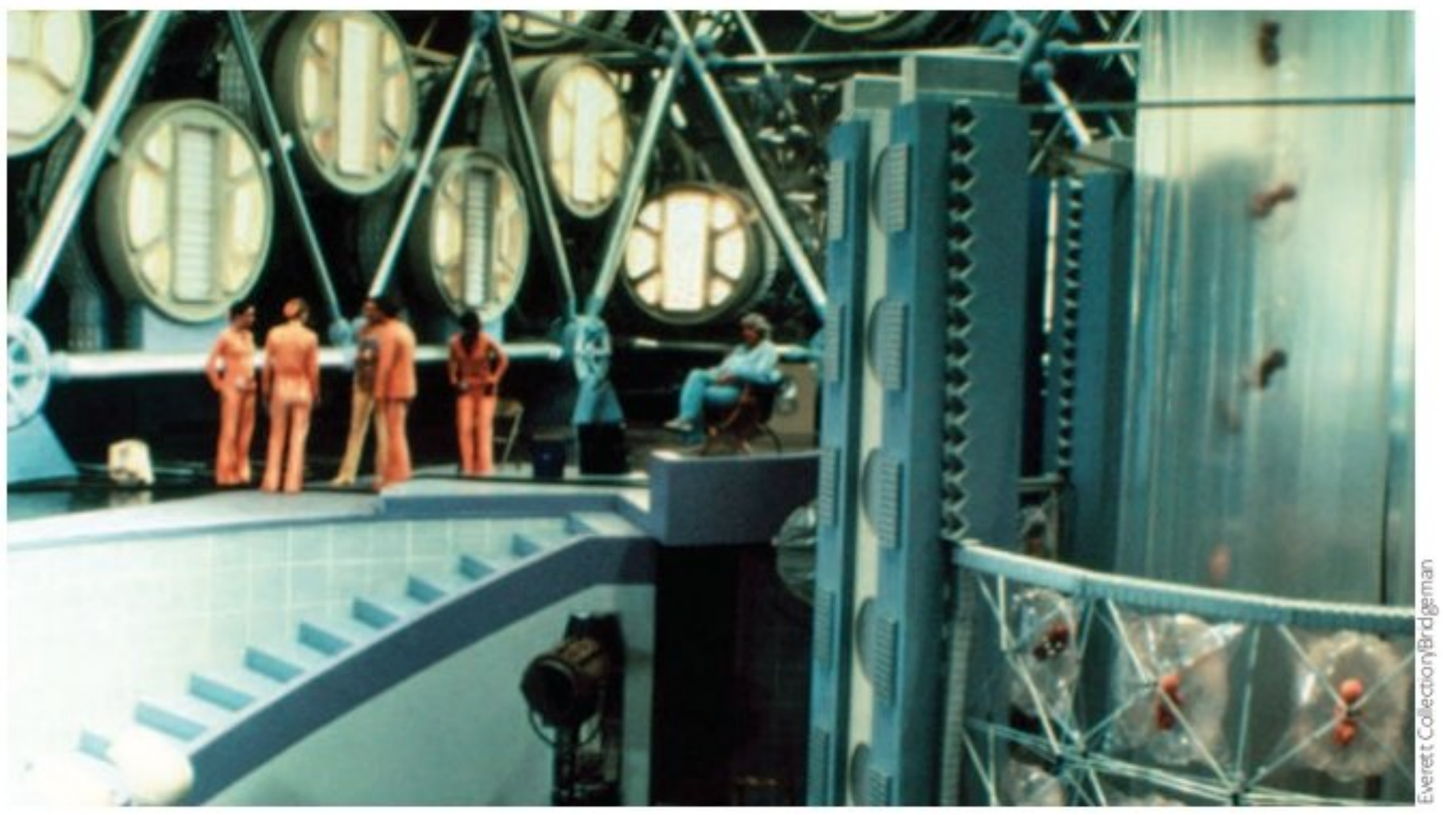
72 Internet, un idéal virtuel
JONATHAN BOURGUIGNON

74 La science-fiction dans les paradoxes de l'utopie
ARIEL KYROU

World History Archive/Alamy

Demain le paradis?

55 L'humanité peut-elle égaler Dieu?
RÉMI SUSSAN


Everett Collection/Bridgeman

Nous vivons en utopie, et pourtant...

Se plonger dans l'histoire des utopies, c'est suivre le fleuve sinueux des Lendemains-dont-on-rêvait. Et dériver jusqu'à l'infini océan du Monde-d'après.

En 1972, deux utopies qui ne disaient pas leur nom étaient posées sur la table des décideurs. Les prospectivistes Donella et Dennis Meadows (avec Jørgen Randers et William Behrens) assenaient dans le rapport du club de Rome que les ressources planétaires étaient limitées et qu'il fallait en user sagement pour éviter une catastrophe au long terme. Friedrich Hayek, économiste, défendait au contraire qu'une croissance infinie était possible sous certaines conditions: retrait de l'État, marché optimisant la répartition des flux, et technologies multipliant la création des richesses sans changer le volume des ressources consommées. À chacun sa vision idéologique du monde qu'il fallait faire advenir: les Meadows préconisaient une planète solidaire et décroissantiste, quand F. Hayek et ses amis militaient pour une économie concurrentielle à même d'assurer le bonheur de tous par la liberté.

Entre Lumières et ténèbres

Le plus étonnant est que... les deux parties avaient raison. Prenons à témoin deux extrêmes. Écoutons d'abord le psychologue Steven Pinker (1). Digne épigone de F. Hayek, il s'emploie à démontrer que nous vivons dans une utopie accomplie: l'essentiel de l'humanité est sorti de la pauvreté; nous vivons en moyenne deux fois plus vieux qu'il y a un siècle; nous sommes huit fois plus riches; etc. Et demain, nous serons toujours plus nombreux à jouir de cette abondance, rendue possible par l'accomplissement des Lumières. Mais...

Prêtons l'oreille au politique Yves Cochet. Pessimiste héritier des époux Meadows, il défend qu'il faille se résigner à un monde qui flambe toutes ses ressources et va s'effondrer. Pour s'en sortir, il faudrait accepter de consommer moins – ce à quoi nous nous refusons. Selon Y. Cochet, notre incapacité à admettre nos limites nous mène à la destruction,

LAURENT TESTOT
Journaliste et conférencier.

Galleria Nazionale delle Marche

Probablement Piero della Francesca (v. 1410-1492), *La Cité idéale* (v. 1480).

et les survivants devront réapprendre à vivre sobrement. Le bonheur ne sera plus dans la richesse matérielle, mais dans la capacité de se satisfaire de ce qu'on a.

Pour S. Pinker, l'utopie est dans le prolongement des tendances actuelles : la technologie rendra possible le bonheur pour tous. Pour son contradicteur, le futur porte en germe une épreuve suivie d'un retour à un âge d'or agricole, où l'humanité savait savourer le fruit de son dur labeur.

Ce hors-série poursuit un objectif que d'aucuns qualifieront d'utopiste: donner au lecteur les clés pour déchiffrer les voies tissées entre F. Hayek et les Meadows, S. Pinker et Y. Cochet, en remontant jusqu'à Thomas More voire Hésiode. Le parcours commence avec Michèle Riot-Sarcey, grande historienne des utopies, qui explique *(p. 9)* en quoi la pensée utopique, bien qu'elle ait revêtu au fil du temps des costumes variés, est restée un laboratoire de l'émancipation. Une illustration en est donnée dans un rapide tour du monde des micronations *(p. 12)*, ces États non reconnus par le club officiel siégeant à l'Onu. De la lutte contre la violence coloniale à la défense de l'écologie, en passant par l'anarchisme, ces pays, présumés « imaginaires » car dépourvus d'existence légale, visent généralement à faire advenir des idéaux – quand ils ne se transforment pas en escroqueries.

Des temps préutopiques…

Mais au fait, les utopies sont-elles nées avec T. More ? Opérons un *flashback*, qui nous mène avec la journaliste Ninon Bouchart à la découverte des préutopiques *(p. 14)*. Avant l'Utopia de T. More, le poète Hésiode pose le mythe de l'âge d'or, et le philosophe Platon imagine une cité idéale (Callipolis, litt. la belle ville). Au Moyen Âge, la préutopie prend deux formes *(p. 18)* : une populaire, reposant sur des mythes divers, projetant un monde meilleur en des terres lointaines, pays de Cocagne ou royaume du prêtre Jean ; une élitiste, consistant à construire des villes idéales reflétant le cosmos, de la Bagdad des califes abbassides à la Chang'an des dynasties Tang.

En toile de fond, il faut se rappeler que la religion a longtemps fourni aux désespérés de ce monde un viatique : supportez votre destin sans vous plaindre, et le paradis vous sera offert. De là germe une tentation : précipiter l'avènement du paradis promis. En résultent des éruptions furieuses de messianismes *(p. 20)*, ces puissants mouvements de rupture qui ébranlent l'histoire du judaïsme, du christianisme et de l'islam, comme de la Chine *(p. 23)*. Et si la Chine a fait sien le concept d'utopie venu d'Occident avec quelque défiance (le terme évoque une chimère dans la langue de Confucius), elle n'a pas pour autant manqué d'utopies durant sa longue histoire, souligne le sinologue Cyrille J.D. Javary *(p. 22)*.

Sous la statue de T. More *(encadré)*, nous voici remontés à la source de l'idée d'utopie. Sitôt né, le ruisseau devient torrent. T. More a ouvert une brèche, dans laquelle s'engouffrent bientôt d'autres auteurs *(p. 32)*, de Rabelais à Tommaso Campanella. Même s'il subsiste des traces de préutopiques, tel ce mythe colonial de l'Eldorado. Dépeint par l'historien Bernard Lavallé *(p. 34)*, ce récit d'un roi couvert d'or cristallise les attentes des conquistadores du Nouveau Monde.

Mais le processus incubé par *L'Utopie* – le paradis peut advenir sur Terre par une narration articulant critique du présent et programme politique posé en contrepoint – est devenu viral. Jusqu'à briser les digues de l'Ancien Régime, s'incarner en un moment clé, la Révolution française. L'historienne Sophie Wahnich *(p. 36)* rappelle à quel point un monde d'égaux était considéré comme impossible avant de se trouver une traduction politique à partir de 1789. Le torrent devient fleuve navigable. L'historien Thomas Bouchet (p. 38) dresse le portrait d'un 19e siècle traversé d'utopies sociales. L'historienne Ludivine Bantigny rappelle les espoirs que les insurgés de la Commune de Paris *(p. 42)* entreprirent de traduire en actes.

En contrepoint, le philosophe Dany-Robert Dufour *(p. 44)* montre comment l'utopie du moraliste Bernard de Mandeville changea notre monde, en imposant l'idée que le vice de chacun pouvait faire le bonheur de tous – le conte se fit idéologie, et l'idée fut de celles qui construisirent l'utopie capitaliste célébrée par S. Pinker. En parallèle, le journaliste Nicolas Celnik *(p. 47)* souligne à quel point le communisme soviétique et chinois permit →

LECTURE

La rupture d'Utopia

D'une certaine façon, l'humaniste Thomas More, dont la journaliste Alizée Vincent campe le portrait (*p. 25*), marque à bien des égards une rupture. Si les préutopiques avaient pour cadre un passé révolu (l'âge d'or) ou un pays si lointain qu'il en était inaccessible voire féérique, l'île d'Utopia est posée en modèle.

T. More prend soin de faire parler un voyageur, Raphaël Hythlodée. Ce navigateur dit avoir visité Utopia. Elle se situerait vers ce Nouveau Monde atteint par Christophe Colomb et Amerigo Vespucci, peuplée d'Indigènes qui auraient autrefois bénéficié des conseils de Romains et d'Égyptiens. Et surtout, la description de cette île parfaitement gouvernée vient en seconde partie.

La première partie est consacrée à une volée de bois vert administrée au contre-exemple qu'est l'Angleterre d'Henri VIII, un pays dans lequel les riches expulsent les pauvres de leurs terres pour y faire paître des moutons. Ce processus, dit des « enclosures », est résumé par T. More en une phrase lapidaire, dans laquelle il accuse les moutons de manger les hommes et les terres.

De quoi faire ressortir la monstruosité du présent au miroir d'une fiction qui dépeint Utopia en république exemplaire, peuplées de citoyens vertueux, où la propriété individuelle et l'argent sont abolis.

En conclusion de cette démonstration, vient surtout une réflexion sur la meilleure manière d'acclimater la vertu d'Utopia en Europe… En toute sagesse, il faudrait éduquer les princes à un meilleur gouvernement, les amener à lire ce livre. La satire de la première partie, prolongée d'un modèle à atteindre, se mue alors en outil : elle suggère qu'un autre monde est possible et induit un mode d'emploi. ● L.T.

À LIRE

● **L'Utopie**
Thomas More, 1516, traduit de l'anglais par Victor Stouvenel, 1842, rééd. Librio, 2016.

De quoi se demander, avec les sociologues Sébastien Dalgalarrondo et Tristan Fournier *(p. 60)*, si on ne pourrait pas opérer un retour à la nature ? Ou avec la sociologue Marianne Celka *(p. 62)*, ce que pensent ceux qui défendent que l'humanité pourrait vivre sans infliger de souffrance aux animaux ? Voire, avec le politologue Philippe Moreau Defarges *(p. 64)*, si l'humanité pourrait simplement faire la paix avec elle-même ? Ou, avec le journaliste Jean-Marie Pottier *(p. 66)*, s'il est possible de concevoir un outil fiscal à même d'abolir les inégalités à l'échelle planétaire ?

Alors que le flot s'accélère, l'embouchure du fleuve Utopie devient tumultueuse. L'océan du monde-d'après, dit aussi mer des incertitudes, se dessine à l'horizon. Avec l'essayiste Julien Vidal *(p. 68)*, on prendra encore le temps de réfléchir au rôle contemporain des utopies, quand elles se glissent dans les interstices du quotidien pour l'améliorer. Le journaliste Tigrane Yégavian racontera l'histoire du Rojava *(p. 70)*, îlot de résistance kurde au sein du chaos syrien. L'essayiste Jonathan Bourguignon *(p. 72)* expliquera par quel tour de passe-passe le réseau Internet, initialement emblème de la contre-culture, est devenu un champ de luttes pour firmes totalitaires et États de surveillance.

En conclusion, l'essayiste Ariel Kyrou évoquera le rôle immunitaire des dystopies – ces utopies qui tournent mal, abondantes en science-fiction, stimulent aussi notre capacité de résistance, en nous montrant à quoi pourraient ressembler des lendemains qui pleurent. Dystopies ou utopies ? Sous ces procédés littéraires se glissera toujours la tension entre des présents/avenirs probables terrifiants, et des futurs meilleurs qu'il faudra faire advenir par la lutte politique. Puisse notre barque du principe espérance tenir bon. ●

→ aux libéraux et conservateurs de dire de l'utopie en actes qu'elle ne pouvait être que monstrueuse, lorsqu'au siècle suivant, Staline et Mao convertirent le rêve marxiste en océans de souffrance.

Pour autant, l'utopie n'en fut pas dévitalisée. L'historien Samuel Boussion revient sur l'histoire des républiques d'enfants *(p. 50)*, dans lesquelles les orphelins des drames du 20e siècle se virent offrir la possibilité de s'autogouverner. L'anthropologue Marie Horassius se penche quant à elle sur l'expérimentation de la vie communautaire dans la cité d'Auroville *(p. 52)*. Le journaliste Rémy Sussan présente le cosmisme *(p. 55)*, une idéologie née à la fin du 19e siècle en Russie, qui préfigure le transhumanisme et fantasme de même une humanité immortelle à l'assaut des étoiles. Au passage, évoquons le spectre des avenirs pronostiqués par quelques augures contemporains *(p. 58)*.

(1) Steven Pinker, « Oui, les Lumières triomphent ! », propos recueillis par Jean-François Marmion, *Le Cercle psy*, n° 2, mars-avril-mai 2019.

Wikimedia Commons

Paul Signac (1863-1935), *Au temps d'harmonie* (1893-1895), collection de la mairie de Montreuil.

Utopie ou le chemin vers l'impossible !

Véhicule d'émancipation, la pensée utopique permet d'entrevoir et d'anticiper un autre monde possible.

La tradition identifie l'utopie à « l'illusion », « au rêve », « à la chimère ». Dès le 19e siècle, tout projet qualifié d'utopie désigne un futur irréalisable. Or le passé des expériences utopiques nous révèle une évolution des idéaux beaucoup plus complexe. Depuis sa naissance, en 1516, l'utopie dérange. Contemporaine de l'humanisme, elle projette un idéal de bonheur qui se heurte aux tensions du monde présent.

L'ambiguïté du mot fut voulue par son créateur, Thomas More (1478-1535), chancelier d'Henri VIII. Homme politique et humaniste, il cherche à échapper à la censure du temps en jouant sur la construction de la langue grecque (*ou*, préfixe privatif et *topos*, lieu). Sous sa plume, entre *« lieu de nulle part »* et *« lieu d'aucun temps »*, l'idée se dérobe au sens univoque. Le conte dialogué déroute le lecteur, aiguise sa curiosité, l'oblige à découvrir, en toute liberté, la bonne définition et conduit secrètement le lecteur vers le *« lieu de félicité où tout est bien »*. *Utopia* devient fable ou art d'écrire.

Idéal, rêve, imagination, l'utopie, portée par différents auteurs, est avant tout l'idée d'un autre monde possible. Si la voie vers l'utopie est incertaine, la critique du présent, indirecte ou oblique, devient accessible aux lecteurs : croyances et institutions sont le plus souvent déstabilisées, avec plus ou moins d'audace, par les →

MICHÈLE RIOT-SARCEY

Professeur émérite d'histoire à l'université Paris-VIII, elle a coordonné, avec Thomas Bouchet et Antoine Picon, le *Dictionnaire des utopies* (Larousse, 2006). Elle est l'auteure notamment du *Réel de l'utopie*, Albin Michel, 1998. Dernier ouvrage paru, *Le Réveil de l'utopie*, avec Jean-Louis Laville, L'Atelier, 2020.

→ auteurs successifs. À la fois projection idéale et retour sur le passé lointain, l'utopie se dérobe à toute classification et échappe à l'assignation temporelle, en s'opposant à l'ordre existant.

Le principe espérance

Reconnue ensuite par la mise en intrigue d'un ailleurs, l'utopie se transforme peu à peu en un genre littéraire : *La Nouvelle Atlantide* (1627) de Francis Bacon (1560-1626) fait figure d'exemple. La fable philosophique est d'abord critique des savoirs de son temps. La science et le progrès scientifique y sont organisés sous la direction de sages. *La Cité du Soleil* (1602-1603) de Tommaso Campanella (1568-1639) est au contraire gouvernée par un monarque philosophe. Rédigée en prison, la cité messianique est une réponse aux tortures subies. Le texte, énoncé en public, présente une image parfaite de l'univers. Paradoxalement, ces deux modèles utopiques éclairent la fonction du « principe espérance » (1) qui entraîne le lecteur ou l'auditeur vers un dépassement des normes du temps.

De Agostini/Getty

Pius Sanquirico (1847-1900), *Tommaso Campanella (1568-1639) en prison* (1880), académie de Brera, Milan.

Idéal et réel sont donc indissociables, y compris dans le genre utopique dont l'usage va servir à relire les grands textes précédant l'*Utopia* de Thomas More. *La République* de Platon, par exemple, est donnée à lire comme une prospective pessimiste d'un pédagogue philosophe, qui s'oppose à la démocratie de son temps.

Avec les Lumières, les cités idéales s'estompent au profit de l'esprit de réforme. La quête d'une « paix perpétuelle » mobilise les esprits les plus modernes, de l'abbé de Saint-Pierre (1658-1743) à Emmanuel Kant (1724-1804), qui inscrivent l'utopie dans le mouvement de l'humanité. Le rêve fait place à une projection cosmopolitique d'une « fédération d'États libres ». *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain,* de Nicolas de Condorcet (1743-1794) est, sans aucun doute, la forme la plus authentique du principe de l'espérance, de la foi en l'humanité. L'ouvrage est rédigé dans la clandestinité par l'aristocrate républicain, à la veille de sa mort.

La Révolution de 1789 marque une rupture. Les utopies du 19e siècle sont d'abord des propositions de réformes à distance de la philosophie des Lumières dont ils soulignent les manquements. Les réformateurs les plus connus : Henri de Saint-Simon (1760-1825), Charles Fourier (1772-1837) et Robert Owen (1771-1858) entrent dans l'histoire en tant que représentants du « socialisme utopique », selon l'expression de Pierre Leroux (1797-1871), autre figure marquante de la pensée utopique du 19e siècle. Chacune des doctrines est irréductible à la catégorie « utopie ». La valorisation du travail, comme celle des intelligences, chez Saint-Simon, est à l'origine de la révolution des chemins de fer à laquelle ses disciples prennent une part active. En même temps créateurs d'une nouvelle Église, pionniers de l'idée de « femme libre », les saint-simoniens, réformateurs, sont les concurrents directs des fouriéristes qui, tout au long du 19e siècle, diffusent la pensée du maître. Une pensée foisonnante qui a multiplié les projections les plus innovantes et les plus déstabilisatrices : de la nécessité du travail attrayant à la liberté amoureuse.

Un des plus actifs réformateurs, R. Owen, démontre concrètement les méfaits humains de l'évolution du monde en érigeant en contre-exemple des pratiques contemporaines son entreprise de coton à New Lanark, en Écosse. Entre 1820 et 1825, il améliore la condition de ses ouvriers tout en se préoccupant de l'instruction des enfants. Il est considéré comme le père fondateur de la coopérative de production. L'idée de « communauté », dont il est le promoteur, séduit ses partisans, parmi lesquels il faut compter le philosophe libertaire William Godwin (1756-1836).

Tous ces réformateurs partagent le point de vue de Saint-Simon : *« Qui dit utopie, dit incertitude de la possibilité, ou l'impossibilité sentie d'une manière vague de l'exécution d'un nouveau système d'organisation sociale* (…). *L'idée d'utopie ne signifie rien d'autre que notre incertitude* (2). »

Les promesses des Lumières

Les utopies réformatrices du 19e siècle ont été fort influentes à leur époque. Au-delà des insurrections, les théories utopiques furent appropriées par les travailleurs eux-mêmes qui rêvèrent, en l'anticipant, d'un autre monde possible, au sein d'associations, en Angleterre comme en France ou en Espagne. Il était alors possible de croire à l'achèvement des promesses des Lumières qu'aurait dû concrétiser la Révolution française dans une république réellement démocratique et sociale. Les révolutions européennes de 1848 ont été marquées du sceau du *« réel de l'utopie* (3) ». L'ensemble du courant conservateur rendit les doctrines

utopiques responsables du chaos social. Socialisme, communisme et utopies, étroitement associés, devinrent des idées subversives, inconciliables avec l'idée de civilisation libérale. Peu à peu, les expériences pratiques, qu'inspiraient les pensées utopiques, furent évacuées de l'histoire. Tout fut mêlé dans le rejet: doctrines et dogmes, utopie et réformes, pratiques et expériences furent renvoyés dans le camp des chimères de la période romantique. L'utopie reprit vie dans les années 1860, avec deux figures marquantes du monde libertaire, Joseph Déjacque (1821-1865) et Ernest Coeurderoy (1825-1962), pour resurgir avec la Commune de Paris en 1871. Elle voyagea jusqu'au Japon sous l'influence, entre autres, d'Élisée Reclus (1830-1905). L'utopie fut également bien vivante en Amérique latine, comme en Amérique du Nord à travers les expériences communautaires. Et très présente au cœur même du mouvement ouvrier américain chez les *wobblies* (The Industrial Workers of the World) du début du siècle, en particulier. Ce mouvement fut écrasé par une répression féroce dont témoignent les mémoires d'Emma Goldman (1869-1940).

L'irruption des idéologies

Bientôt l'utopie s'efface au profit des idéologies. Évacuées de l'histoire, les expériences collectives, autonomes, spontanées ne sont plus prises en compte par un mouvement ouvrier influencé, pour l'essentiel, par l'idéologie marxiste, à distance des écrits de Marx, et assez tôt ossifiée. Le philosophe contemporain Miguel Abensour en a fait la critique. La brochure de Friedrich Engels (1820-1895) intitulée *Socialisme utopique et socialisme scientifique*, publiée en 1880, rejeta non seulement l'utopie en tant que doctrine, mais l'ensemble des expériences autoorganisées qui s'étaient approprié les textes à leur manière afin de dénoncer l'exploitation quotidienne dont les travailleurs étaient l'objet. On oublia l'origine du socialisme utopique telle qu'elle avait été imaginée et pratiquée par une minorité d'utopistes au 19e siècle. Les trois grands affranchisseurs R. Owen, Saint-Simon et C. Fourier furent relégués au rang d'auteurs de textes doctrinaux. Or *« les trois grands utopistes, à partir d'une situation d'écart absolu, ont tenté d'affranchir l'humanité en lui présentant les images utopiques d'un monde nouveau et en lui communiquant l'impulsion utopique à créer des relations sociales radicalement autres, destinées à ouvrir une nouvelle voie à l'espèce humaine* (4). »

Après cette mort annoncée, l'élan utopique réapparaît dans la révolution artistique des années 1910-1920. Les artistes s'emparent du principe espérance. Dadaïsme, futurisme; musique, architecture, peinture; le travail collectif d'artistes est à l'origine des grandes innovations de l'art européen, de l'art abstrait à la musique dodécaphonique. Le Blaue Reiter en est peut-être l'expression la plus achevée. Le 19 juin 1911, Vassily Kandinsky (1866-1944) écrivait, à propos de son projet d'*Almanach du Blaue Reiter* (1912): *« Il faut que l'année entière se reflète dans le livre. Un lien avec le passé ainsi qu'une lueur éclairant l'avenir doivent faire vivre ce miroir. »* Parallèlement, la critique sociale renoue avec l'esprit utopique. Dans toute l'Europe, après l'hécatombe de la Première Guerre mondiale, l'espoir d'une transformation des systèmes sociaux anime les grèves insurrectionnelles. Mais bien vite le despotisme du Parti communiste soviétique, masqué sous le mythe bolchevique, assombrit l'horizon des possibles. L'ordre nouveau soviétique, dès les années 1930, noie l'attente collective dans l'idéologie totalitaire. À partir de ce glissement des utopies vers un despotisme de parti, les tenants de l'ordre libéral associent l'utopie au totalitarisme. Ce qui est une contradiction dans les termes, car une société totalitaire est précisément une société sans utopie. Il n'empêche, avec la chute du mur de Berlin, en 1989, à la suite des propos du politiste américain Francis Fukuyama, certains commentateurs proclament la fin des utopies.

Kunsthalle de Brême
August Macke (1887-1914), *Ballet russe* (1912).

Ils se sont trompés. Les utopies se réinventent à travers des expériences collectives nouvelles. Partout dans le monde, du Chiapas au Mexique à Notre-Dame-des-Landes en France, on s'empare de la tradition en la transformant; les mots des rêveurs du 19e siècle sont retrouvés, repensés. Ceux de Francisco Bilbao (1823-1865) au Chili (penseur critique ami des quarante-huitards français) à P. Leroux, dont on redécouvre la définition de la liberté ou *« le pouvoir d'agir politiquement, intellectuellement, matériellement »*. ●

(1) Expression empruntée au titre de l'ouvrage d'Ernst Bloch (1944-1959).
(2) Henri de Saint-Simon, *L'Organisateur*, livraison II, 1820.
(3) Michèle Riot-Sarcey, *Le Réel de l'utopie, Essai sur le politique au 19e siècle*, Albin Michel, 1998.
(4) Miguel Abensour, *Utopiques*, t. IV, *L'Histoire de l'utopie et le destin de sa critique*, Sens et Tonka, 2016.

Points de repère

MICRONATIONS : UN TOUR DU MONDE DES ÉTATS SANS EXISTENCE LÉGALE

D'innombrables initiatives revendiquent le statut utopique de micronation pour promouvoir des idéaux ou des intérêts. Voyage en des pays de fantaisie, où l'on aspire à accomplir l'impossible…

Le rêve de Joshua : l'empire des États-Unis d'Amérique

Joshua Norton fut le premier (et unique) empereur des États-Unis. Né à Londres en 1819, ce fils de famille aisée débarque à San Francisco en 1830. Ruiné suite à une spéculation, mentalement ébranlé par la violence avec laquelle la société traite les indigents, il s'autoproclame empereur en 1859. Friands de sensationnalisme, les médias relayent son texte d'intronisation, qu'il ouvre par la formule : *« À la demande péremptoire* (…) *d'une vaste majorité des États-Unis »*. Joshua prend son rôle au sérieux, philosophant à la manière du clochard Diogène, légiférant à tour de bras dans le vide – il ordonne notamment la dissolution du Congrès – et s'interposant dans les conflits intercommunautaires. Les habitants de San Francisco le respectent et lui rendent massivement hommage à sa mort, en 1880.

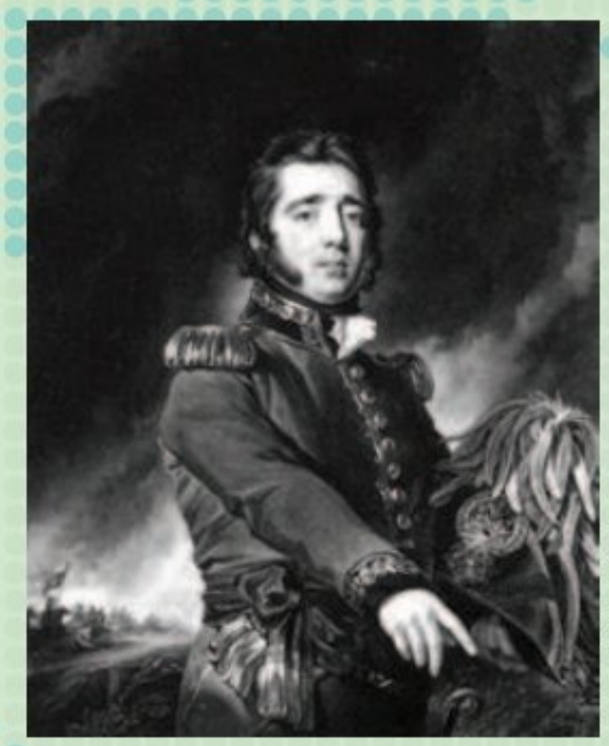
Le royaume patagon de Nouvelle France

En 1858, quand le juriste français Antoine de Tounens débarque au Chili, les Mapuches, au sud de la cordillère des Andes, sont en voie de perdre la guerre qu'ils mènent pour défendre leurs terres. Antoine se propose de les défendre. Sur ses conseils, les chefs mapuches fondent le royaume d'Araucanie (du nom de la région sud du Chili) en 1860, et ils l'intronisent monarque dans l'espoir d'être pris au sérieux dans le concert des nations. Le nouvel État, dit royaume d'Araucanie et de Patagonie, ou de Nouvelle France, échoue à s'attirer le soutien de la France. Les Chiliens capturent Antoine, le renvoient en France, où il meurt en 1878 après trois tentatives avortées de reconquérir son trône.

Wikicommons

Un paradis à vendre : le caciquat de Poyaïs

Né en 1786, Gregor MacGregor est un séduisant aventurier écossais, héros des causes indépendantistes d'Amérique latine. En 1820, se parant du titre de général, il débarque à Londres et raconte avoir été couronné cacique (chef tribal) de la principauté de Poyaïs, une péninsule fertile au nord de la Colombie, un eldorado de 32 400 km². À l'entendre, il y a créé une administration, une armée, un régime démocratique et n'attend plus que des colons disposés à investir. La haute société est suspendue à ses lèvres, et MacGregor récolte en bourse des sommes faramineuses. Dupés par les mensonges de l'Écossais, plusieurs centaines de colons meurent en tentant de s'installer dans la jungle panaméenne. MacGregor récidivera en France, vendant aux boursicoteurs sa République de Nouvelle-Neustrie. L'escroc réussira à ne jamais se faire condamner en justice, et s'éteindra paisiblement en 1845.



National Portrait Gallery

Gregor MacGregor, aventurier et escroc.

Mapsulon : laboratoire de décroissance

En 1996, le village de Maresca, situé près de Florence, se trouve sur une ligne de fracture. D'un côté, la région de la Padanie, dont la Ligue du Nord (mouvement d'extrême droite) revendique alors l'autonomie, de l'autre, le reste de l'Italie. En réaction tant à la Ligue qu'à la République, les édiles socialistes déposent une déclaration d'in-

PVDE/Bridgeman

Frédéric van den Driessche (au premier plan, à droite) incarnant Antoine de Tounens dans le film *Le Roi de Patagonie* de Georges Campana (1990).

dépendance de leur territoire auprès des Nations unies. Ils baptisent leur nouvelle République Mapsulon. Ils interdisent les communications internationales et la télévision, abolissent l'asphalte et les voitures. Ces nouveaux « amish » ont vu fuir des habitants, mais ils ont attiré davantage d'arrivants, au point que plusieurs communes voisines se sont ralliées à la nouvelle République.

Christiania : la ZAD Flower Power

Le quartier de Christiania est un lieu autogéré, indépendant des administrations nationale et européenne. Créé en 1971 dans les friches d'une ancienne caserne de Copenhague (Danemark), il fournit un havre aux anarchistes et hippies. On consomme librement la marijuana, ce qui entraîne dans un premier temps des heurts avec les autorités. Viennent ensuite les promoteurs immobiliers, aux appétits attisés par l'expansion urbaine de Copenhague, qui perdent leur bras de fer avec les résidents. Aujourd'hui peuplé de 800 personnes, le lieu s'est assagi, entre indépendance revendiquée et inscription sur la carte du tourisme mondial – un million de visiteurs par an.

Sealand : la liberté au large

Nombre de micronations sont établies sur des îles, plus faciles à défendre contre l'hégémonie des États souverains. Rares sont celles installées sur un îlot artificiel. Sealand a été créé en 1967 sur une plateforme de 550 m² au large des côtes britanniques, qui avait servi de base de DCA durant la Seconde Guerre mondiale. Le fondateur de Sealand, le militaire Paddy Roy Bates (1921-2012), se confère le titre de prince, crée un blason et des timbres. Sa devise : *« E Mare Libertas » – « La liberté vient de la mer »*. Après moult péripéties (escarmouches avec l'armée britannique, tentative de coup d'État menée par ses fidèles…), Paddy abdique en 1999, et sa principauté libertarienne se délabre dans les années suivantes.

Laurent Testot

Evening Standard/Hulton Archive/Getty

Paddy Roy Bates, créateur de Sealand.

À LIRE

- **Passeport pour l'utopie. Micronations, un inventaire**, Graziano Graziani, Plein Jour, 2020.

Au commencement était l'âge d'or

Déjà politiques voire pamphlétaires, les utopies antiques sont à bien des égards annonciatrices du travail de Thomas More et de ses successeurs. Tour d'horizon de ces récits fondateurs.

Pour titiller un historien ou une historienne, rien de plus efficace que de l'accuser d'anachronisme. Pourtant, il est une exception à la règle : les utopies antiques. Alors que le néologisme « utopie » n'apparaît qu'au 16e siècle, le monde académique n'a pas peur de l'utiliser pour parler d'écrits rédigés… à l'ère gréco-romaine. Blasphème ? Pas si l'on se plonge dans les textes en question, précurseurs du genre et sources d'inspiration pour Thomas More et ses héritiers.

C'est au poète Hésiode que revient le titre d'auteur de ce que certains considèrent comme la première utopie. Au 8e siècle avant notre ère, il inaugure les récits du mythe de l'âge d'or dans *Les Travaux et les Jours*. Hésiode est alors en conflit avec son frère Persès, à cause d'un héritage. Hésiode veut raisonner son frère, lui montrer que l'argent n'est pas ce qui fait la valeur de l'existence (elle vient plutôt du travail sincère et de la justice, plaide-t-il). Pour le convaincre, il prend l'exemple de la mythologie.

Le mythe de l'âge d'or

Selon l'helléniste Jean-Marie Bertrand, cette évolution dépeint successivement *« les divers éléments de la structure de la société grecque contemporaine »*. Dans le *Dictionnaire des utopies* (1), il explique aussi qu'en opposant des

Lorsque *« les hommes et les dieux furent créés,* écrit-il, *les célestes habitants de l'Olympe créèrent l'âge d'or pour les mortels »*. Un âge où les humains, *« libres d'inquiétudes, de travaux et de souffrances »*, se délectaient de festins offerts par la nature et *« partageaient leurs richesses avec une foule de vertueux amis »*. Lui a succédé l'âge d'argent. Cette fois, les enfants des dieux *« ne pouvaient s'abstenir d'injustice »*. Ils *« ne voulaient pas adorer les dieux »* et *« vivaient accablés de douleur »*. Puis l'âge d'airain (fait d'*« hommes violents et terribles »*) l'âge des héros (un peu plus juste) et enfin, l'âge de fer (celui *« qui règne maintenant »*), où personne ne s'occupe plus de ses aînés dans une *« brutalité »* qui ne respecte *« ni la foi des serments, ni la justice, ni la vertu »*.

âges de malheur et de douleur à un âge idéal, ce mythe démontre *« la possibilité de choisir la voie du bien ou du mal »*. Les récits de l'âge d'or ne sont donc pas de simples illustrations de ce que pourrait être une société parfaite. Si les âges se dégradent au fil du temps, c'est à mesure que les humains abandonnent la vertu. Contrairement à Homère, qui a aussi imaginé des cités idéales (les Abii et Phéaciens) au cours du voyage de l'Odyssée, le voyage temporel d'Hésiode démontre que l'âge d'or se mérite. Que nous pouvons le perdre si nous n'en sommes pas à la hauteur. Nous avons là le premier sous-texte à visée de plaidoyer pour une société meilleure, « caché » dans un récit plus vaste. Comme *L'Utopie*.

Deux siècles plus tard, Platon donne un nouveau visage à l'âge d'or. Dans *Timée* et *Critias*, il raconte lui aussi l'origine de l'univers et présente une île aux relents utopiques : Atlantide. →

NINON BOUCHART
Journaliste.

Léon Frédéric (1856-1940), *L'Âge d'or: Le matin* (1901), huile sur toile.).

➔ Comme Hésiode, Platon prétend que cette ville a bel et bien existé, mille ans plus tôt, sous la forme d'une société égalitaire d'agriculteurs et agricultrices, menés par une caste de soldats, tout cela sous le culte de Poséidon. Mais, peu à peu, imagine Platon, la société atlande se met à la conquête de territoires voisins. Jusqu'au jour où un raz-de-marée anéantit la totalité d'Atlantide. Et l'île disparaît.

Le tournant de *La République*

Ce n'est pas là la réflexion la plus poussée de Platon liée à l'utopie. Celle-là, il la met en scène dans *La République*, livre de chevet de T. More. Sous forme de dialogue imaginaire, il cherche d'abord à définir la justice. Il met en scène plusieurs personnages, dont Socrate. De fil en aiguille, ceux-ci se mettent à brosser le profil de la cité idéale. Socrate en dessine une : la « cité véritable ». C'est une cité, explique-t-il, qui répond aux besoins primaires des hommes de manière simple, loin du luxe. On y boit du vin, on y travaille, on y vit en commerçant, et en se protégeant de la guerre. Les protagonistes de *La République* abordent ensuite le thème de l'éducation : il faut bannir le mensonge (ou plutôt le réserver aux chefs), censurer l'ivresse, encourager la musique (lyre et cithare en particulier), apprendre à protéger la terre… Dans le livre IV, Socrate s'interroge sur ce qui permet d'accéder au bonheur et à la vertu. S'ensuivent d'autres détails pour bâtir la cité idéale – jusqu'au mode de garde des enfants, qui doit être commun, comme la quasi-intégralité de la société d'ailleurs. Platon nomme cette cité Callipolis, « la belle cité ». Une ville qui a connu le luxe, mais a décidé de s'en éloigner. Sa conclusion décoiffe : pour qu'une telle cité existe, il faut qu'elle soit gouvernée par un philo-

Metropolitan Museum of Arts

Thomas Eakins (1844-1916), Arcadia (1883), huile sur toile.

L'idéal romain de l'Arcadie

Les utopies de l'ère romaine ont pris la relève sur les utopies grecques. Et elles se tournent vers une image de lieu idéal : la région d'Arcadie (qui existe vraiment, au sud de la Grèce, dans le Péloponnèse).
Le premier à la mentionner est l'historien Denys d'Halicarnasse, dans *Antiquités romaines*, au 1er siècle av. n.è. Il raconte l'arrivée en Italie de ce peuple grec et son travail pour bâtir une civilisation harmonieuse. Puis le poète Virgile la dépeint comme une terre de volupté dans les *Géorgiques*, l'*Énéide* et les *Bucoliques*. Le miel y coule des arbres, la terre – si on la soigne – donne en abondance, les Arcadiens sont pauvres, pieux, et on choisit l'amour plutôt que la guerre… Le tableau rappelle l'âge d'or. Hasard ? Pas du tout ! Les Arcadiens sont considérés, dans l'imaginaire latin, comme l'un des premiers peuples à l'origine des hommes. Ovide, lui aussi, cite l'Arcadie à plusieurs reprises, notamment dans *Les Fastes*.
Cet engouement pour l'Arcadie répond à un contexte d'instabilité politique. *« Rome est frappée par une crise grave qui touche les institutions, les croyances religieuses, les usages, les valeurs et la concorde civique,* note l'historienne Jacqueline Fabre-Serris (1). *Cette violente remise en question de leur modèle culturel conduit les Romains à revenir sur leur histoire et à s'interroger sur les origines et l'évolution de leur cité. »*
Là encore, l'utopie ne (re)naît pas par hasard. ● **N.B.**

(1) Jacqueline Fabre-Serris, « Un usage romain d'un mythe grec : l'Arcadie, un nom et des images ? », *Mythe et Fiction*, hors collection, 2010.

sophe-roi. C'est là que Platon met en scène son fameux mythe de la caverne. Il démontre de la sorte que pour être totalement responsable (et donc digne d'être chef ou cheffe), il faut se délier de ses chaînes intellectuelles et se faire philosophe.

Le procédé utilisé par Platon est là encore celui de la critique en creux de la société d'alors. *L'Atlantide* en particulier, analyse J.-M. Bertrand, avec son tableau d'État *« pléthorique, inorganique et confus malgré sa structure d'apparence raisonnée, est l'image de l'Athènes contemporaine, impérialiste et corrompue »*.

L'helléniste ne le considère pas seulement comme un pamphlet critique mais l'amorce d'un *« genre littéraire dont il fonde toute la spécificité »*. Car aucun des exemples mentionnés par Platon n'a vocation à s'appliquer. C'est là un vrai tournant. Avec *La République*, Platon se tourne vers le futur. Comme l'explique Corinne Jouanno, professeure de littérature grecque à l'université de Caen, dans la revue *Kentron* (2), l'âge d'or *« est un mythe nostalgique, évoquant un bonheur perdu »*, pensé dans une *« société simple »*, là où *« l'utopie se nourrit d'espoir et construit des plans d'amélioration de la société humaine »*, dans des modèles plus complexes.

Récits philosophiques, exotiques ou satiriques

Les réflexions de Platon sont la face la plus connue des utopies dites philosophiques ou sérieuses. On peut classer à ses côtés d'autres récits comme la *République* d'Antisthène, la *République* de Zénon ou *Les Lois* de Phaléas de Chalcédoine ou Hippodamos de Milet. Leur point commun est l'incitation à mettre en commun des biens mais aussi des personnes (femmes et enfants) et à répartir la société en différentes classes. D'après Christine Dumas-Reungoat, maîtresse de conférences en littérature grecque, il existe en plus de cette première famille des utopies dites exotiques et d'autres qu'elle qualifie de satiriques. Leur registre se veut plus fantaisiste, plus semblable aux textes postérieurs à T. More (comme *La Cité du Soleil* de Tommaso Campanella). Les utopies exotiques, explique-t-elle, ressemblent à des récits de voyage décrivant des *« contrées et peuples extraordinaires »*. Elles ne se fondent ni sur l'histoire, ni sur un modèle politique abstrait, mais sur un récit de découverte lointaine.

> « L'âge d'or est un mythe nostalgique, tandis que l'utopie se tourne vers le futur en construisant des plans d'amélioration de la société humaine. »

Voilà introduite la troisième clef de voûte de *L'Utopie* de T. More (rappelons que le récit est celui du retour de voyage d'un navigateur)!

Cela commence notamment avec Évhémère, historien grec né en -316. Il invente le monde tropical de Panchaïa, dans *Chronique sacrée*. On y trouve de nombreuses variétés d'animaux et de végétaux luxuriants mais aussi des métaux précieux en abondance… On peut aussi citer l'île du Soleil, dont Diodore de Sicile attribue la description à Iambule : elle est peuplée d'habitantes et habitants ayant toutes et tous deux langues (pour pouvoir tenir plusieurs conversations à la fois), des os flexibles et qui ne meurent qu'à environ 150 ans, au moment où elles et ils le décident. Deux auteurs principaux sont associés aux utopies parodiques. Le premier est Aristophane, avec *Les Oiseaux*. Cette comédie, écrite en 414, met en scène une corneille et un chouca guidant deux Athéniens vers Coucouville-Les-Nuées, le monde des oiseaux, qui furent dieux avant les dieux… On les découvre vicieux et orgueilleux, parfois risibles. Un double d'Athènes sur fond comique, en somme.

Le second est Lucien de Samosate, l'un des poètes préférés de T. More (il traduisait ses textes et est devenu ami avec Érasme en débattant de ses écrits). Dans *Histoires vraies,* Lucien de Samosate se moque des récits de voyage qui surjouent l'admiration des voyageurs pour les choses qu'ils découvrent. Forçant le trait, il imagine, sur l'île des Dendrites, un banquet où les verres des convives se remplissent tous seuls et où les plats sont servis par… les vents. Ces doses d'humour *« reflètent le climat mental d'une époque où le peuple athénien était excité par des politiciens qui faisaient volontiers miroiter des rêves d'abondance, de transformation radicale de la société aboutissant à un paradis communiste »*, explique l'historien Raymond Trousson dans *Voyages aux pays de nulle part : histoire littéraire de la pensée utopique* (1975). Monde idéal, contre-modèle politique, récit exotique, pamphlet moqueur et plaidoyer socialiste : tout, de *L'Utopie*, est déjà dans ses proto-versions grecques. Pas de doute, la graine de l'utopie fut bien plantée avant 1516. ●

(1) **Michèle Riot-Sarcey, Thomas Bouchet et Antoine Picon**, *Dictionnaire des utopies*, Larousse, 2006.

(2) **Voir Corinne Jouanno (coord.)**, dossier « L'imaginaire utopique, de ses sources dans le monde grec à la Renaissance », *Kentron*, n° 24, 2008, et **Pierre Sineux (coord.)**, « L'imaginaire utopique dans le monde grec », *Kentron*, n° 26, 2010.

Points de repère

LES PRÉUTOPIQUES : VILLES IDÉALES ET LIEUX IMAGINAIRES

Au Moyen Âge, les humains se projettent de deux façons dans un monde meilleur sur Terre: l'une est concrète – construire une ville idéale; l'autre fantasmatique – projeter leurs souhaits dans un pays lointain.

Tiwanaku

Le site de Tiwanaku est situé à 3900 m d'altitude, près du lac Titicaca (auj. en Bolivie). Là a été édifié le cœur d'un empire qui a commencé à se développer au début de notre ère et s'est effondré vers l'an 1000. Comme toutes les capitales des États précolombiens, Tiwanaku n'est pas vraiment une ville, mais un imposant centre cérémoniel, abritant les résidences des dirigeants et leurs monuments (porte du Soleil, pyramide à sept degrés, temple semi-souterrain…), et contrôlant une vaste campagne où travaillaient d'importantes populations paysannes. Son alignement spatial reflète le cosmos, et de grandes douves la transforment en île sacrée géométrique.

Teotihuacan

Pour les Aztèques, qui dominent le Mexique au 15e siècle, Teotihuacan est un lieu sacré entre tous, la cité où est né le dieu Soleil. Trois pyramides y surplombent encore aujourd'hui les ruines d'un ensemble de monuments colossaux, séparés par de vastes avenues et structurés géométriquement selon les points cardinaux. Le complexe, édifié entre les 2e et 6e siècles de notre ère, couvrait 80 km² et abritait 200 000 personnes.

Bagdad

En 762, le calife abbasside Al-Mansur décide de déplacer sa capitale de Damas à une ville nouvelle, qu'il fonde *ex nihilo*. Ainsi naît Bagdad (actuel Irak), une ville « parfaite ». Son plan circulaire accueille en son cœur palais, mosquée et casernes. Le cercle est matérialisé par deux remparts, entre lesquels habitent les citadins. La muraille extérieure, percée de quatre portes, est renforcée de 112 tours et d'une douve de vingt mètres de large. 100 000 ouvriers édifient en quatre ans une cité capable d'héberger (avec ses faubourgs), au siècle suivant, près d'un million de personnes (soit vingt fois plus que n'importe quelle ville d'Europe)! Ce qui avait été permis par la puissance nouvelle de la dynastie abbasside, une planification urbaine démesurée capable de gérer l'approvisionnement en eau et l'évacuation des ordures d'une telle mégapole, va progressivement s'altérer dans le temps.

Angkor

200 temples, 1 000 km². L'agglomération d'Angkor (actuel Cambodge), aux 12e et 13e siècles, abrite 750 000 habitants. Cet exploit est rendu possible par la maîtrise de l'eau, matérialisée par de nombreux bassins stockant les pluies de mousson. En son sein, le complexe d'Angkor Vat, gigantesque enceinte carrée enfermant les palais et le temple du roi, est le plus grand bâtiment religieux jamais construit sur Terre. Ses concepteurs (hindous) l'ont édifié à l'image du monde Meru, l'Olympe des dieux hin-

Print Collector/Hulton Archive/Getty

Bagdad telle qu'elle aurait pu être au 8e siècle av. J.-C., illustration d'Edmund Sandars (1915).

Alte Pinakothek/Web Gallery of Art

Peter Brueghel l'Ancien (1526-1569), *Le pays de Cocagne* (1567).

dous. Le temple, devenu bouddhiste, est toujours en activité.

Chang'an

Paix perpétuelle – ainsi pourrait se traduire Chang'an (auj. Xi'an, Chine). La ville est le *hub* d'origine des routes de la Soie, et elle servit de capitale à dix dynasties chinoises. Sous les Tang (618-907), elle fait l'objet d'une énième restauration, et atteint sa plus grande extension, 77 km². Pour le 7e siècle, on estime sa population à un million d'habitants *intra muros,* nombre qu'il convient de doubler si l'on inclut les faubourgs. Le plus spectaculaire est la planification minutieuse de l'urbanisme : le palais impérial est au centre d'un quadrillage d'immenses avenues délimitant 108 quartiers (108 étant le chiffre sacré du bouddhisme), ponctuées par des portes monumentales. Nombre de lettrés chinois célébreront la Chang'an des Tang comme l'âge d'or chinois par excellence.

Le pays de Cocagne

Une contrée miraculeuse, où règne la paix, où l'on fait perpétuelle bombance tout en contant fleurette à qui l'on veut… Dans une Europe médiévale qui connaît sa part de guerres et de famines, le mythe a de quoi faire saliver. Les récits sur ce pays dit Cockaenghen aux Pays-Bas, Coquaigne en France, Cockaigne en Angleterre ou Cuccagna en Italie se multiplient à partir du 13e siècle. Dans ces fables populaires, nulle illusion : on sait bien que les fromages ne tombent pas du ciel, que les puissants continueront à s'entretuer, et que l'union conjugale restera sous contrôle ecclésial. Cela n'empêche pas d'imaginer un autre monde.

Le royaume du prêtre Jean

Au 12e siècle, alors que s'essoufflent les croisades, naît un espoir : il existerait, au-delà des contrées musulmanes, un roi « très chrétien » qui va prendre l'ennemi à revers. Le mythe est probablement inspiré des récits des voyageurs en Asie centrale, qui ont rencontré des communautés chrétiennes nestoriennes. Ce monarque idéal va incarner le roi que l'on n'a pas, mais qu'on pourrait aller chercher. Divers écrits géographiques se succèdent, qui vont pousser jusqu'au 16e siècle les Européens à voir ce prêtre Jean parmi les princes mongols, les négus éthiopiens ou les dirigeants d'Inde.

Le paradis de l'Ouest

Récitez une formule magique au moment de mourir, et vous renaîtrez au paradis ! C'est ce que proposent les différentes écoles du bouddhisme de la Terre pure. Le culte, né au 5e siècle, s'adresse au boddhisattva (Messie bouddhiste) Amitâbha. Il devint très populaire dans le bouddhisme chinois, coréen et japonais, aux 12e et 13e siècles. *Namu Amida Butsu* – *« Je crois en Bouddha Amida »* –, psalmodient les Japonais sur le point de mourir. En y mettant la conviction voulue, l'acte vaut renaissance dans ce paradis situé à l'ouest, inondé de lumière et de longévité éternelle, mais tellement lointain que l'on ne peut y accéder qu'en mourant. ●

Laurent Testot

Le siège de Massada en 72 se conclut par le suicide des zélotes, mouvement messianique juif censé libérer le peuple de l'oppression romaine.

Prisma Archivo/Bridgeman

Messianisme, le bonheur après l'apocalypse

Les monothéismes promettent le paradis dans l'au-delà, pour aider à supporter les vicissitudes du présent. Certains ont pensé qu'il était possible d'accélérer le processus...

« *Il jugera les faibles avec justice* (...). *De sa parole, comme d'un bâton, il frappera le pays, du souffle de ses lèvres il fera mourir le méchant.* » C'est en ces termes qu'Isaïe prophétise, dans la Bible, l'arrivée du Mashia'h, ou Messie, l'« Oint de Dieu ». Au programme : un monde heureux, dans lequel « *le loup habitera avec l'agneau* ». Les ennemis seront brisés, et le peuple élu, jusqu'ici dispersé et exploité, sera réunifié et comblé de bienfaits.

Le messianisme se définit comme une croyance religieuse en la venue d'un rédempteur, le Messie, qui mettra fin aux injustices sur Terre – plutôt qu'après la mort, dans un au-delà nébuleux. Même si le bonheur est parfois promis à tous, la salvation est le plus souvent réservée à des élus. Sera instauré un ordre nouveau fait de justice et de paix, véritable paradis sur Terre.

Utopisme et messianisme ont en commun de ne pas se satisfaire du monde tel qu'il est. Un messianisme peut se voir comme une forme d'utopie, dans la mesure où il est porté par des gens qui croient possible l'avènement d'un monde nouveau, et qui s'emploient souvent à le faire advenir – au besoin par des actes de violence.

• **Dans le judaïsme,** le Messie est d'abord présenté comme un roi de victoire, qui libérera son peuple de l'oppression. Au début de notre ère, des

LAURENT TESTOT

mouvements messianiques agitent Judée et Galilée. Le plus connu est celui des zélotes. Son fondateur présumé, Judas le Galiléen, conduit une révolte contre l'occupant romain vers l'an 6. Les zélotes se soulèvent à nouveau en 67. S'ensuivent le siège de Jérusalem par les légions romaines, l'incendie du Temple (le cœur du culte judaïque) en 70, et le siège de Massada, qui se clôt par un suicide collectif des zélotes en 72. En 132, c'est au tour de Simon Bar Kochba de se proclamer Messie et de mener une nouvelle révolte… Les Romains, vainqueurs en 135, rasent Jérusalem et obligent les Juifs à se disperser. De ce passé dérive une prière rituelle, « L'an prochain à Jérusalem ». Le retour du peuple élu en Israël vaut promesse messianique, en attendant que l'Oint se manifeste.

Plusieurs personnages essaieront de revêtir ce costume. Un des plus connus, Shabtaï Zvi, mène une révolte juive contre l'Empire ottoman au 17e siècle. Capturé, il est sommé de choisir entre la décapitation et l'apostasie – il cède et se convertit à l'islam.

Depuis la fin du 20e siècle, les mouvements messianiques juifs montent en puissance. Dans un premier temps, les religieux juifs voyaient le sionisme d'un mauvais œil : mouvement d'inspiration socialiste à ses débuts, il entendait ramener les Juifs en Terre promise sans attendre que Dieu se manifeste – ce qui, pour les fondamentalistes, revenait à blasphémer en voulant forcer la main de Dieu. Aujourd'hui, les sionistes religieux pèsent sur les débats politiques israéliens et appuient la colonisation des terres palestiniennes. Les plus excités menacent de faire sauter les lieux saints musulmans construits au 7e siècle sur l'esplanade des Mosquées, à l'emplacement du Temple détruit en 70. Un tel attentat pourrait plonger le Moyen-Orient dans un chaos qui serait propice, selon ces fanatiques, à la venue du Messie.

• **Le christianisme** a pour particularité d'attendre la Parousie, c'est-à-dire le retour de son Messie, Jésus dit le Christ (terme qui signifie l'Oint), quand le judaïsme attend toujours l'arrivée du sien. Dans un premier temps, les Actes des Apôtres décrivent une mission accomplie, une communauté idéale réunie autour des apôtres, dans laquelle les impétrants mettent tout en commun. Au fil des siècles, cette communauté devient Église. Elle gère deux tensions : le non-retour du Christ, pourtant initialement présenté comme imminent; et un enrichissement peu compatible avec les valeurs qu'elle défend. Apparaissent alors des « fanatiques de l'Apocalypse » qui trouvent notamment une source d'inspiration en Joachim de Flore. À la fin du 12e siècle, ce moine cistercien interprète l'Apocalypse selon Jean et prophétise la fin du monde avant 1260 – événement qui sera marqué par le massacre des méchants et la confiscation des richesses de l'Église, suivi d'un millénaire de bonheur pour les élus. De là dérive le terme de millénarisme.

Cette eschatologie n'est pas le propre du catholicisme, Joachim de Flore ayant aussi inspiré plus d'un *leader* de la Réforme. Elle connaît aujourd'hui un renouveau avec le sionisme chrétien, mouvement composite qui depuis un siècle vaticine que Jésus reviendra sur Terre quand les conditions énumérées par la Bible seront accomplies. L'une de ces conditions est que les Juifs occupent l'intégralité de la Terre promise – ce qui mène ces mouvements à financer l'extension illégale des colonies juives en territoire palestinien. Les millénarismes chrétien et juif agissent dès lors de concert, chacun étant persuadé qu'il accélère la venue en ce monde d'un Messie qui lui donnera raison.

• **En islam** existe une entité connue comme Mahdi. Au début, le terme implique une notion de sacré et semble renvoyer tantôt à Jésus (considéré comme un prophète important mais non comme un Messie) tantôt à Mahomet (le Prophète ultime). Les successeurs de Mahomet, les califes, se voient également sacralisés. Le quatrième calife, 'Alî, est au fondement du chi'isme. La lignée de ses descendants, les *imâm*, a pour les chi'ites vocation à engendrer un sauveur, le Mahdi, qui surgira à la fin des temps et favorisera le retour de Jésus.

Au 19e siècle, plusieurs personnalités se proclament Mahdi. C'est le cas, en Iran chi'ite, du marchand Sayyid 'Alî Muhammad Shîrâzî. En 1844, il prend le nom de Bâb (la Porte) et fonde une nouvelle religion, le babisme. Il est capturé et exécuté en 1850. Un de ses disciples, Bahâ'-Allâh, sera le prophète fondateur de la religion baha'ie. Au Soudan, le religieux sunnite Muhammad Abbas initie une révolte anticoloniale. Il réussit à reprendre Khartoum aux Anglais en 1884, et l'État qu'il fonde résiste à quatorze ans de guerre contre l'Angleterre et l'Égypte. Plus récemment, se basant sur l'interprétation tendancieuse de quelques *hadîth* (sentences attribuées à Mahomet, qui font office de jurisprudence en islam), l'organisation État islamique (Daesh) a mobilisé l'imaginaire messianique du Mahdi pour sa propagande. Son objectif, clairement affiché, a été de plonger le Moyen-Orient dans un chaos sanglant afin de créer les conditions d'établissement d'un califat fantasmé.

En islam, christianisme ou judaïsme, le messianisme ambitionne de créer un monde pur à l'usage d'élus. Le nettoyage se fait souvent dans le sang, en une vision inspirée par une littérature apocalyptique. Peut-être n'est-on jamais si heureux que quand on est entre soi ? ●

Comment dit-on utopie en chinois ?

Une fois traduit en chinois, le concept d'utopie est négativement perçu. Pourtant, il a existé en Chine, comme ailleurs.

Depuis la Callipolis de Platon et l'Utopia de Thomas More, en passant par l'abbaye de Thélème dans le *Gargantua* de Rabelais, l'utopie est de longue date un genre à part entière en Occident. En est-il de même dans la culture chinoise ? La réponse doit être nuancée selon qu'on la place au niveau littéraire ou psychologique.

La traduction en chinois du titre de l'ouvrage de T. More, 乌托邦 (prononcez wū tuō bāng) dépasse l'idée neutre de « en aucun lieu ». Elle penche plutôt vers une perception négative puisqu'elle signifie littéralement 邦 bāng : le pays (auquel) 乌 wū : on ne peut pas (1) 托 tuō faire confiance. Ce sentiment semble être confirmé par des expressions du langage courant correspondant à utopie, par exemple 空想 | kōng xiǎng : utopie, fantaisie, abstraction, chimère (littéralement : xiǎng : idée 空 kōng : vide) ; ou bien encore 奇想 qí xiǎng : chimère, utopie (litt. : xiǎng : idée + qí : étrange, fantastique).

CYRILLE J.-D. JAVARY
Sinologue, auteur notamment de *Yin Yang. La Dynamique du monde*, Albin Michel, 2018.

Pourtant, la tradition chinoise abonde en manifestations d'un idéal utopique. On peut en trouver l'origine chez Confucius (-551/-479). On lit dans ses *Entretiens* : *« Gouvernez à force de lois, maintenez l'ordre à force de châtiments, le peuple se contentera d'obtempérer sans éprouver la moindre vergogne. Gouvernez par la vertu, harmonisez par les rites, le peuple connaîtra la honte et se tournera de lui-même vers le bien. »* Et aussi : *« La vertu n'est jamais solitaire, on fait cercle autour d'elle. »* Mais le grand sinologue René Étiemble répliquait que si *« on peut reprocher* (à Confucius) *son extrême générosité et la naïveté de son projet, ce sont bien les utopies qui font avancer le monde* (2) ».

> « La tradition chinoise abonde en manifestations d'un idéal utopique. »

Une rêverie nostalgique

Dans le domaine poétique, il faut mentionner Tao Yuanming (365-427), un des premiers grands poètes inspirés par le taoïsme. Son œuvre principale, le *Táo hu yuán* (litt. La Source aux fleurs de pêcher), décrit un village dans une vallée cachée, hors du monde et en parfaite harmonie sociale. Mais moins que le projet d'une société idéale, il s'agit plutôt d'une rêverie nostalgique, un lieu où l'auteur rêverait de fuir pour échapper à la brutalité chaotique des guerres qui déchirent alors la Chine. Signalons aussi ce conte utopique d'un lettré chinois qui, pour donner un exemple d'impossibilité complète, imagine un pays où les commerçants se démènent pour acheter leurs marchandises au prix le plus élevé, pour ensuite s'échiner à les écouler au meilleur marché.

Plus proche de nous, Sun Yat-sen (1866-1925), le père fondateur de la République de Chine, avait pour devise ce slogan aussi généreux qu'irréalisable : 天下爲公 tiān xià wèi gōng : tout ce qui est sous le ciel doit être mis en commun. ●

(1) **L'idéogramme** 乌 wū signifie « corbeau noir », un animal perçucomme invisible, car il habiterait le Soleil, astre qu'on ne peut regarder en face – de là l'usage de ce sinogramme comme marqueur d'impossibilité.
(2) **Introduction** aux *Philosophes taoïstes*, Gallimard, « La Pléiade », 1980.

The Print Collector/Getty

Groupe de Boxers chinois au début du 20e siècle. La révolte des Boxers se revendiquait d'arts martiaux et de mystique taoïste.

APOCALYPSES ORIENTALES

Dans *Utopies made in monde*, l'économiste Jean-Joseph Boillot rappelle que la Chine a connu d'innombrables révoltes visant à établir des sociétés harmonieuses.

• **Mozi (maître Mo) vécut au 5e siècle avant notre ère.** Pacifiste acharné, il est influencé par la rhétorique utopique de la Grande Paix, ou *Taiping*. Ce concept est issu d'un livre classique du taoïsme, le *Taiping Jing* (*Écrits sur la Grande Paix*), qui propose des voies pour atteindre une ère de paix et d'égalité et qui influencera les mouvements à venir. Mozi prêche l'aide mutuelle et l'amour universel. Ses suivants auraient créé les premières forces d'interposition dans des conflits armés, afin de permettre aux paysans de vivre à l'écart des guerres.

• **Rédigé vers le 2e siècle avant notre ère, le *Liji. Mémoires sur les rites*** rassemble des textes d'inspiration confucéenne. Il comprend également une description de la Grande Unité (Da Tong), époque mythique où la société choisissait ses dirigeants parmi les plus sages, fournissait du travail à tous, et ne connaissait pas le crime.

• **En 184 de notre ère surgit la rébellion des Turbans jaunes,** du nom des foulards portés par les insurgés. Elle intervient alors que la dynastie Han (-206/+220) vacille et que les masses paysannes, touchées par des famines et des épidémies, errent désespérément en quête de nourriture. Le taoïste Zhang Jue fonde un État théocratique avec ses deux frères, où ses adeptes s'organisent pour prendre en charge les masses itinérantes. L'Empire vainc rapidement les insurgés, mais cette révolte contribue à sa chute.

• **La rébellion des Turbans rouges,** de 1351 à 1368, précipite la fin de la dynastie Yuan (1279-1368).

• **En 1853, influencé par un prêcheur évangélique, Hong Xiuquan se proclame frère cadet du Christ.** Il initie le mouvement Taiping, qui proclame l'égalité des sexes, l'abolition de la propriété foncière privée, la mise en commun des produits de base (nourriture, vêtements), l'interdiction de l'opium, du tabac, de l'alcool, et la séparation des hommes et des femmes. La guerre qui s'ensuit fait 30 millions de morts et fragilise la dynastie Qing (1644-1911), obligée de faire appel aux armées occidentales pour venir à bout de la rébellion.

• **La révolte des Boxers (1897-1901)** est fomentée par la société secrète des «Poings de la justice et de la concorde». Rébellion opposée aux réformes de libéralisation économique du gouvernement sous influence étrangère, elle se revendique d'arts martiaux et de mystique taoïste. Après avoir pris Pékin, elle est anéantie par les corps expéditionnaires occidentaux.

• **Le Parti communiste prend le pouvoir en 1949.** Mais sous le règne absolutiste de Mao Zedong, l'utopie vire à la dystopie. Le grand bond en avant (1958-1962), sous prétexte de rationaliser l'agriculture, est responsable d'une famine qui cause 30 à 40 millions de morts. La Révolution culturelle (1966-1976), qui permet à Mao de consolider son pouvoir, éradique quant à elle les intellectuels et les religieux. ●

LAURENT TESTOT

À LIRE

● **Utopies made in monde. Le sage et l'économiste**
Jean-Joseph Boillot, Odile Jacob, 2021.

Les rêves des modernes

Jan Frans van Bloemen (1662-1749), *Paysage d'Arcadie* (18e siècle).

Private collection/Wikicommons

Thomas More, père d'Utopie

En imaginant *L'Utopie*, contrée mêlant normes égalitaristes et idéaux chrétiens, Thomas More s'attaque à la monarchie anglaise du 16e siècle. Et crée simultanément un nouvel outil politique.

The Frick Collection/Wikimedia Commons

Portrait de Thomas More par Hans Holbein le Jeune (1497-1543).

On le trouve cité aussi bien parmi les saints de l'Église catholique qu'aux côtés des précurseurs du marxisme. Thomas More a beau avoir écrit *L'Utopie. Traité de la meilleure forme de gouvernement* en 1516, son œuvre irrigue toujours les réflexions du monde moderne. En témoignent deux ouvrages-manifestes, parus fin 2017, qui prolongent sa réflexion : *Utopies réalistes,* de l'historien néerlandais Rutger Bregman, et *Utopies réelles*, du sociologue américain Erik Olin Wright. Réactualisons l'utopie comme alternative au capitalisme, encouragent-ils, sous forme d'expérimentations locales comme le revenu universel, l'autogestion municipale ou les logiciels libres. Du diplomate chrétien du 16e siècle, ils conservent ainsi une idée centrale : l'utopie n'est pas une rêverie chimérique, mais un outil de transformation sociale. →

ALIZÉE VINCENT
Journaliste.

Universal History Archive/Getty

Antoine Caron (1515-1593), *Arrestation et exécution de Thomas More* (1591), musée de Blois.

→ Le droit et le débat

Chez les More, le prestige social est une affaire sérieuse. Issu d'une famille de boulangers, le père de Thomas, devenu magistrat, inscrit son fils dans la plus prestigieuse école de Londres. À 12 ans, T. More est fait page, ce statut de jeune serviteur pour hommes de pouvoir. On l'envoie chez le cardinal Morton, archevêque et chancelier du royaume. Dîners animés, joutes politiques…, l'enfant se fond dans l'effervescence intellectuelle de la maison. C'est là, selon ses biographes, que germe son sens du débat, mis en scène dans le premier livre de *L'Utopie*. Son éducation se poursuit à Oxford, en pleine Renaissance. L'âge est au « *new learning* » ; les élites européennes complètent l'étude des lettres par celle des mathématiques et de l'astronomie, tout en revenant aux écrits de l'Antiquité, en grec. Cet engouement pour les Anciens met Platon et sa *République* sur le chevet du jeune étudiant. Dans le célèbre ouvrage, sous forme de dialogue philosophique, T. More découvre la cité idéale du philosophe. Tempérance et justice y règnent en mots d'ordre, pour conjurer la tyrannie des chefs. L'œuvre est considérée comme l'inspiration principale de *L'Utopie*.

T. More est tiré de son érudition par son père, qui l'envoie dans une institution de juristes. Par devoir, il obéit. Mais par passion, la nuit, il apprend la Bible, le grec et compose des poèmes. Il découvre Jean Pic de la Mirandole, humaniste italien, sujet de ses premiers écrits. Privé d'argent par son père en guise de punition, il séjourne chez les moines chartreux et envisage d'entrer dans les ordres. Signe de son extrême piété, il porte le cilice, chemise rugueuse faite pour se mortifier. La partition se déroule finalement comme prévu par le patriarche. Devenu brillant avocat, T. More est élu à la Chambre des représentants, se marie et fonde une famille. Son foyer, dans la campagne londonienne de Chelsea, est décrit comme « ardent de savoir ». Il y délivre une éducation égalitaire à ses enfants – garçons et filles –, tous érudits. Un quotidien d'homme public et de père exemplaire. Mais pas révérencieux pour autant. En 1509, T. More refuse de voter une colossale augmentation des taxes demandée par Henri VII sans justification. Par sa verve, le jeune député – sans barbe, note-t-on – convainc la Chambre. Elle n'accorde même pas la moitié du montant demandé par le souverain. Frôlant la prison, T. More exprime sa première critique raisonnée du pouvoir et de la tyrannie. Plus proche d'Henri VIII, le successeur d'Henri VII, More lui adresse une *Ode pour le couronnement* teintée de mise en garde (1). L'incitant à diminuer les impôts, à abandonner les jugements arbitraires et à répartir les richesses, il annonce les idéaux de l'utopie.

Réveiller les princes

En 1515, Henri VIII envoie T. More en mission diplomatique à Bruges. Pendant six mois, ce dernier baigne dans les négociations princières. C'est là qu'il rédige *L'Utopie*. L'idée vient d'un défi fixé quelques années plus tôt avec son ami et confrère humaniste Érasme. Le philosophe de Rotterdam vient de publier *Éloge de la folie*, en 1511. Dans ce manifeste teinté d'humour, Érasme décrit un peuple de fous, la cité d'Abraxas, censée moquer l'Église et ses frasques. « *À toi d'écrire la*

suite», encourage-t-il Thomas. Sous forme de texte miroir faisant l'éloge de la raison, cette fois ; un « Traité de la meilleure forme de gouvernement ». Ce sera justement le sous-titre de *L'Utopie*.

Car selon les deux humanistes, l'époque se prête à la critique. L'Angleterre, au premier chef, et ses rois tyranniques, comme Richard III, prédécesseur d'Henri VII, dont T. More dresse un portrait nauséabond dans *L'Histoire du roi Richard III* (1513). Il s'en prend aussi aux enclosures. Ce modèle de propriété privée, mis en place par les seigneurs, met fin à la gestion coopérative des champs. Pour T. More, la décision marque l'avènement de l'égoïsme et la fin des solidarités ancestrales. Par ailleurs, l'Angleterre renoue à ce moment-là avec ses tendances belliqueuses. Lorsque T. More arrive à Bruges, voilà trois ans qu'elle est en guerre contre la France. Henri VIII vient aussi d'annexer Tournai, ville forte des Flandres, et tente de briser les noces de son roi. Ces manigances déçoivent T. More. En même temps, un vent nouveau, celui des grandes découvertes, souffle sur l'élite européenne et bouleverse ses représentations du monde. En 1507, le navigateur florentin Amerigo Vespucci comprend que la terre découverte par Christophe Colomb est en fait un nouveau continent : l'Amérique. Dans ce lointain pays, tous les possibles sont imaginables. Le Vieux Monde contre le Nouveau. Selon Norbert Elias (2), *L'Utopie* naît de ce contexte. Les allégeances féodales et les solidarités traditionnelles s'éclipsent au profit d'États quadrillés.

L'ouvrage est composé de deux parties. C'est dans le livre I que T. More présente – subrepticement – sa visée politique : critiquer sa patrie au miroir d'une société idéale. Il y décrit le débat animé auquel un groupe d'amis se livre sur un banc de jardin. Se font face T. More lui-même, Pierre Gilles (futur éditeur de *L'Utopie*) et, personnage fictif, un certain Raphaël Hythlodée, navigateur tout juste revenu d'une expédition dans de lointaines contrées. ➔

RENCONTRE

Érasme et Thomas, un lien fusionnel

Estampe représentant Érasme chez Thomas More.

© Artokoloro/Alamy

« Je l'aime si passionnément que, s'il m'ordonnait de danser (…), *je m'exécuterais sans rechigner. » « Nous n'avions qu'une seule âme pour deux. »* La ferveur des sentiments d'Érasme pour Thomas More est claire. Présentés en 1499, les deux hommes bâtissent une amitié indéfectible. Celle-ci naît de leur passion commune pour le grec et le latin. Ensemble, ils entament la traduction de philosophes grecs, comme Lucien. Tous deux profondément croyants, ils partagent les valeurs chrétiennes tout en critiquant le dogmatisme, en dignes humanistes.

Érasme fait part d'une admiration profonde pour son ami, de dix ans son cadet. En 1505, frappé d'un lumbago, il séjourne plusieurs mois dans la demeure More, en proche campagne londonienne. C'est là qu'il rédige *Éloge de la folie* (1511). Le titre latin – *Enconum Moriae* – est un hommage direct à More. *« J'ai pensé d'abord à ton propre nom de Morus,* écrit Érasme, *lequel est aussi voisin de la folie* (moria) *que ta personne est éloignée d'elle. »* Érasme rédige aussi le seul portrait précis de T. More, *« pas plus facile à exécuter que celui d'Alexandre le Grand ou d'Achille »*, estime-t-il. Il le décrit comme petit, une épaule plus haute que l'autre, avec un teint vif et un *« corps parfaitement proportionné »*. Vêtu d'habits simples, toujours drôle, souriant et doué du *« don merveilleux de se glisser dans la peau de chacun »*. Leur lien est si fort que certains historiens y voient une relation amoureuse secrète. ● A.V.

➔ Au menu : critique de la guerre, des inégalités, des lois répressives, et de la sottise de certains clercs. Autant de réalités que R. Hythlodée compare aux sociétés qu'il vient de découvrir, où l'on partage la richesse et le pouvoir. Fascinés, ses deux auditeurs l'interpellent : pourquoi ne pas user de ces connaissances pour conseiller les princes ? Raphaël refuse. *« Il ne faut pas prendre les princes frontalement,* argue-t-il, *il faut les prendre de biais. »* Ici apparaît la clef de lecture de *L'Utopie*. L'ouvrage, révèle T. More dans la bouche de R. Hythlodée, ne décrit pas ce que serait un monde parfait. *L'Utopie* est une ruse littéraire à visée politique. Une fiction sympathique faite, sans se présenter comme telle, pour secouer la conscience des princes.

Une République heureuse

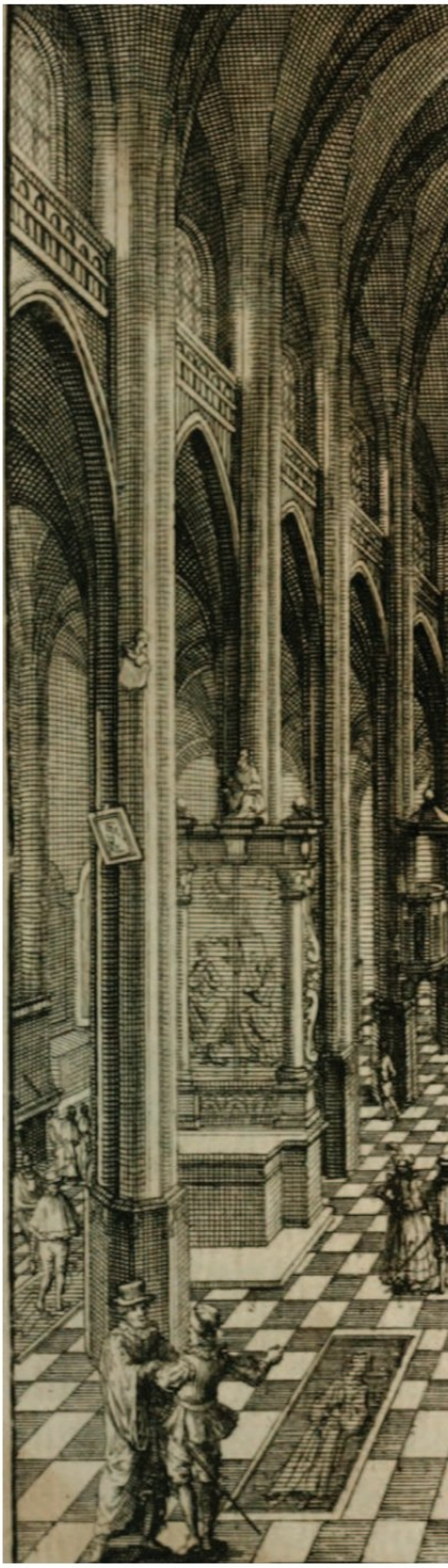
Dans le livre II, R. Hythlodée présente la République *« heureuse et perdurable »*, où il dit avoir passé cinq ans : l'Utopie. Là-bas, la société repose sur la *« vie en commun »*. Les Utopiens s'y plient naturellement, sans avoir besoin de nombreuses lois. Ils dînent tous ensemble, donnent la parole aux anciens et aux jeunes pendant le repas pour écouter leurs points de vue et cherchent l'amitié avec les autres peuples. Les chefs ne peuvent être tyranniques : ils sont élus par le peuple et ne jouissent d'aucun privilège. La guerre, longuement abordée dans l'ouvrage, est bannie, comme pour moquer les décisions des nations européennes. Pour se défendre, les Utopiens *« refusent simplement de commercer avec leur ennemi »*. Ils misent sur *« la force d'esprit et la subtilité »*. Un éloge de la ruse à laquelle fera écho *Le Prince* (1532) de Machiavel, avec d'autres arguments.

Pour que cette vie collective fonctionne, les ressources sont partagées. Il faut *« abolir les fraudes »*, *« diminuer la pauvreté »* et cultiver la vertu du travail. Les Utopiens changent de maison tous les dix ans par tirage au sort, alternent année de labeur au champ et à la ville, travaillent tous six heures par jour, reçoivent les mêmes vêtements et n'ont pas de monnaie. L'absence d'argent et de propriété privée garantit la paix sociale. Ici, T. More ne prêche pas l'abolition des logiques marchandes. Il use simplement de l'idée pour critiquer sa société précapitaliste. *« Quand je pense à toutes ces Républiques qu'on dit aujourd'hui* (…) *florissantes et opulentes, je n'y vois rien d'autre* (…) *qu'une sorte de conspiration des riches qui, sous couleur d'être assemblés pour régir le bien public, pensent seulement à leur profit privé. »* À l'inverse, les Utopiens se contentent du nécessaire. Ils ne se distinguent par aucun bijou ou autre apparat inutile. Pas même les princes. Lorsque les Utopiens voient les ambassadeurs étrangers parés de perles, de *« crêtes »* et de *« triomphants vêtements »*, ils ne peuvent s'empêcher d'en rire, conte Raphaël.

Dernier élément de stabilité : la recherche de félicité. Les Utopiens se régalent d'une *« volupté honnête »*, les plaisirs simples et non nocifs de la vie : manger, boire, s'unir avec mari ou femme, s'éduquer, jardiner et *« contempler la beauté du monde par les odeurs »*. Chaque dîner est agrémenté de musique et de desserts ou de tisane à la réglisse *« cuite avec du miel »*. Point de tavernes, de bordels, de jeux de hasard et d'adultères cependant. Le principe de tempérance est au cœur de la société de T. More. Côté mœurs, il reconnaît la fin de vie volontaire en cas de maladie, préconise aux amants de se montrer nus avant le mariage, imagine des prêtres femmes et déconseille de manger trop d'animaux, pour *« ne pas perdre pitié et clémence, la plus humaine affection de notre nature »*.

Humanisme chrétien

Aspect fondamental de l'harmonie utopienne : la religion. Au cœur du dernier chapitre, elle symbolise le purisme profondément tolérant de T. More. *« Les uns adorent le Soleil,* écrit-il, *les autres, la Lune… et les autres quelque autre planète en guise de Dieu. »* Toutes les croyances sont



Intérieur d'une église, illustration tirée de *L'Utopie* de Thomas More.

Internet Archive Books Image

acceptées. Seul l'athéisme est condamné. Mais, prévient-il, *« la plupart, les plus sages, croient en une chose commune qu'ils appellent Père »*. Connue, également, sous le nom de Mythra, cette figure divine peut prendre n'importe quelle forme dans l'esprit du croyant. Elle n'est représentée nulle part, pour n'imposer d'image à personne. Derrière cette apparente libéralité, T. More en fait un double du Christ. Le narrateur raconte que nombre d'Utopiens se sont convertis spontanément au christianisme tant leur philosophie est *« proche de celle de Jésus et ses apôtres »*. Mais attention. Lorsque l'un d'eux blâme les autres cultes, il est envoyé en exil pour ne pas troubler l'harmonie.

> « Le message de *L'Utopie* consisterait à démontrer comment s'approcher de l'idéal chrétien par la raison. »

Pour Isabelle Bore, auteur de la thèse « Vérité et liberté chez sir Thomas More », le message de *L'Utopie* consiste à *« démontrer comment s'approcher de l'idéal chrétien par l'usage de la raison »*. Idéal qu'il interprète comme miséricordieux et progressiste. S'il critique la cupidité et l'oisiveté, T. More accepte les défauts humains. Il montre comment les surpasser par la spiritualité. Et ce, non pas par dogmatisme, mais par conviction. C'est ce qui fait de T. More, selon André Prévost (3), son traducteur en français, une figure de l'humanisme chrétien. Outre *L'Utopie*, A. Prévost voit dans le *Dialogue du réconfort dans les tribulations* (1534), l'une des dernières œuvres de T. More, une synthèse entre stoïcisme et christianisme. Dans cet ouvrage, écrit alors qu'il est en prison, il imagine un dialogue entre un homme hongrois et son neveu, alors que Budapest menace d'être envahie par les Turcs. Il fait l'éloge des épreuves de la vie, comparées à la passion de Jésus. Il s'agit de recourir à la philosophie pour combattre la souffrance tout en s'élevant spirituellement par la foi.

Tenace jusqu'à la mort et le succès posthume

Cet idéal, T. More l'a décliné en lutte politique. Jusqu'à finir décapité. Lorsqu'en 1517, le théologien germanique Martin Luther remet en cause le pape dans ses 95 thèses – la Réforme – T. More se fait défenseur virulent de l'Église. À ses yeux, Luther est une menace contre l'unité chrétienne. Plutôt que réformer l'institution, pilier de spiritualité en Europe, T. More plaide pour réformer les âmes. Et pourquoi abandonner les saints ? Thomas interprète le message de Luther comme une condamnation des valeurs humaines. C'est pourquoi il publie, sous pseudonyme, une *Réponse à Luther* en 1522, suivi d'une succession de livres adressés à son jeune disciple William Tyndale. L'Église, argue-t-il, en dépit de ses abus, permet de cultiver une sagesse qui, sans elle, se serait perdue. T. More va jusqu'à la défendre face au roi. En 1530, Henri VIII cherche à divorcer – chose bannie – pour épouser sa maîtresse. Pour passer outre l'interdiction du pape, il souhaite affirmer sa suprématie sur l'Église d'Angleterre. Sur ce dossier, l'avis de T. More, nommé chevalier puis, un an plus tôt, chancelier, est symboliquement crucial. Or l'humaniste désapprouve. Plus puriste que jamais, il démissionne. Lorsque le roi demande aux sujets masculins de voter sa réforme, T. More offre de signer le corps de texte, mais sans le préambule, dans lequel le pape est considéré comme un simple évêque. On l'emprisonne à la tour de Londres en 1534. C'est là qu'il rédige le *Dialogue*. Maintes occasions de changer d'avis lui sont offertes, mais T. More reste silencieux. Il meurt sur l'échafaud en 1535. Le jour de la saint Thomas, conformément à son ultime volonté.

Dans son immédiate postérité, l'œuvre de T. More est un succès. Quatre ans →

L'UTOPIE, PETIT GUIDE DE LECTURE

L'écriture de Thomas More est un jeu de piste tactique, où presque chaque information porte un double sens. Voici les clefs pour résoudre sa grande énigme sémantique.

Anydre : rivière la plus importante du royaume d'Utopie, son nom signifie «le fleuve sans eau». Comme l'île, sous-entend Thomas More, elle n'est donc pas réelle.

Amaurote : capitale d'Utopie, il s'agit du «village qui n'existe pas», selon la traduction grecque. Là encore, suggère l'auteur, ce lieu n'a pas de substance.

Géographie de l'île : Utopie est composée de 54 villes. Soit le nombre de comtés en Angleterre à l'époque, si l'on y ajoute la ville de Londres. Les deux pays sont aussi des îles. Pas de doute, Thomas More cherche donc à évoquer (et critiquer) sa patrie. Dans le registre artistique, l'une des premières cartes de l'Utopie (1) la représente en forme de crâne. Une manière d'avertir le lecteur – à la manière des vanités – que derrière l'idéal utopien, se cache la misère du réel que dénonce l'auteur.

Mythra : divinité des Utopiens, Mythra renvoie aussi, selon l'historien de l'art François Fièvre (2), à Mithra, figure sacrée en Perse, apparue au 2e siècle. Comme Jésus, elle serait née un 25 décembre. «*Il semblerait que le culte de Mythra ait beaucoup inspiré les premiers chrétiens dans leurs rituels et leur symbolique*», en déduit F. Fièvre. D'où sa réutilisation par T. More, tout aussi attaché à la diversité religieuse qu'aux valeurs chrétiennes.

Raphaël Hythlodée : personnage principal de l'Utopie, il porte le prénom d'un archange chrétien. Celui qui redonne la vue à Tobie, figure de l'Ancien Testament, devenu aveugle. Son nom de famille, lui, signifie en grec «le diseur de bêtises». Comme le résume le philosophe Miguel Abensour (3), Hythlodée est donc un «*conteur de sornettes dont les paroles guérissent de la cécité*». Traduire: l'île qu'il décrit, l'Utopie, n'est qu'un mensonge, mais il permet aux lecteurs et aux princes de mieux voir la réalité. Autre symbole: l'un des bateaux de Vasco de Gama, l'explorateur portugais qui a découvert les Indes, s'appelait le *Saint-Raphaël*.

Utopie : «Le lieu où tout est bien» *et* «le lieu qui n'existe pas». Tels sont les deux sens grecs d'*eu-topia* et *ou-topia*, à l'origine du mot «utopie». Beaucoup oublient néanmoins les racines du terme. Au départ, T. More pensait intituler son ouvrage «*nusquama*», c'est-à-dire «le lieu de nulle part». Puis «*ude-topia*», soit «le temps de nulle part». ● **A.V.**

(1) **Thierry Martens,** *Utopiae Insulae Figura*, 1516, The New York Public Library.
(2) **François Fièvre,** *Le Dieu des utopiens*, IconoConte, 2007.
(3) **Miguel Abensour,** émission «Une vie, une œuvre. Thomas More», France Culture, 9 octobre 2006.

Hulton Archive/Print Collector/Getty

Carte de l'île Utopie, 1518.

→ après sa parution, huit éditions de *L'Utopie* sont déjà imprimées, dans six villes. Un *«événement international»*, souligne A. Prévost. Le modèle devient un genre littéraire. Il est repris par l'humaniste français François Rabelais dans *Gargantua* (1534), sous la forme de l'abbaye de Thélème. Un vaste château sans lois, où hommes et femmes vivent selon l'idéal évangélique. Le terme apparaît dans le dictionnaire en 1611. Puis le genre se décline sous de multiples formes, atteignant son paroxysme avec les utopies socialistes du 19e siècle. Plus tard, la pensée utopique perd son ambition universelle. Elle devient locale. En 1976, le philosophe marxiste Ernst Bloch formule l'idée d'«utopie concrète» dans *Le Principe d'espérance*. L'idée consiste à explorer *«les possibilités objectives du réel»* en mettant en œuvre des microexpériences. On retrouve l'idée au cœur des livres de R. Bregman et d'E. Wright, ainsi que de nombreuses démarches militantes (pensons au documentaire *Demain*, de Cyril Dion et Mélanie Laurent, aux zad, au «zéro déchet» ou aux «*slow cities*»).

Des avant-gardes socialistes

Cette longue lignée se double d'un héritage pour le moins… éclectique. Fait «saint patron des parlementaires et des gouvernants» par Jean-Paul II en 2000, T. More figure aussi sur un obélisque à la gloire des pères communistes, dans les jardins du Kremlin, aux côtés de Karl Marx et Joseph Proudhon. Côté pile, certains interprètes, comme l'universitaire anglais Raymond Chambers (4), ont vu en T. More le défenseur d'un christianisme médiéval et des solidarités traditionnelles. Son amour de la philosophie grecque, sa carrière de juriste et son souci des grâces intérieures le rapprochent, selon cette conception, de saint Augustin. Mais il faut quatre siècles à l'Église pour le canoniser, en raison de l'ambiguïté de son message. Car côté face, les inventions politiques de *L'Utopie* – l'absence de propriété privée, le revenu universel, la glorification du travail… – ont été perçues comme des avant-gardes socialistes. Les néo-babouvistes en particulier, héritiers du révolutionnaire Gracchus Babeuf, se réclamaient de Platon, de Jésus et de T. More (5). Un triptyque qui aurait fait sourire, à son habitude, l'auteur de *L'Utopie*. ●

(1) **Marie-Claire Phélippeau,** *Thomas More*, Gallimard, 2016.
(2) **Norbert Elias,** *L'Utopie (1980-1987)*, La Découverte, 2014.
(3) **André Prévost,** *Thomas More et la crise de la pensée européenne*, Mame, 1969.
(4) **Raymond Wilson Chambers,** *Thomas More*, 1926.
(5) **Yolène Dilas-Rocherieux,** *L'Utopie ou la Mémoire du futur. De Thomas More à Lénine, le rêve éternel d'une autre société*, Robert Laffont, 2000.

Reprise d'un article publié dans *Sciences Humaines*, n° 313, avril 2019.

Les Grands Dossiers des Sciences Humaines

ABONNEZ-VOUS

ABONNEMENT 1 AN PAPIER + DIGITAL Entourez le tarif choisi		4 Grands Dossiers	4 Grands Dossiers + 11 mensuels	4 Grands Dossiers + 11 mensuels + Accès Web
Particulier	**France**	22 €	69 €	99 €
	DOM TOM Europe	29 €	88 €	118 €
	Reste du monde	32 €	98 €	128 €
Étudiant	**France**	22 €	55 €	85 €
	DOM TOM Europe	29 €	74 €	104 €
	Reste du monde	32 €	98 €	128 €

NB : pour les abonnements « Institutions, Entreprises » veuillez consulter nos tarifs en ligne ou écrire à serviceclients@scienceshumaines.fr

☐ OUI, je m'abonne aux Grands Dossiers des Sciences Humaines au prix de _____€

En retournant ce formulaire, vous acceptez que *Sciences Humaines* responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la protection des données à *Sciences Humaines* BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou serviceclients@scienceshumaines.fr

Retrouvez tous nos abonnements en scannant ce QRcode

☐ **Je règle aujourd'hui la somme de** ____ €
☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
☐ Par Carte bancaire
Expire le
Cryptogramme
(3 derniers chiffres CB)
Date et signature obligatoires
☐ Par Virement BP Bourgogne Franche-Comté
IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021 - BIC : CCBPFRPPDJN

Mes coordonnées :

Nom Prénom
Société
Adresse
CP Ville
Pays
Courriel
Profession/Cycle et filière (pour les étudiants)

À compléter et à retourner avec votre règlement dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à l'adresse :
Sciences Humaines - Libre Réponse 60 546 - 89 019 Auxerre Cedex
Depuis l'étranger à retourner dans une enveloppe AFFRANCHIE à l'adresse :
Sciences Humaines - BP 256 - 89 004 Auxerre Cedex France

Abonnez-vous par téléphone au **03 86 72 17 39** - Code **HS10GD**

Points de repère

LES GRANDS PENSEURS DE L'UTOPIE (16e-18e SIÈCLE)

De la République idéale du 16e siècle aux usines collectivistes du 19e siècle, quelques grands auteurs ont jalonné d'œuvres classiques l'histoire utopiste.

16e-17e SIÈCLES

Thomas More (1478-1535)

Prisma/UIG/Getty

Quand il écrit *Utopia* en 1516, Thomas More entend réfléchir à l'établissement d'une République parfaite en un lieu imaginaire. Le néologisme *outopia* se traduit en grec par nulle part (*ou* suffixe privatif, *topos* le lieu). Mais le mot se prononce en anglais *eutopia*, le bon endroit, le lieu du bonheur… Inspiré par la cité idéale (Callipolis) de Platon dans *La République*, le terme se situe à la charnière de ce qui n'est pas mais pourrait être. Et derrière la description d'Utopia, c'est l'Angleterre d'Henri VIII qui se trouve critiquée.

Francis Bacon (1561-1626)

Publiée à titre posthume en 1627, *La Nouvelle Atlantide* est l'œuvre de Francis Bacon, polymathe considéré comme le père de la méthode expérimentale en science. Sa Nouvelle Atlantide est une monarchie autarcique, conseillée par une confrérie de trente-six savants. Dans ce pays imaginé au 17e siècle, sont décrits les centrales solaires, les laboratoires pharmaceutiques, les avions, les sous-marins et même les automates humanoïdes ! À croire que nous vivons aujourd'hui dans le rêve de Bacon…

Lazienski Palace

François Rabelais (v. 1494-1553)

Culture Club/Getty

Pantagruel, vous connaissez ? Fils du géant Gargantua et de Badebec, la fille du roi des Amaurotes en Utopie, qui mourut d'accoucher d'un si gros bébé… Rabelais, grand admirateur de Thomas More, est le premier écrivain à acclimater le terme utopie en français. Il va plus loin, en décrivant dans *Gargantua* (1534) l'abbaye de Thélème. Sous la plume du moine défroqué qu'est Rabelais, le frère Jean y crée un nouvel ordre monastique, mixte et placé directement sous autorité divine. Une seule règle : *« Fais ce que tu voudras »*, et un interdit : y construire des murs.

Tommaso Campanella (1568-1639)

Fine Art/Heritage/Getty

Le moine dominicain Campanella rêva d'un monde meilleur et le paya d'accusations d'hérésie. De sa prison, il écrivit plusieurs versions de *La Cité du Soleil* (1602, puis 1613). Le livre se présente comme un dialogue entre un religieux et un marin revenu de Taprobane (actuel Sri Lanka), où il aurait découvert une ville cernée de sept murailles. Le sage Métaphysicien y règne en maître absolu, assisté d'un triumvirat : Pon (Puissance) commande à la défense ; Sin (Sagesse) se charge de la science ; Mor (Amour) assure le contrôle des naissances. En cette enclave totalitaire, les biens sont partagés entre tous, et le pouvoir choisit qui copule avec qui, afin d'améliorer la race…

19e SIÈCLE

• Saint-Simon (Claude-Henri de Rouvroy, comte de) (1760-1825)

Prisma/UIG/Getty

Parachever l'œuvre de la Révolution française en transformant la société en « système industriel », telle est l'ambition de l'aristocrate déclassé qu'est Saint-Simon. Dans le *Catéchisme des industriels* (1823), il appelle à l'instauration d'un nouvel âge d'or, en confiant le pouvoir aux meilleurs : les industriels, soit tous ceux qui se livrent à une occupation productrice. Jugeant que la science rend inéluctable l'avènement d'une société solidaire dirigée par les plus compétents, il en fait une véritable religion, le « nouveau christianisme ». Ses idées mêlant égalité, mystique et développement industriel influenceront plusieurs penseurs du 19e siècle, tel son secrétaire Auguste Comte.

• Charles Fourier (1772-1837)

Rêvant d'un monde meilleur, l'essayiste Charles Fourier imagine des groupes (phalanges) d'environ 1 800 personnes, réunies en « phalanstères » afin d'exploiter collectivement un terroir. Chacun y apporterait sa force de travail et son capital afin de faire advenir l'« harmonie », un monde de libertés né de l'association volontaire : amour sans contrainte, enfants élevés collectivement, travail se transformant en plaisir… Si C. Fourier attendit toute sa vie le généreux mécène qui aurait financé ses projets, il n'en inspira pas moins le familistère de Guise (village-usine fabriquant des poêles, instauré dans l'Aisne par l'industriel Jean-Baptiste Godin à partir de 1858) comme les *kibboutzim* (villages collectivistes israéliens).

Musée des Beaux-Arts de Besançon

Prisma/UIG/Getty

• Robert Owen (1771-1858)

En 1800, le *self-made-man* Robert Owen prend la direction des filatures écossaises de New Lanark. Il réforme le village-usine : le travail des enfants de moins de 10 ans sera interdit, les ouvriers seront logés par le patron et bénéficieront d'un économat où les marchandises leur sont vendues à bas prix. Le philanthrope ouvre une école pour les enfants de ses salariés, initiant le mouvement qui aboutira à l'instruction gratuite des enfants. Source d'inspiration du mouvement socialiste britannique, il accuse les nantis de maintenir les pauvres dans l'ignorance pour mieux les exploiter. Il prescrit d'éduquer les enfants sans châtiment ni récompense, afin de bâtir un monde d'abondance partagée en l'espace d'une génération. ●

Laurent Testot

SANS OUBLIER…

• **Francis Godwin** (1562-1633), évêque connu pour un roman publié à titre posthume, *L'Homme dans la Lune* (1638) : il ose y écrire que la Terre tourne autour du Soleil, ajoutant que la Lune est peuplée de géants pacifiques…

Balliol College

• **Denis Vairasse** (v. 1630-1672), romancier français protestant fuyant les persécutions, décrit dans *L'Histoire des Sévarambes* (1677) un État fictif situé en Amérique du Sud, où est abolie la propriété privée.

Wikicommons

• **Fénelon** (1651-1715), archevêque, est l'auteur de *Télémaque* (1698), un roman éducatif projetant Télémaque (le fils d'Ulysse) en Bétique, un royaume antique idéalement gouverné. Cette antithèse du pouvoir absolutiste de Louis XIV vaudra la disgrâce à son auteur.

Musée d'art et d'archéologie du Périgord

• **Voltaire** (1694-1778), dans *Candide* (1759), imagine un Eldorado dépourvu de prisons, puisque même le crime en est absent… ●

Stock Montage/Getty

Eldorado, les pérégrinations d'un mythe

Un roi couvert d'or dans une cité perdue... La légende obséda les Espagnols dans le contexte de la conquête des Amériques.

Dès la conquête de l'Amérique du Sud par les Espagnols au 16e siècle, des rumeurs avaient circulé sur l'existence d'un pays où l'on trouvait de l'or à profusion. Sans doute propagées à l'origine par les Indiens désireux de se débarrasser ainsi des conquérants, elles étaient renforcées par la crédulité des nouveaux venus. Dans la société espagnole d'alors, férue de culture classique et convaincue de vivre au Nouveau Monde une épopée digne de l'Antiquité, il n'est pas étonnant qu'aient ressurgi, sous des formes adaptées, des mythes comparables à celui du fleuve Pactole.

BERNARD LAVALLÉ

Historien, auteur notamment d'*Eldorados d'Amérique. Mythes, mirages et réalités*, Payot, 2011. Dernier ouvrage paru: *Amazones, saintes et rebelles. L'histoire éclipsée des femmes de l'Amérique espagnole*, Vendémiaire, 2021.

Un chef au corps couvert de poudre d'or

Le terme « *Indio dorado* », l'« Indien doré », apparaît en 1542. Il s'applique à un chef revêtu d'une cuirasse en métal précieux, qui dans la région de Quito aurait cherché à reprendre la lutte contre les Espagnols. Le mot « *Dorado* » désigne dès lors cette personne ainsi que son pays d'origine. Selon le chroniqueur Gonzalo Fernández de Oviedo, l'Indien Dorado était devenu, *« de la bouche des Indiens »*, un grand prince *« entièrement recouvert d'or, de la tête aux pieds et aussi brillant qu'un bijou doré sorti des mains d'un grand orfèvre »*. Il disposait *« de très riches mines de cette sorte d'or »* et l'utilisait en poudre, collée chaque matin à la peau et enlevée par un bain chaque soir.

En 1542, l'explorateur Sebastián de Benalcázar partit à la conquête *« du pays du Dorado et de la cannelle »*. L'entreprise fut un désastre. Mais le monde amazonien fascinait les Espagnols. Rien d'étonnant à ce qu'ils y situèrent cet Eldorado qui les hantait. Ils le crurent à portée de main lorsqu'en 1549 des Indiens venus du Brésil racontèrent avoir vu, autour d'un grand lac, une population dont l'unique occupation était l'or. Plusieurs expéditions dont celle, en 1559, de Pedro de Ursúa, s'y perdirent.

Parmi les légendes circulant alors sur le Dorado figure celle du cacique (chef) au corps couvert de poudre d'or. Un Indien de Bogota aurait informé les conquérants de l'existence d'un roi ainsi paré qui, sur un radeau, jetait de riches offrandes dans un lac. Difficile de dire ce qui, dans la version laissée par Juan de Castellanos au début du 17e siècle, relève de l'histoire, de la littérature ou de l'imagination poétique.

Dans les années 1630, Juan Rodríguez Freyle, né à Bogota, écrit un gros ouvrage, *El Carnero*, où il traite d'*El Dorado*. Son père avait participé à une expédition partie à sa recherche. Le livre est d'ailleurs placé sous l'invocation de cet Eldorado qui, selon l'auteur, constitue une grande fierté pour son pays. *El Carnero* rapporte

en détail les cérémonies relatées par le neveu du cacique de Guatavita. J. Rodriguez Freyle précise toutefois : *« Cette cérémonie est à l'origine du célèbre nom Eldorado qui a coûté tant de vies et tant de biens »*, et dans le titre du chapitre il parle « du nom trompeur de El Dorado ».

Tous les lacs renferment des trésors

Ce même auteur revient en détail sur le lac de Guatavita. Selon la tradition, tous les lacs de la région renfermaient des trésors. Situé au nord de Bogotá, celui de Guatavita se situait dans une région célèbre pour ses orfèvres préhispaniques. Des recherches y trouvèrent une quinzaine de kilos d'or. Des demandes furent faites pour le vider et récupérer la totalité du métal précieux. Tout était réuni pour la naissance du mythe : le lac, le passé indien, la profusion d'or dans la région et, surtout, les rêves espagnols. Le projet fut repris, en 1826, en vain, par une compagnie anglaise. En 1909, nouvelle tentative britannique, interrompue par la Première Guerre mondiale.

Au milieu du 19e siècle, un autre lac de la région, celui de Siecha, avait suscité les mêmes espoirs. On y trouva des bijoux mais surtout un radeau en or représentant une cérémonie présidée par un chef indigène. Cette découverte suivie d'autres (dont une des pièces maîtresses du musée de l'Or de Bogota) a contribué à redonner consistance à cette fabuleuse histoire.

Si le mythe de Guatavita, folklorisé, a fini par s'imposer, l'Eldorado continua de hanter les esprits. Les théories les plus

Look and Learn/Bridgeman

James McConnell (1903-1995), *Le Trésor caché des Incas*, gouache sur papier.

complexes furent échafaudées, le situant dans des régions inaccessibles, le parant de toutes les richesses.

Un mirage persistant

Deux exemples. Le premier est celui du Paititi. D'abord sans doute ancrée dans une certaine réalité historique, cette histoire s'est ensuite mêlée à la croyance selon laquelle les Incas auraient caché des trésors pour les soustraire aux conquistadors. L'un des derniers aurait transporté ses trésors dans une contrée isolée entre Pérou et Brésil, et aurait fondé un nouvel empire, le Paititi. Ce mythe fut évoqué jusqu'à la fin du 18e siècle.

Un autre avatar de l'Eldorado fut situé dans les Guyanes. Dès la fin du 16e siècle, plusieurs expéditions étaient parties à sa recherche. Antonio de Berrio conçut le projet de l'atteindre en remontant l'Orénoque. Il fut fait prisonnier à l'île de Trinidad par l'Anglais Walter Raleigh et lui parla de ses projets. À son retour, en 1595, W. Raleigh publia le récit de son voyage et y évoqua l'Eldorado. La nouvelle courut dans toute l'Europe. En 1604, des Français commandés par le seigneur de La Ravardière tentèrent leur chance, et finirent par s'établir près de l'actuelle Cayenne. Malgré sa disgrâce, W. Raleigh organisa en vain un voyage, en 1617. Ce ne fut pas la fin du mythe guyanais. Sa supposée capitale, Manoa, était située près d'un lac nommé Parime dans la plupart des cartes de l'époque. Espagnols et Portugais en traitent souvent. Dans la seconde moitié du 18e siècle encore, un esprit éclairé et grand connaisseur de l'Amérique, Antonio de Alcedo, parle de ce lac dans son *Diccionario geográfico* et dénonce ceux qui n'y croient pas.

À la même époque Charles de La Condamine, dans son *Journal* de Quito au Para, n'en doute pas puisque tant de témoignages en avaient traité. Ce qui ne l'empêche pas de faire remarquer que tout cela s'était évanoui *« comme un château enchanté »*.

L'histoire de cette quête, souvent tragique et toujours vaine, l'énergie extraordinaire qu'elle a exigée sont autant de signes de la force et de la prégnance du mythe dans une Amérique dont les conquérants étaient obsédés par l'or. Le plus étonnant est que le mythe persista, même lorsque la société coloniale s'inscrivit dans une stabilité qui semblait pourtant exclure la part du rêve sans laquelle il n'était pas d'Eldorado possible, c'est-à-dire imaginable. ●

Hulton Archive/Print Collector/Getty

Artiste inconnu, *À Versailles* (1894). Des femmes brandissant des faux et frappant des tambours s'avancent vers le château de Versailles.

La Révolution, **un rêve à reconstruire**

La Révolution française a ouvert une parenthèse d'espoirs impossibles et pourtant incarnés, trop vite refermée.

La Révolution française engage une dynamique qui vient déchirer non seulement l'expérience mais l'imaginaire de ceux qui l'entreprennent. C'est pourquoi Edgar Quinet pourra affirmer que *« la Révolution française a ramené la foi en l'impossible »*. Il faut, pour comprendre cette dimension utopique, faire la liste de tous ces impossibles dépassés.

Vers l'égalité

En premier lieu, ne pas mettre l'accent sur la réunion des États généraux, ou sur la réunion des trois ordres en Assemblée nationale, mais insister sur la fin même de cette tripartition en ordres. En réclamant que les trois ordres du royaume, noblesse, clergé et tiers états, ne soient pas séparés pour vérifier la légitimité des élections de chaque député (ce qu'on appelle « la vérification des pouvoirs en commun »), il s'agissait 1) de faire advenir des élus qui soient des individus égaux à tout autre, et 2) de les réunir pour prendre des décisions en commun. L'individu subvertit alors radicalement la société d'ordres.

C'est ainsi que sont décidés les gestes qui donnent naissance à l'Assemblée nationale constituante. Mais l'abolition des privilèges le 4 août 1789 et la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen le 26 août vont beaucoup plus loin, en mettant fin à ce schéma des trois ordres du royaume au profit d'individus égaux, et donc de représentants et de représentés pleinement égaux. Le roi refuse d'abord de ratifier ces décrets d'août. Il faut les journées d'octobre pour obtenir ces signatures. En contraste, rappelons qu'il faut attendre 1999 en Grande-Bretagne pour que les lords perdent le privilège de s'opposer aux volontés législatives de la Chambre des communes, et que 600 des quelque 700 pairs héréditaires soient remplacés par des membres désignés et toujours pas élus. Cette question de l'égalité des êtres comme membres du peuple souverain était bien une utopie. Elle devient un imaginaire puis un projet qui conduit les femmes, les étrangers, les libres de couleurs et les esclaves à revendiquer cette égalité de citoyenneté pleine et entière. Revendications utopiques ? Certes, car les femmes n'obtiennent pas

SOPHIE WAHNICH

Historienne, directrice de recherche au CNRS, autrice notamment de *La Révolution française n'est pas un mythe*, Klinksieck, 2017.

le droit de voter et de porter les armes, mais elles sont des militantes actives ; les libres de couleurs ne deviennent citoyens qu'en 1792, l'esclavage n'est aboli qu'en 1794 – il sera rétabli par Napoléon Bonaparte en 1802.

Fonder un monde autre

Ces conquêtes fugaces, fragiles, sont sans doute les plus glorieuses, les plus audacieuses, et témoignent de la dimension utopique de la Révolution française.

Cependant, l'utopie révolutionnaire consiste à toujours tenter de fonder un monde autre, un monde où l'organisation sociale va obliger à un changement de mœurs, qui pourra faire de l'égalité politique et sociale une exigence toujours plus proche de l'expérience vécue.

Dans ce cadre, si la forme républicaine existait dans d'autres pays, le passage de la monarchie à la république révolutionnaire prend très vite une dimension utopique. Car il s'agit de fonder dans le corps social la possibilité d'un gouvernement populaire exigeant.

Lorsque Saint-Just prononce le 26 germinal an II (15 avril 1794) l'énoncé *« Il faut que vous fassiez une cité, c'est-à-dire des citoyens qui soient amis, qui soient hospitaliers et frères »*, il appelle de ses vœux des institutions civiles qui, après la brûlure de la Terreur, pourraient à nouveau fonder ce lien civil républicain. Il ne peut pas se confondre avec le lien social, car faire société ce n'est pas toujours faire cité, et faire cité, c'est affirmer qu'il y a à élaborer une politique qui ne serait pas seulement celle de la survie, mais à nouveau celle de la bonne vie, du bien vivre ensemble, au moins comme quête annoncée. Élaborer une politique et donc ne pas considérer que ce bien vivre relève des seuls individus et de leurs qualités propres, mais bien des manières d'envisager la production des lois et des mœurs au sein même des institutions politiques. Saint-Just en appelle à une politique de l'amitié qui chez lui n'est pas seulement un sentiment affectueux à l'égard d'un autre, mais une institution avec des règles précises, où l'on déclare son amitié devant la société et où l'on se doit d'expliquer la rupture si elle a lieu. Cette amitié ne suppose pas des preuves infinies d'amour dans un rapport asymétrique d'épreuves, mais la construction d'un espace public de réciprocité amical et civil. Cet appel se fait avec l'idée qu'on ne peut faire une révolution avec *« une machine à gouvernement »*, c'est-à-dire un État et des lois de contrainte.

Un travail de convergence

Vouloir fabriquer des communautés affectives unifiées ne peut passer par des représentants qui ont failli en valorisant les rapports de force. Cela nécessite de refonder le peuple comme communauté politique délibérante, sensible, intuitive, pensante. Tout le travail du débat démocratique consiste à tenter de faire coexister et même converger une multiplicité de pactes issus des espaces familiaux ou communautaires, la commune étant la cellule de base de cet imaginaire politique, mais aussi des engagements orchestrés par la Convention nationale. Les fêtes décadaires (lieux du sensible puisqu'on y dit des poèmes, chante, joue et danse ; lieu de la religion civile des devoirs de l'homme comme être de nature ; lieu de l'acculturation aux mœurs républicaines car on y dit l'histoire) sont les lieux de cette convergence difficile.

Ce travail de convergence peut faire naître un vaste nuancier de situations, certes instables, soumises aux aléas, aux rejeux de l'histoire et aux rejeux du débat, mais doit témoigner malgré tout d'un partage d'une manière commune d'être au monde constamment à réélaborer. Cette instabilité est ce qui constitue la fragilité même de la société démocratique révolutionnaire. C'est dans cette fragilité assumée de part et d'autre des lignes de clivage que des révolutionnaires ont tenté d'inventer une autre république, une république de citoyens en actes.

Mais cet imaginaire utopique propre au printemps 1794 disparaît avec Thermidor. Nous ne sommes aujourd'hui héritiers que de brisures d'utopies. À nous cependant de nous en emparer. ●

EXTRAIT

Saint-Just, la nature et le droit

Fine Art/Heritage/getty

« Mon dessein n'est pas de faire un songe et de souhaiter que nous soyons meilleurs pour être dignes de la nature. (…) *N'entend-on point tous les jours parler de la nature ? Elle est partout l'objet de nos recherches, de nos voluptés, de nos vertus et cependant nos législateurs n'ont rien, je ne dirai pas qui lui ressemble, mais qui ne l'épouvante.*

Pourquoi cette contradiction ? C'est que la force a fait le droit et que partout ce droit est en contradiction avec la nature. (…) *Les lois civiles qu'elle a faites sont des codes de sauvages, les lois du père sont l'arme du tyran contre le fils, du fils contre le père, de l'époux contre l'épouse, des morts contre les vivants. »* ●

• Saint-Just, *De la nature*, chapitre 3 des *Œuvres complètes*, présentées par Miguel Abensour et Anne Kupiec, Gallimard, 2004, p. 1063.

Vivre l'utopie au 19e siècle

Tout au long du 19e siècle, des hommes, des femmes et des collectifs conçoivent et expérimentent des formes de sociétés alternatives, souvent influencées par les idées socialistes.

Au début de la monarchie de Juillet (1832), Désirée Véret fonde le journal *La Femme libre* alors qu'elle est âgée d'un peu plus de 20 ans. Huit ans plus tard, elle met en place près de Paris un Institut pour l'enfance – mariée, elle s'appelle désormais Désirée Gay. Elle participe activement au mouvement associationniste en 1849 avec l'Association des travailleurs de toutes les professions et de tous les pays tandis que le gouvernement de la Deuxième République (1848-1851) tourne le dos aux questions sociales. Elle œuvre à la fin des années 1860 pour la promotion des femmes à l'Association internationale des travailleurs, y présidant une éphémère Section des dames de la Première Internationale.

Le parcours de Désirée Véret

Au cours de sa longue existence (1810-1891), Désirée Véret écrit dans la presse, elle signe *Éducation rationnelle de la première enfance. Manuel à l'usage des jeunes mères* (1868), elle alimente par ses idées les écrits de son mari Jules. Elle s'engage aussi au quotidien, comme en témoigne sa correspondance avec des figures marquantes du premier socialisme – le penseur Charles Fourier et son principal disciple Victor Considerant, le chef de l'Église saint-simonienne Prosper Enfantin, d'autres encore. Sa réflexion sur le monde et la société, elle la construit en circulant d'une pensée à une autre : le saint-simonisme*, le fouriérisme*, le communisme owénien*, l'associationnisme*, l'internationalisme*.

On dirait qu'elle ne baisse pour ainsi dire jamais pavillon. Installée au crépuscule de sa vie à Bruxelles, veuve, isolée et devenue presque aveugle, elle invite encore en septembre 1890 son vieux compagnon V. Considerant à fonder un petit journal « utopiste scientifique » et même une « École utopique scientifique et sociale ». Elle parcourt le 19e siècle en traversant les frontières, qu'elles soient sociales ou géographiques. Ouvrière de l'aiguille, elle côtoie des milieux fort divers de femmes et d'hommes, bourgeois ou prolétaires. Française, elle gagne au milieu des années 1830 sa vie à Londres – c'est là qu'elle se rapproche de la pensée de Robert Owen et découvre le coopérativisme* britannique.

Plus tard, le climat de restriction des libertés et de répression qui caractérise le Second Empire pendant les années 1850-1860 la contraint à l'exil hors de France en même temps que son mari Jules, éditeur et homme de plume, lui aussi profondément imprégné d'idées utopistes. Elle vit avec lui en Suisse, en Italie, en Belgique. Ses combats, qui ont attiré l'attention de Jacques Rancière, de Michèle Riot-Sarcey ou de Jonathan Beecher, aide à se faire une première idée de ce que vivre l'utopie au 19e siècle peut signifier. Dénonçant tout au long de son existence les violences et les injustices de son temps, elle rêve d'une autre manière de vivre en société. Elle ne croit pas à l'inéluctabilité de l'ordre social en vigueur et s'engage ici et maintenant, sans attendre une hypothétique amélioration naturelle des conditions sur Terre et sans se bercer des promesses d'un au-delà. Ses combats, elle les mène non pas seule mais avec d'autres, dans une logique

THOMAS BOUCHET
Historien. Dernier ouvrage paru : *Utopie*, Anamosa, 2021.

Hulton Fine Art Collection/Print Collector/Getty

La communauté de New Harmony telle qu'imaginée par Robert Owen, gravure (1838).

de contestation globale, à contre-courant d'un soi-disant sens de l'histoire dont elle n'est pas dupe un seul instant. Elle articule systématiquement idées et actions ; elle déploie de pair la force de sa raison et l'intensité de ses sentiments.

Des parcours par milliers

Le parcours de D. Véret le fait comprendre : c'est au pluriel que l'utopie est pensée et expérimentée au 19e siècle. Au-delà des figures les plus marquantes, le mouvement concerne un nombre considérable de femmes et d'hommes dont il ne reste aujourd'hui pour ainsi dire aucune trace, sauf parfois dans de discrètes notes de bas de page ou dans des dictionnaires. Pendant les semaines qui suivent la Révolution de 1848 ou pendant les 72 jours de la Commune de Paris en 1871, celles et ceux qui s'occupent de changer la vie obéissent à des motivations extrêmement diverses et il serait abusif de qualifier en bloc ces moments d'utopie en acte ; pourtant, le mouvement collectif qui se déploie contre l'ordre républicain conservateur est considéré tellement subversif qu'il suscite une répression féroce en juin 1848 ou pendant la Semaine sanglante de mai 1871.

En dehors de ces moments paroxystiques, l'utopie pratiquée se décline tout au long du 19e siècle dans des choix de vie radicaux. Il s'agit par exemple de partir, c'est-à-dire de s'éloigner de l'ordre – ou plus exactement du désordre – politique, économique, social, de chercher ailleurs ce qu'il est décidément impossible de réaliser ici. Le désir d'ailleurs n'est certes pas une nouveauté au 19e siècle (c'est la vie des habitants de l'île Utopie que Raphaël Hythlodée raconte dans *Utopia*, le texte fondateur de Thomas More, en 1516) ; en revanche, ce désir se traduit bien davantage qu'auparavant par le choix de l'échappée belle. Cela peut signifier tout quitter à plusieurs, engager tout ce qu'on possédait, s'exposer éventuellement aux risques d'un long voyage.

Cet ailleurs peut prendre des visages multiples. Dans les années 1820, des Britanniques partisans de R. Owen mènent aux États-Unis l'expérience de New Harmony ; au début des années 1840 certains fouriéristes (de Côte-d'Or, de Paris, du Finistère, etc.) tentent l'expérience d'une colonie phalanstérienne dans les bâtiments de l'abbaye bourguignonne de Cîteaux, tandis que d'autres (notamment des Lyonnais) traversent l'Atlantique pour rejoindre le Brésil ; à partir de 1848, des Icariens fidèles au communiste Étienne Cabet choisissent à leur tour de faire voile vers les États-Unis ; au tournant du 19e et du 20e siècle des milieux libres anarchistes s'installent au cœur des villes, au flanc des forêts ou des montagnes. →

➔ En règle générale ces expériences ne sont pas durables : celles et ceux qui y participent se dispersent après quelques mois ou quelques années pour revenir à leur vie d'avant ou pour tenter autre chose ailleurs. Toutes ces expressions concrètes d'un esprit d'utopie aident à mieux repérer ce qui est en jeu, et aussi quelles menaces pèsent sur chacune des expériences : normalisation et routine ; retour sous une forme ou sous une autre d'une dynamique d'oppression ; épuisement, lassitude, découragement face aux difficultés du quotidien ; querelles internes ; hostilité des autorités ; distance goguenarde voire malveillante du monde environnant.

Toutes les personnes engagées dans l'action ne se revendiquent pas utopistes, loin de là. Le qualificatif est certes endossé par D. Véret, par É. Cabet ou encore par les anarchistes Joseph Déjacque et Pierre Kropotkine. Pourtant, la défiance est souvent de mise vis-à-vis d'un terme qu'au 19e siècle la plupart des libéraux tels Jean Reynaud ou Hippolyte Passy, mais aussi des socialistes tels Marx et Engels, dénoncent avec une vigueur parfois extrême.

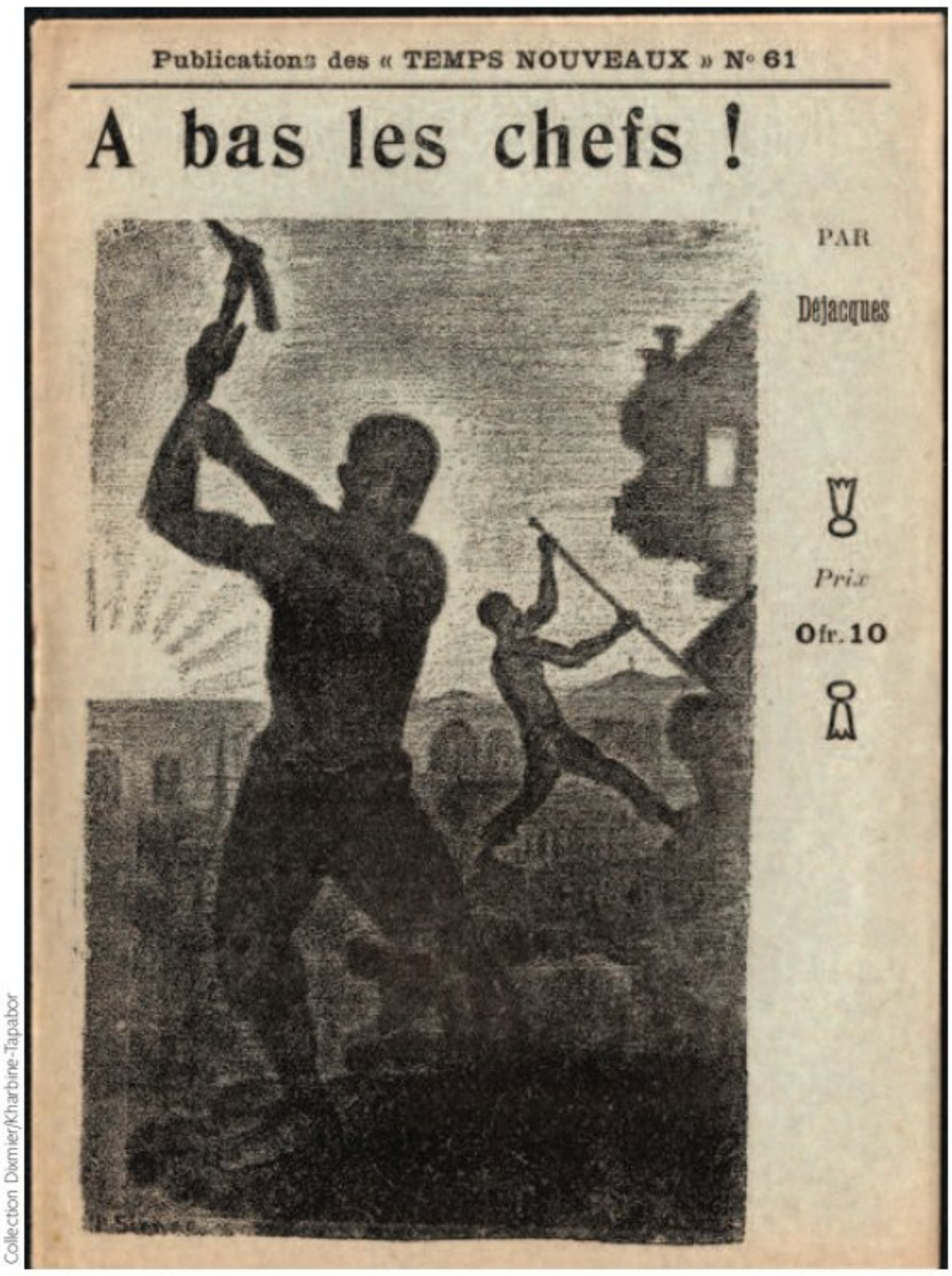
Les lieux pour l'utopie au 19e siècle

De fait, l'un des sens possibles du mot « utopie » est « le non-lieu » ou « le nulle part », et souvent l'utopie est considérée comme un ailleurs inaccessible, comme une affaire de rêveurs irréalistes et potentiellement dangereux. Il serait pourtant dommage de s'en tenir à cette unique acception pour un mot aux mille facettes. L'inscription des utopies dans tel ou tel espace est en définitive moins primordiale que l'idée et la pratique du mouvement. J. Déjacque par exemple, au cours d'une existence fort agitée et rapidement interrompue, est utopiste ici et là, où qu'il soit et où qu'il aille. Son engagement ne s'interrompt jamais durablement, à Londres ou à Paris, à New York ou à La Nouvelle-Orléans, sur les navires qui traversent l'Atlantique, dans les salles de réunion, dans les cafés, à sa table de travail. Rien de statique ou d'immobile dans son parcours de vie : l'homme est toujours en route ; son credo libertaire, formulé dans un poème de 1857, c'est *« voile au vent ! »*

Innombrables sont en effet les lieux concrets d'expression possible pour l'utopie : un nombre considérable de livres et de brochures, d'articles de journaux, de lettres écrites et reçues, de chants composés et entonnés ; et aussi des tableaux comme *Au temps d'Harmonie* (Paul Signac, 1893-1895), ou encore des poèmes tel *Saltimbanques* de Guillaume Apollinaire à l'orée du 20e siècle. Les lieux de l'utopie peuvent aussi être les locaux où se retrouvent celles et ceux qui prônent l'association, la communauté ou la coopération en un siècle où le combat collectif est souvent réputé suspect, ou encore les logements où des couples vivent dans l'union libre voire dans l'amour libre loin du modèle traditionnel de la famille. On les trouve aussi dans les petits ateliers en temps d'industrialisation féroce, ou encore les barricades qui, hérissant les rues des grandes villes, scandent l'histoire politique et sociale du 19e siècle.

La langue elle-même est un de ces lieux possibles : elle est inlassablement minée de l'intérieur par un C. Fourier qui pratique avec délices le néologisme et brouille les distinctions entre masculin et féminin, par un G. Apollinaire qui dans *L'Antitradition futuriste*, un manifeste synthèse de juin 1913 appelle à supprimer la ponctuation, le vers et la strophe, et aussi l'ennui et la routine qui vont avec.

Vivre l'utopie, cela pourrait en ce cas être ceci : ouvrir des brèches aussi profondes que possible au sein d'une société injuste présentée par les dominants comme la seule viable ; des brèches pratiquées parfois avec éclat, parfois dans l'atten-



Collection Dixmier/Kharbine-Tapabor

Couverture d'une brochure écrite par le militant libertaire Joseph Déjacques pour le journal anarchiste *Les Temps nouveaux* (1912).

tion méticuleuse et discrète, toujours renouvelée, à ce qui fait l'apparente banalité du quotidien : manger autrement, se vêtir autrement, organiser sa journée autrement. Car en deçà des élaborations doctrinales, les utopies sont aussi à saisir *« au ras de ces minuties auxquelles* (les utopistes) *consacrent une attention qui peut paraître obsessionnelle* (mais qui) *remplissent une irremplaçable fonction de révélation »* (Pierre Macherey, *De l'utopie !*, 2011) Davantage donc un *« écart absolu »* (C. Fourier) qu'un bouleversement absolu ; une réorientation décisive qui peut passer par des changements d'accent dans les logiques de la vie en société – et en ce sens, les utopies du 19e siècle investissent bien davantage le champ social que le champ politique. Cela passe par l'expérimentation, par la mise à l'épreuve, par l'échec à entendre non pas comme la preuve d'une fausse route mais comme l'occasion d'une relance.

Les voies obliques de la contestation

Il n'est guère possible d'extraire de toutes ces expériences d'utopie des principes directeurs communs, de fixer des couleurs ou des motifs dominants. L'utopie sans cesse se réinvente. Les situations sont tellement diverses qu'il est préférable de se contenter d'évocations, d'indications et de pistes. On peut simplement souligner que celles et ceux dont les portraits ont été esquissés jusqu'ici ne sont pas paralysé/es par le fatalisme. Il leur convient de se jouer des règles et des interdits pour respirer plus à leur aise en société. Souvent aussi, la vie d'utopie rime avec ironie voire humour : il n'est pas rare que la contestation globale s'exprime non pas de façon frontale et au risque de la répression immédiate, mais plutôt sous masque, de biais, dans la ruse de l'écriture et de l'action, selon ces voies obliques qu'emprunte déjà Thomas More au début du 16e siècle.

Ce qui se dessine à l'horizon est non pas la société parfaite – objectif à vrai dire fois inaccessible et dangereusement normatif – mais une vie en société meilleure, moins précaire, moins rude. D'où des parcours audacieux sous la forme d'engagements de courte ou longue durée, en un siècle où la majorité des femmes et des hommes vivent des existences fragiles sous une pression souvent forte. Être étiqueté « utopiste » par ses adversaires, c'est se retrouver dans une position inconfortable ou périlleuse, être sans cesse sommé de se justifier. Auguste Blanqui exprime avec force cet état de fait au début du printemps 1849 face aux juges de la Haute Cour de justice de Bourges : *« Il n'y a point d'utopistes, dans l'acception outrée du mot ; il y a des penseurs qui rêvent une société plus fraternelle et cherchent à découvrir leur terre promise dans les brumes mouvantes de l'horizon. »* Les paroles d'A. Blanqui restent inaudibles : il est condamné à une lourde peine de prison.

Parmi ses contemporains, beaucoup comme lui contestent et proposent et rêvent et agissent, aidant en somme à dessiner les contours d'une histoire latérale des utopies qui au 19e siècle se révèle décidément fragmentaire. Cette histoire qualifiée de souterraine par Walter Benjamin (en particulier dans *Paris, capitale du 19e siècle*, 1939) invite à relire d'un œil critique celle qu'écrivent, au 19e siècle et par la suite, les vainqueurs. ●

DOCTRINES

SIX NUANCES D'UTOPIE

- **Saint-simonisme :** doctrine et mouvement qui rassemblent au 19e siècle, essentiellement en France, des personnes adeptes de la pensée de Claude Henri de Rouvroy, comte de Saint-Simon (1760-1825). Le saint-simonisme compte un nombre notable de femmes de diverses conditions dans ses rangs au début des années 1830.

- **Fouriérisme :** doctrine et mouvement qui rassemblent au 19e siècle, en France et ailleurs (Brésil, États-Unis, pays roumains…), des personnes adeptes de la pensée de Charles Fourier (1772-1837). Le fouriérisme se structure notamment avec l'École sociétaire, autour de Victor Considerant.

- **Communisme owénien :** doctrine et mouvement qui rassemblent au 19e siècle des personnes adeptes de la pensée de l'entrepreneur britannique Robert Owen (1771-1858). Parmi leurs objectifs majeurs : la communauté, ou bien encore la coopérative.

- **Associationnisme :** doctrine économique et sociale adoptée par une partie du mouvement ouvrier et social au 19e siècle, selon laquelle la solution aux maux et injustices en société réside dans le modèle de l'association libre et volontaire.

- **Internationalisme :** doctrine favorable à l'alliance internationale des classes populaires et au développement de la solidarité entre les peuples, afin de lutter contre le capitalisme et le nationalisme. Se structure au 19e siècle, avec en particulier l'AIT (Première Internationale) en 1864.

- **Coopérativisme :** doctrine économique et sociale qui se forge au 19e siècle et selon laquelle la solution aux maux et injustices en société réside dans le développement de coopératives, notamment pour la production et la consommation de biens, avec partage des fonctions de direction, répartition des bénéfices. ● T.B.

La Commune de Paris,

72 jours pour tout changer

Démocratie directe, émancipation féminine, réappropriation du travail… En 1871, la Commune de Paris met en œuvre un programme révolutionnaire.

Utopie : Louise Michel en assume le mot et l'idée. Elle le rappelle : ce qui apparaissait utopie hier se transforme sans cesse en réalité ; jamais par miracle, mais par la force des luttes et les conquêtes des soulèvements. *« Si l'on eût dit au Moyen Âge que les beffrois crouleraient, personne ne l'aurait cru, surtout les serfs qu'on pendait haut et court »*, écrit l'institutrice et militante libertaire. À partir du 18 mars 1871 et pour soixante-douze jours, la Commune à laquelle elle participe est une utopie devenue réelle. D'abord par sa double dimension de révolution populaire : non seulement l'insurrection est menée par le peuple de Paris – un peuple en armes où depuis peu les gardes nationaux, « fédérés » et autoorganisés, élisent leurs officiers ; mais encore parce que le Conseil de la Commune, élu le 26 mars 1871, est composé d'ouvriers, employés, artisans, commerçants, artistes, instituteurs… Des hommes du peuple, qui entendent bien rester fidèles à ses volontés. Ils n'apparaissent pas simplement comme des représentants mais comme des mandataires ; et ce mandat peut être contrôlé, au besoin révoqué.

Une lutte contre le capital

En instaurant une forme de démocratie directe, la Commune n'établit pas seulement une autre République, mais ce que le mouvement ouvrier espère depuis des années : la justice sociale, l'égalité, une République universelle. Des étrangers sont élus au Conseil de la Commune, comme l'ouvrier hongrois Léo Frankel, en charge de la Commission du travail. L'internationalisme est puissant. Alors que Paris est assiégé par les troupes prussiennes, le peintre Gustave Courbet en appelle d'ailleurs aux soldats et artistes allemands pour qu'ils fondent le bronze de leurs canons avec celui des Français : de ce bronze surgirait un monument dédié à un monde solidaire qui ferait fi des frontières. C'est pour cette même raison que la colonne Vendôme est abattue : elle représente Napoléon, l'esclavage rétabli aux colonies, la guerre à outrance et les peuples asservis. Faire crouler cette colonne, c'est renverser un passé de soumission : la Commune prône l'émancipation.

Certes, les femmes n'obtiennent pas le droit de vote ; d'ailleurs elles ne le demandent pas. En revanche, elles se sentent pleinement citoyennes. C'est en soi neuf, subversif, explosif : leur rôle traditionnel était au foyer, leur place était domestique et non dans l'espace public. Or ces femmes, blanchisseuses, lingères, repasseuses, corsetières, piqueuses de bottines, couturières, cartonnières, institutrices, marchandes de journaux, demoiselles de magasin…, s'emparent d'une légitimité à s'exprimer : dans les clubs populaires en particulier, où elles prennent la parole et imaginent un avenir émancipé. Elles s'organisent sur une base d'autonomie déterminée : leur Union des femmes pour la défense de Paris et le soin aux blessés ne les réduit pas aux rôles d'infirmières, de vivandières ou d'ambulancières. Elles gèrent la répartition du travail pour lutter contre le chômage et distribuer l'ouvrage, sans exploitation, sans que puisse en tirer profit un usurier ou un patron.

C'est un des grands souhaits de la Commune : que les productrices et producteurs reçoivent la valeur de leur travail en intégralité, sans qu'on vienne leur soutirer une

LUDIVINE BANTIGNY

Historienne. Dernier ouvrage paru : *La Commune au présent. Une correspondance par-delà le temps*, La Découverte, 2021.

Jules Girardet (1856–1938), *Louise Michel à Satory* (1871), huile sur panneau de bois. Satory est un quartier de Versailles dans lequel furent fusillés de nombreux communards.

Musée d'art et d'histoire de Saint-Denis

part. Pour nombre d'entre elles et d'entre eux, c'est une lutte contre le capital. Les conditions de travail, à l'époque, sont très rudes, les journées longues, les salaires faibles. Visionnaire et avant même le travail à la chaîne, l'Union des femmes a bien compris qu'un travail répétitif et morcelé est aliénant; elle le veut différent. Le grand mot est « affranchissement ». La Commune œuvre en pratique à améliorer les conditions de travail, par exemple en interdisant le travail de nuit pour les ouvriers de la boulangerie. Cela peut paraître une mesure très précise voire limitée; en réalité elle soulève des enjeux forts. C'est une revendication de ces ouvriers, qui aspirent à une vie «normale», à s'émanciper eux aussi, en cessant de dormir le jour et de travailler la nuit. La Commune hésite sur sa légitimité à établir un tel décret; certains élus pensent que cela n'est pas de leur ressort, qu'il vaudrait mieux une négociation entre ouvriers et patrons. Mais une majorité estime que c'est là une véritable mesure de justice et qu'on ne saurait renvoyer les salariés au tête-à-tête avec leurs employeurs, un rapport de force souvent défavorable aux premiers, au vu du chantage au chômage. C'est aussi tout un rapport à la propriété qui est interrogé et bousculé : les ateliers laissés vacants par leurs possesseurs ayant fui Paris sont confiés à celles et ceux qui y travaillent. Il en va de même de certains logements laissés vides, même si, avant de les réquisitionner, la Commune a hésité : il faut les bombardements versaillais qui laissent tant de gens sans logis pour décider d'y procéder.

Une école égalitaire, gratuite et laïque

La Commune met en œuvre aussi une utopie scolaire : son école est égalitaire. Elle est gratuite, dix ans avant Jules Ferry. Elle est aussi laïque – le décret séparant l'Église et l'État précède de trente-quatre ans la loi de 1905. L'enseignement qu'elle défend est une « éducation intégrale », grâce à laquelle tout enfant doit recevoir des enseignements divers et de multiples savoirs. Il s'agit de rompre avec la division sociale, qui conduit à enseigner seulement de maigres bases élémentaires aux classes populaires et réserve la science, la culture et l'art aux classes privilégiées. De surcroît, la conception qui se déploie là sur les enfants leur attribue intelligence sensible, esprit critique et capacités créatrices. L'art est de fait un combat pour la démocratie et la liberté. Une fédération regroupant plusieurs centaines d'artistes se crée : l'art doit échapper aux tutelles. La Commune prévoit des expositions communales, une large ouverture des musées et des représentations populaires. Pour les théâtres, elle songe à créer des coopératives. Elle n'en a finalement pas le temps. Depuis Versailles, le chef de l'exécutif Adolphe Thiers ordonne un massacre dans Paris tel qu'on n'a jamais vu depuis la Saint-Barthélemy: entre 10 000 et 20 000 morts, parmi lesquels des femmes et des enfants. À cette hécatombe s'ajoutent les pelotons d'exécution au fil des procès en conseils de guerre et les déportations – notamment en Nouvelle-Calédonie, dans la colonie pénitentiaire. Mais très vite surgit cette certitude : *« La Commune n'est pas morte. »* Ceux et celles qui s'en souviennent aujourd'hui la voient comme porteuse de justice, d'égalité et de démocratie vraie. ●

Bernard de Mandeville, prophète du capitalisme

Libérer le vice pour atteindre la vertu! Telle est la solution que Bernard de Mandeville propose face aux pénuries du 17e siècle.

Bernard de Mandeville (1670-1733) est aujourd'hui peu connu. Né à Rotterdam, il suit des études de médecine et de philosophie à Leyde. Puis il part s'installer à Londres vers 1695, où il exerce comme «médecin de l'âme». Vers 1710, Mandeville est à Londres ce que Sigmund Freud sera à Vienne deux siècles plus tard. Il reçoit des personnes souffrant de «maladies nerveuses». Il a une méthode, qu'il expose longuement dans son *Traité des passions hypocondriaques et hystériques* (1711), dans lequel il recommande de parler avec le patient. Et ça fonctionne. Mandeville découvre donc vers 1700 que quand on laisse les patients parler ils vont mieux. Les carcans moraux qui pèsent sur eux s'allègent et leurs symptômes les font moins souffrir.

Mandeville se demande alors si ces résultats individuels seraient transposables au collectif. Pour répondre à cette question, il écrit en 1714 un texte, *La Fable des abeilles*, à la façon de La Fontaine et un autre traité de philosophie morale, *Recherches sur les origines de la vertu morale.*

Ces deux textes composent une très audacieuse utopie permettant de répondre à cette question cruciale: comment sortir le monde de l'état de pénurie? Cette situation est connue depuis Thomas Hobbes, qui soutenait dans le *Léviathan* (1651) que le manque de biens pour répondre aux besoins de la population provoquait *«la guerre de chacun contre chacun»*.

AKG

Portrait supposé du moraliste Bernard de Mandeville par John Closterman (1660-1711).

On dispose aujourd'hui de données pour chiffrer cette pénurie. Vers 1700, il y a 600 millions d'habitants dans le monde; le revenu moyen par tête est environ de 80 euros par mois (en euros constants); l'espérance de vie de 25 ans; à peine 10% de la population mondiale âgée de plus de 15 ans est alphabétisée. Or les deux textes de Mandeville proposent un remède contre-intuitif et inédit.

Le premier texte, le plus connu, *La Fable des abeilles,* repose sur une maxime ainsi énoncée: *«Les vices privés font la vertu publique.»* Ce qui veut dire qu'il faut laisser les pulsions, notamment d'avidité, aller libres à leur finalité pour que de la richesse se crée chez quelques-uns avant qu'elle ruisselle ensuite sur les autres. Pour savoir ce que Mandeville entend au juste par «vices», lisons la seconde édition de *La Fable des abeilles* (1723) où il commente son texte, strophe par strophe. Il y écrit ainsi que *«les plus grands scélérats contribuent au bien commun»*. Pourquoi? Parce que le vol, la prévarication, la luxure, la prostitution, les drogues, la pollution, le luxe extravagant de quelques-uns, le versement de pots-de-vin… contribuent au bien commun, puisque ces méfaits

DANY-ROBERT DUFOUR

Philosophe. Dernier ouvrage paru : *Baise ton prochain. Une histoire souterraine du capitalisme*, Actes Sud, 2019.

The Picture Art Collection/Alamy

Cornelis Troost (1696-1750), *There Was a Commotion in the House* (1740). Gouache humoristique dépeignant de riches gentilshommes ivres et désinhibés par l'alcool. Pour Mandeville, les pulsions individuelles concourent à l'enrichissement de la société.

créent des poches d'argent qui permettront d'une façon ou d'une autre l'achat de biens et de services et feront marcher le commerce.

Encourager ainsi le vice était toutefois répréhensible. L'auteur fut condamné par le grand jury du Middlesex en 1723. Son livre fut mis à l'index dès sa traduction en France et brûlé par le bourreau sur la place de Paris en 1745, puis dans toute l'Europe. C'est alors que le nom de Mandeville fut transformé en «Man Devil», l'homme du diable.

Le second texte est un court libelle de 12 pages, *Recherches sur les origines de la vertu morale*. Elles exposent le programme politique qui permet d'appliquer le postulat scandaleux de *La Fable* sur la possible transformation du vice en vertu. Au cœur de ces deux textes, qui vont constituer le logiciel de l'utopie capitaliste, il y a l'idée paradoxale que, du mal, peut sortir le bien. C'est là un prolongement audacieux, car postthéologique, de ce qui avait déjà été esquissé quelques années plus tôt, en 1710, par Leibniz dans ses *Essais de Théodicée*, où se trouve l'idée que l'existence du mal sur Terre n'est nullement incompatible avec l'existence de Dieu.

Voici le déroulé de l'argument des *Recherches*. Si l'on veut que les hommes, égoïstes par nature, se tiennent tranquilles, il faut les amener à modérer leurs appétences. Auparavant, sous les anciens régimes, il y avait le joug. Mais, depuis la Révolution anglaise de 1689 qui a posé les fondements de la démocratie, c'est la ruse qu'il faut employer. En effet, aucun argument raisonnable ne saurait persuader les hommes de suivre cette sage recommandation de modération. Pour qu'ils consentent à obéir aux lois, il ne reste donc – rançon de leur égoïsme – qu'à les payer. Mais, comme ils sont nombreux et qu'il n'y aurait jamais assez d'argent pour tous les rémunérer, il faut les dédommager avec une monnaie qui ne coûte rien. C'est en effet en parole qu'on peut les payer, avec des flatteries célébrant l'étendue de leur entendement, leur noble souci de la chose publique. On reconnaît ici la finesse psychologique de Mandeville, car cette façon de circonvenir les hommes utilise le «phantasme» de leur vertu. →

➔ Elle constitue pour Mandeville l'essence du politique. Seule cette politique de la flatterie est susceptible de faire vivre les hommes ensemble en les contraignant à modérer leurs appétences.

Il résulte de cette politique de la flatterie deux classes, au sens plus psychologique que sociologique du terme. Un petit nombre d'individus, non dupes et courant sans cesse derrière les jouissances immédiates – on les appelait alors les « scélérats » –, ne pense qu'à ses avantages personnels : c'est la « classe dangereuse » composée des bandits, voleurs, proxénètes, prostituées, mendiants, trafiquants… Mais cette petite classe d'irréductibles est fort utile car elle agit comme un répulsif, qui permet la création en regard d'une large classe « vertueuse » composée de créatures qui pourront se targuer d'avoir réussi là où les autres ont échoué.

Nous voici avec deux classes. C'est là où le génie de Mandeville s'exprime. Il montre que cette manipulation politique n'a qu'un but : créer une troisième classe, invisibilisée, composée, dit-il, des *« pires d'entre tous les hommes »* (on les appellerait aujourd'hui des pervers), qui se caractérisent par le fait de simuler l'abnégation (en parlant comme ceux de la classe vertueuse) et de dissimuler leurs penchants avides (qui les rattachent à la classe vile) en prônant le bien public. Il s'agit donc pour eux de faire semblant d'obéir à la loi dans un double but : profiter du prestige des vertueux et, surtout, tenir tout le monde tranquille afin d'en tirer tous les bénéfices possibles.

Cette troisième classe récolte tous les bénéfices, puisqu'ils font tourner les affaires et, grâce à leur double jeu, peuvent gouverner avec facilité. Il leur suffit en effet de prêcher l'esprit de dévouement au bien public (en prônant par exemple la croissance menant à la richesse pour tous) pour mieux contraindre à l'abnégation et à l'honnêteté tous les autres – ce qui permet de les

Jonathan Wild, criminel britannique du 18e siècle, célèbre pour ses manipulations de la presse et de l'opinion publique.

faire travailler à leur service afin de récolter tranquillement les fruits de leur labeur.

C'est donc à une révision drastique de nos connaissances que ce petit texte invite : l'invention de l'inconscient, la logique du fantasme et le dévoilement de la perversion ne datent pas de Freud en 1900, mais sont antérieurs de deux siècles. Leur compréhension et leur utilisation sont contemporaines de la naissance du capitalisme au cours de la première révolution industrielle anglaise, et ont d'abord servi à tenir les hommes en bride. La grande force de Mandeville, c'est d'avoir compris comment des éléments venus de l'économie psychique pouvaient être mobilisés dans une toute nouvelle économie politique et marchande.

Enfin, c'est tout simplement une nouvelle religion qu'il annonce. Une révélation qui bouscule les prêches classiques sur le bien et le mal. Car cette élection des *« pires d'entre tous »* pourrait bien, en définitive, avoir été voulue par Dieu. En effet, si Dieu a fait les hommes imparfaits, cupides, menteurs, ce pourrait être, selon Mandeville, à dessein. Mandeville suggère que le temps des hommes saints, ou supposés tels, est révolu. Il faut confier son destin aux pires d'entre les hommes, ceux qui veulent toujours plus quels que soient les moyens employés, car c'est la seule voie possible pour que la richesse s'accroisse et, de là, ruisselle sur le reste des hommes. Ce qui, à terme, devrait permettre à un grand nombre d'entre eux d'atteindre le bonheur temporel, c'est-à-dire le paradis sur Terre. On sait aujourd'hui que le projet mandevillien pour passer de la pénurie à l'abondance a parfaitement réussi. Le monde en 2020 est globalement 100 fois plus riche que celui de 1700, avec 10 fois plus d'habitants, en moyenne 10 fois plus riches. L'espérance de vie à la naissance est passée d'environ 26 ans en moyenne dans le monde de 1700 à 72 ans en 2020. Et le taux d'alphabétisation est passé entre 1700 et 2020 de 12 à 85 %.

Mais il y a un prix à payer pour la réussite d'un tel prodige. Rien de moins que la possible destruction du monde physique dans un contexte d'inégalités sociales qui s'aggravent. En effet, pour que le marché marche, il a fallu que tout ce qui pouvait être exploité le soit sans retenue. Le monde pendant trois siècles n'a été qu'un immense complexe de ressources à exploiter de façon rationnelle et industrielle. Et quand on exploite à outrance, on détruit inexorablement l'environnement. De plus, nous sommes loin du paradis sur Terre promis par l'utopie : selon les derniers rapports de l'ONG Oxfam, les 1 % les plus riches de la planète possèdent deux fois plus que les richesses cumulées de 90 % de la population mondiale (soit 6,9 milliards de personnes), et près de la moitié de la population mondiale vit avec moins de 5,50 dollars par jour ! L'utopie mandevillienne est manifestement en train de tourner à la dystopie. Saura-t-on y apporter les corrections nécessaires, voire inventer une autre utopie, avant qu'il soit trop tard ? ●

Poster édité pour le 60e anniversaire de la Révolution d'octobre 1917.

Michael Nicholson/Corbis/Getty

Le rêve communiste à l'épreuve de l'histoire

Si Karl Marx avait réfléchi à la manière de conduire une révolution communiste, il était moins précis sur ce que serait une société marxiste. Cela ouvrit la porte aux dérives.

Mieux partager les richesses, en finir avec l'exploitation de l'homme par l'homme et abolir les oppressions de classe : les promesses de l'utopie communiste ont été un des moteurs majeurs de la critique du capitalisme au 20e siècle. En donnant aux masses prolétaires le contrôle des moyens de production, il semblait possible de faire advenir, ici et maintenant, la cité idéale rêvée par Thomas More. Une économie planifiée permettrait de mettre en place de grands projets modernisateurs, et le progrès technologique aurait le rôle d'assurer une abondance de biens pour tous.

Cette vision est formulée de manière particulièrement efficace par Karl Marx (1818-1883) et Friedrich Engels (1820-1895). Les deux intellectuels sillonnent l'Europe et découvrent les conditions de vie déplorables de la classe ouvrière anglaise. Ils développent un projet révolutionnaire qui sera porté par le Parti communiste allemand. Ce dernier est créé à Londres en 1847, lors d'un congrès pour lequel Marx écrit le fameux *Manifeste du Parti communiste* (1847).

Mais c'est en Russie, à l'issue de la Révolution d'octobre 1917, que le communisme trouve les conditions politiques et matérielles pour arriver au pouvoir et mettre en place la société rêvée par →

NICOLAS CELNIK
Journaliste.

LA CHINE DE XI JINPING, TOUJOURS À LA RECHERCHE DE L'UTOPIE COMMUNISTE?

Mao Zedong, en 1938, théorise la nécessité de siniser le marxisme-léninisme, c'est-à-dire de l'adapter aux particularités de la civilisation chinoise. Xi Jinping, président de la République populaire de Chine depuis 2013, décrit dans *La Pensée de Xi Jinping*, sa vision de l'utopie marxiste: pour lui, «*la consolidation et le développement d'un système socialiste se feront sur le temps long* (...) *et nécessiteront les efforts de générations entières*». Il considère que «*l'analyse de Marx et Engels sur les contradictions dans la société capitaliste est toujours d'actualité, de même que la conception du matérialisme historique selon laquelle le capitalisme est voué à mourir et le socialisme destiné à triompher*».

Il s'interroge également sur les raisons de l'échec de l'URSS: «*Pourquoi l'Union soviétique s'est-elle désintégrée? Pourquoi le Parti communiste soviétique a-t-il perdu le pouvoir? Une explication importante est que le conflit idéologique était extrêmement intense, niant l'histoire de l'Union soviétique, niant l'histoire du Parti communiste soviétique, niant Lénine, niant Staline* (...). Les organismes du Parti, à tous les niveaux, avaient perdu leur fonction; l'armée n'était plus sous le contrôle du Parti. En fin de compte, le Parti communiste soviétique, qui était un grand parti, a été dissous; l'Union soviétique, qui était un grand pays socialiste, a été désintégrée. C'est une expérience dont il faut tirer des leçons!» ● N.C.

Sheldon Cooper/SOPA/LightRocket/Getty

Une citoyenne chinoise chez elle devant les portraits de Xi Jinping et Mao Zedong..

→ la IIIe Internationale. Pour mieux symboliser le fait que les Soviétiques ne contrôlent pas une nation, mais qu'ils poursuivent une idée, la Russie change de nom. Elle devient en 1922 l'Union des républiques socialistes soviétiques (URSS). Les intellectuels communistes français invités en voyage officiel par l'URSS se chargeront de faire l'éloge des villages Potemkine qu'ils traversent: là-bas, témoignent-ils à leur retour en France, s'invente une société plus juste où les travailleurs sont heureux.

Tout autre est la réalité

Mais le mythe se fissure progressivement: les transfuges qui réussissent à fuir l'URSS dépeignent une tout autre réalité. En 1956, le rapport Khrouchtchev détaille les crimes qui ont été nécessaires à Joseph Staline (1878-1953) pour se maintenir au pouvoir: la traque frénétique de tous ceux considérés comme des ennemis du Parti et la déportation dans les goulags. L'écrivain Alexandre Soljenitsyne (1918-2008) achève l'utopie communiste en décrivant le territoire communiste comme un *Archipel du goulag* (1973).

La Chine, dirigée par le grand timonier Mao Zedong (1893-1976) depuis la Révolution communiste de 1949, connaît également une série d'échecs fracassants. Mao rêve de faire faire à la Chine un grand «bond en avant» pour moderniser le pays. Au début des années 1960, il organise la «campagne des quatre nuisibles»: pour améliorer l'hygiène dans les campagnes chinoises, il entreprend de faire exterminer mouches, moustiques, rats et moineaux. Pour venir à bout des insectes, qui transmettent des virus, il distribue du DDT aux enfants des campagnes. Il lance également une grande chasse aux rats, et les écoles primaires organisent des concours incitant les élèves à rapporter le plus grand nombre de queues de rongeurs. Enfin, convaincu que les moineaux sont nuisibles parce qu'ils pillent les réserves de graines des agriculteurs, Mao enjoint les habitants des campagnes à les éradiquer, en leur jetant des pierres ou en détruisant leurs nids. Résultat: la population des moineaux décline drastiquement, et les dirigeants du Parti communiste chinois découvrent que les oiseaux ne sont pas si nuisibles qu'ils peuvent en avoir l'air. En effet, les moineaux se nourrissent moins des graines des paysans que des insectes. Les campagnes s'en trouvent infestées, et les rendements des

terres agricoles sont durablement réduits par la bévue, amplifiant les autres problèmes écologiques générés par le Grand Bond en avant. Cet épisode serait à l'origine de la grande famine chinoise qui coûta la vie à plus d'une trentaine de millions de personnes.

Les raisons de l'échec

Le Cambodge de Pol Pot, la Corée du Nord de Kim Il-Sung, ou l'île de Cuba dirigée par Fidel Castro connaîtront les mêmes dérives. On estime aujourd'hui que les régimes totalitaires communistes ont provoqué 100 millions de morts. Comment une utopie de libération des peuples a-t-elle pu virer à une série de régimes dystopiques alliant répression, surveillance et culte de *leaders* assuré à grand renfort de propagande ? La question a fait couler beaucoup d'encre chez les historiens et les politologues. Les réponses sont complexes et multiples.

Pour les tenants du libéralisme, si l'ensemble des régimes ayant essayé de concrétiser l'idéologie marxiste ont échoué, c'est avant tout la preuve que le communisme repose sur des fondements théoriques erronés. Quand bien même Staline assurait être *« en faveur d'une mort de l'État »* à terme, il était convaincu que *« faire advenir la dictature du prolétariat »* nécessitait avant tout de commencer par un *« renforcement de l'État à son maximum »* (1). Or, pour certains libéraux, l'État ne pourrait être qu'un monstre froid dont il s'agit de minimiser le rôle. Une économie planifiée requiert une grande concentration du pouvoir, ce qui *« attire naturellement des gens peu scrupuleux »* et avides de pouvoir, ou des idéalistes qui, aveuglés par le rêve qu'ils poursuivent, *« sont prêts à tout pour faire de leur rêve utopique une réalité »*, écrit par exemple le chercheur libéral Ilya Somin (2).

Mais cette analyse un peu simpliste peine à convaincre. Pour l'économiste Jean-Joseph Boillot, confondre la théorie marxiste et ses manifestations concrètes est une erreur : si le communisme a pu s'imposer à l'issue de moments révolutionnaires, c'est *« moins par conviction en réalité que par la force de son organisation militante* (3)*»*. Pour lui, si le marxisme constitue à l'époque l'une des critiques les plus exhaustives du capitalisme industriel, ce qui occupe Marx durant l'essentiel de son œuvre, c'est la manière de renverser l'ordre capitaliste. Il théorise beaucoup sur la manière d'organiser une révolution des travailleurs, et s'attarde peu sur une description minutieuse de ce à quoi pourrait ressembler le régime qui la suivrait. Dans *L'Idéologie allemande* (1845-1846), Marx et Engels écrivent : *« Le communisme n'est pour nous ni un état qui doit être créé ni un idéal sur lequel la réalité devra se régler. Nous appelons communisme le mouvement réel qui abolit l'état actuel. »*

Or, comme l'a analysé depuis Paul Ricœur, *« l'utopie a pour fonction de stimuler l'imaginaire sur le champ des possibles, au-delà de l'existant, en permettant d'envisager des manières de vivre radicalement autres sans se préoccuper de leur faisabilité »*. Lénine et Mao ont puisé dans la pensée de Marx pour fonder un parti prolétarien organisé de manière quasi militaire, avec succès : ils sont tous deux parvenus au pouvoir. Mais, une fois la révolution achevée, Lénine a la lourde tâche d'élaborer le premier État communiste de l'histoire. Il se trouve alors face à un vide théorique, et démuni face à une question cruciale : et maintenant ?

Pratiques de guerre

Par ailleurs, puisque le communisme a été imposé par la manière forte, les révolutionnaires sont arrivés à la tête de pays profondément bouleversés par des années de guerre – la Russie a été engagée dans la Première Guerre mondiale jusqu'au mois de décembre 1917. Parmi ces bouleversements, la mise en place d'un système de santé gratuite pour tous n'est pas une mesure communiste : elle a été approuvée par le tsar Nicolas II en 1916 pour prendre en charge les blessés de guerre et pour prévenir les épidémies, de plus en plus fréquentes en Europe. De même, la guerre civile opposant monarchistes et bolcheviques aurait posé les bases de la pratique de déportation : les opposants communistes capturés étaient emprisonnés et déportés dans des camps. Le régime communiste reprendra et intensifiera la pratique en développant les goulags.

Un élément crucial pour comprendre les dérives de l'URSS serait donc *« la formation de l'État soviétique à un moment de guerre totale »*, avec *« l'institutionnalisation de pratiques de guerre comme des éléments de gouvernement,* écrit l'historien David Hoffman. *Débarrassés de contraintes légales, Staline et ses ministres ont adopté ces pratiques de violences d'État pour poursuivre leur transformation du pays* (4)*. »*

Ce serait alors pour légitimer leurs mesures politiques, persuadés que l'utopie, si elle n'était pas encore advenue, était à portée de main, que les dirigeants des partis communistes auraient transformé le marxisme en religion d'État. Le rêve de porter *« l'utopie au pouvoir »*, selon l'expression des historiens Michael Heller et Aleksandr Nekrich, se révèle finalement bien trop simple lorsqu'il s'agit d'entreprendre le travail complexe de créer un modèle de société de toutes pièces. ●

(1) **Geroid Tanquary Robinson,** «Stalin's vision of utopia. The future communist society», *American Philosophical Society*, 1955.
(2) **Ilya Somin,** «Lessons from a century of communism», *The Washington Post*, 7 novembre 2017.
(3) **Jean-Joseph Boillot,** *Utopies made in monde. Le sage et l'économiste*, Odile Jacob, 2021.
(4) **David Hoffmann,** «The great socialist experiment? The Soviet State in its international context», *Slavic Review*, vol. LXXVI, n° 3, 2017.

Les républiques d'enfants

Pourrait-on laisser les enfants s'autogouverner? Retour sur des expériences initiées à plusieurs reprises, dans des contextes idéologiques très variés, au cœur du 20e siècle.

Nées dans le giron de l'éducation dite «nouvelle» au tout début du 20e siècle, les républiques d'enfants sont des communautés éducatives au sein desquelles les enfants font l'apprentissage de l'autonomie et de la responsabilité. Elles s'appuient sur ce que l'on nomme le *self-government*, les jeunes se gouvernant eux-mêmes. Ils deviennent de petits citoyens, qui élisent leur gouvernement, rédigent une Constitution et votent des lois, font fonctionner tribunaux, coopératives, journaux, parfois nomment une force de police et instaurent une monnaie intérieure.

On en trouve la trace dans le cadre scolaire, par exemple dans des écoles d'inspiration libertaire comme la Ruche de Sébastien Faure ou l'École moderne de Francisco Ferrer. Le principe de la république d'enfants s'épanouit également dans certains mouvements de jeunesse, tels que les Faucons rouges, nés en Autriche avant la Première Guerre mondiale pour former des cadres socialistes, qui instituent des républiques d'enfants à partir des années 1930 de manière éphémère à l'occasion de leurs rassemblements internationaux.

Un idéal de régénération

Dans le même temps, ce prototype d'éducation moderne est utilisé auprès d'enfants orphelins, dans un idéal de régénération et d'apprentissage de la vie collective où se mêlent autodiscipline et apprentissage de la citoyenneté, comme à la République des enfants, orphelinat fondé à Varsovie en 1918 par le médecin pédagogue Janusz Korczak. Ce modèle est également anglo-saxon, catholique dans le cas de la cité de garçons, la fameuse Boys Town fondée dans le Nebraska par le prêtre irlandais Edward Flanagan en 1917; ou empreint d'une rigueur plus protestante dans le Little Commonwealth de Homer Lane en Angleterre à partir de 1913, ou la George Junior's Republic fondée en 1909 à Freeville dans l'État de New York, dont la devise *«Nothing without labour»* rappelle qu'il s'agit ici de former avant tout de jeunes hommes probes et travailleurs.

Les sombres années 1930 en Europe ne mettent pas fin à cette utopie pédagogique, puisque même au cœur des persécutions, certaines maisons d'enfants prennent l'allure de républiques en miniature, comme au château de la Guette, en Seine-et-Marne, ouvert en 1939 pour de jeunes Juifs allemands et autrichiens.

Les républiques d'enfants connaissent un nouvel élan dans l'immédiat après-Seconde Guerre mondiale. L'enfance incarne la victime par excellence du conflit, d'autant plus que des millions d'entre eux se retrouvent déplacés, sans foyer. Ces pratiques pédagogiques sont réactivées dans différents pays comme un moyen d'assurer la reconstruction à la fois psychique et sociale des enfants victimes de la guerre; édifier des républiques d'enfants permettrait que ces derniers réapprennent les bases de la démocratie. Il s'agit de répondre à la peur de l'endoctrinement, notamment en Allemagne et en Italie, ainsi qu'aux défis de la recons-

SAMUEL BOUSSION

Historien, maître de conférences en sciences de l'éducation, CNRS/université Paris-VIII, il a notamment coécrit, avec Mathias Gardet et Martine Ruchat, *L'Internationale des républiques d'enfants (1939-1955)*, Anamosa, 2020.

Bettmann/Getty

Mickey Rooney et Bobs Watson dans *Men of Boys Town* (Norman Taurog, 1941).

truction dans laquelle les jeunes doivent prendre une place active.

La promesse d'une paix durable

Alors que ces collectifs sont constitués sans concertation apparente, ils parviennent à se fédérer sur les principes d'un internationalisme qui répond à l'intensité des déplacements d'enfants et d'éducateurs par-delà les frontières nationales du fait même de la guerre, mais qui est également la promesse d'une paix durable à travers une éducation à la compréhension internationale. Le symbole largement mis en scène dans la presse internationale en est alors le village international d'enfants Pestalozzi de Trogen, en Suisse, ouvert en 1946 et qui accueille des orphelins de diverses nationalités, y compris de pays hier ennemis. Dans ce village perché au milieu des pâturages, les jeunes orphelins européens apprennent à vivre ensemble et constituent un «village-monde», comme le surnomment des journalistes, représentant un avenir pacifié. C'est dans ce lieu qu'en juillet 1948 se tient une conférence internationale qui aboutit à la constitution de la Fédération internationale des communautés d'enfants (FICE). Celle-ci vise à mieux faire connaître et diffuser ce modèle éducatif. Elle est initiée par l'Unesco, qui prend les républiques d'enfants sous son aile. Pour son programme de reconstruction, l'organisation cherche les meilleurs traitements pour l'enfance victime de la guerre et à encourager des projets témoins dans ce domaine. Elle soutient les expériences d'échanges mis en place par la FICE, par exemple les camps internationaux d'enfants. Le premier se tient dans l'une des plus emblématiques républiques d'enfants, à Moulin-Vieux, dans l'Isère, à l'été 1949, réunissant une quarantaine de garçons et filles de différentes communautés d'enfants triés sur le volet afin de vivre pendant un mois une expérience de vie internationale dans le cadre du quotidien d'une république d'enfants. Largement repris comme vitrine par l'Unesco, ce sera néanmoins un feu de paille et n'ira pas plus loin que 1951, après deux autres camps, au Luxembourg puis en Allemagne.

L'héritage d'une expérience

Les républiques d'enfants, groupées sous l'étiquette de «communautés d'enfants», connaissent un certain essor jusqu'au milieu des années 1950 et s'implantent notamment en Allemagne. Pour autant, l'utopie originelle semble amoindrie. La guerre froide met à mal l'idéal internationaliste des débuts, les pays de l'Est désertant rapidement la FICE. La guerre s'éloignant, les communautés d'enfants doivent se réinventer et se tourner vers des publics plus traditionnels que les enfants de la guerre, orphelins et délinquants, entraînant une forme de normalisation. Et puis, les critiques sont nombreuses et pointent le caractère grégaire de ces collectifs, le côté artificiel de ce qui serait une illusion démocratique, dans laquelle l'autorité reste entre les mains des adultes, voire le paradoxe d'un apprentissage de la citoyenneté dans des institutions souvent en vase clos.

Pour autant, à la fin des années 1950, on en retrouve régulièrement des avatars, par exemple à Bemposta, en Espagne, quand un prêtre fonde la république d'enfants Los Muchachos pour de jeunes garçons, connue dans le monde entier pour son cirque itinérant. Les conflits de la décolonisation leur offrent également une postérité, comme dans certaines maisons d'enfants réfugiés de la guerre d'indépendance algérienne au Maroc et en Tunisie entre 1958 et 1962. Si ces expériences semblent depuis tombées dans l'oubli, ce type d'accueil collectif pour des enfants poussés vers l'exil par la guerre ne semblant plus correspondre aux critères de l'humanitaire ni de l'aide sociale, il reste un peu des républiques d'enfants à travers l'apprentissage de la citoyenneté, les villages internationaux d'été, les conseils municipaux de jeunes, etc. ●

The Drone Zone

Vue aérienne du village d'Auroville, Inde (2020). L'image a été fournie et contrôlée par le service communication de la ville.

Auroville, société idéale?

Inaugurée en 1968 en Inde du Sud, la petite cité d'Auroville ambitionnait d'expérimenter et diffuser de nouvelles manières de vivre ensemble.

On associe souvent utopie et idéal. Pourtant les projets utopiques sont loin de la perfection. Ils naissent du désir de construire «autre chose», avec une propension à être meilleur, à s'éloigner d'une société à laquelle on ne souhaite plus participer. L'utopie est une ouverture vers le possible, nous dit Paul Ricœur. Et c'est ce que me répondent les Auroviliens lorsque je leur demande leur souhait. *«Auroville n'est pas une société idéale, c'est un processus,* me confie Julien, immigré en terre tamoule depuis quinze ans maintenant. *Mais en soi ce n'est pas un problème de ne pas atteindre un idéal.* (…) *Donc tu vas t'en approcher, tu ne vas probablement jamais le toucher. Mais le* process *de t'en approcher t'apprend des choses.* (…) *Même s'il ne mène pas à l'idéal, il te donne une conscience de la façon dont ça fonctionne, dont je fonctionne aussi et dont la société fonctionne.»* À l'instar de ce que nous dit Steven Jezo-Vannier dans *Contre-Culture(s). Des Anonymous à Prométhée* (2013), lorsque des dissidents s'installent en microsociétés, *«ce choix a pour avantage d'inscrire l'idéal de vie dans le réel et le présent, et pour objectif d'en démontrer la viabilité».*

MARIE HORASSIUS

Anthropologue, EHESS, elle a notamment rédigé, avec Patrick Beldio et David Brême, le *Cahier de l'Institut Religioscope*, n° 15, «Regards sur le mouvement spirituel fondé par Sri Aurobindo et la Mère», 2018, www.religioscope.org/cahiers/15.pdf

Un espace expérimental de liberté

Auroville est une petite ville «utopique» fondée le 28 février 1968 en Inde du Sud. Elle a été portée par d'anciens hippies ou contestataires qui souhaitaient construire un nouveau monde. Mais son histoire plonge ses racines dans un mouvement beaucoup plus diffus que le simple héritage beatnik. La cité est le rêve de Sri Aurobindo et de Mirra Alfassa dite la Mère. C'est elle qui finalement conçoit le projet, obtient le soutien du Premier ministre indien Jawaharlal Nehru et inaugure la ville en 1968, dans une zone désertique à 10 km de Pondichéry, devant une foule de 5000 personnes et plus d'une centaine de caméras internationales. Des couples d'enfants vont déposer solennellement

une poignée des terres de tous pays dans une urne en forme de lotus comme symbole de paix et d'unité universelle. Auroville est-elle une société idéale comme on l'imagine ? Après de nombreuses années de terrain, j'ai pu percevoir des formes de hiérarchie, des injustices, des jeux de pouvoir et d'autorité. Mais à sa façon, Auroville a quand même gagné son pari. Elle propose un espace où les humains peuvent réfléchir à un système autre, un espace de liberté pour expérimenter des nouvelles manières de vivre en commun et dans son environnement. Pionnière en matière d'écologie et d'écoconstruction, elle est portée aujourd'hui par les récentes innovations technologiques et écologiques qui l'ont propulsée en tant que « laboratoire d'expériences » sur la scène nationale et internationale. Elle est reconnue à l'international par de nombreux prix décernés à ses ingénieurs et chercheurs. C'est peut-être cela le secret, un espace de liberté et de créativité pour repenser le monde et le vivant.

Corrompu à « être bon »

Les communautés intentionnelles, telle Auroville, offrent ainsi à tous la possibilité d'interroger les structures organisationnelles des sociétés. Elles sortent d'un discours libéral universellement répandu qui estime que seuls les individus sont maîtres de leur destin. Cette vision embryonnaire leur oppose un autre principe : celui selon lequel les individus sont influençables et qu'il faut construire un système le plus à même de les rendre meilleurs. « *Quitte à être corruptible : autant être corrompu à "être bon"* », me soutiennent certains. Cette idée de l'anarchisme selon Pierre Kropotkine a inspiré Sri Aurobindo, qui estime que seule l'éducation nourrit la propension des hommes à être altruistes ou égoïstes et que ce n'est en rien un fait de nature. Et il est vrai, en tout cas en ce qui concerne l'écologie et la solidarité, que les outils mis à disposition à Auroville facilitent le comportement des usagers. Les questions soulevées avec leurs expérimentations autour de la gratuité, des *low-tech*, de l'organisation humaine et économique portent des fruits inattendus ou plutôt contre-intuitifs pour des cerveaux bercés d'individualisme et de libéralisme.

Il y a pour autant de nombreuses difficultés à associer idéal et réalité. Comment être réellement écologique lorsqu'en haute saison, 10 000 visiteurs se pressent quotidiennement aux portes d'une cité ne comptant que 2 800 habitants ? Le monde dans sa globalité est également à prendre en compte car la cité internationale (environ 60 nationalités représentées) n'envisage pas d'être fermée au monde, elle continue d'être perméable, à l'Inde, aux villages, aux touristes de passage ou de longue durée, aux étudiants, aux chercheurs et aux visiteurs. C'est également pour cela que des « statuts personnels » incluant des hiérarchies qui s'observent dans la cité afin de savoir, aussi, où placer chacun dans le projet.

Si Auroville n'est pas une société idéale, il y existe une forme d'espoir. Si un désert a pu y être transformé en forêt à force de patience et de persévérance, peut-être est-ce cela, le secret d'une nouvelle humanité : espoir, patience et persévérance ? ●

ENGAGEMENT

« TU ES QUOI TOI ? »

Les « statuts » d'Auroville sont des sortes de titres honorifiques. On trouve par exemple les **pionniers**, premiers Aurovilien arrivés dans les années 1970 ; les **Enfants d'Auroville**, personnes nées et/ou qui ont grandi sur place ; les **anciens Aurovilien**, les **volontaires**, les ***workers*** qui sont non Aurovilien mais engagés dans le projet ; puis les **touristes** et les ***guests***, simples visiteurs de passage. Si ces titres n'impliquent rien matériellement, ils sont toutefois très forts symboliquement, et permettent d'être placé sur une échelle « d'engagement » à la communauté. On entend régulièrement sur place « *tu es quoi toi ?* » ● **M.H.**

PORTRAITS

Rudolf 1922

Henri Cartier-Bresson

Sri Aurobindo (1872-1950) (Photo de gauche) est issu d'une famille aisée de Calcutta. Éduqué en Grande-Bretagne, il rejoint la lutte contre l'Empire britannique. En 1908, il est mis en prison. Durant son année d'incarcération, il vit des expériences spirituelles qui bouleverseront le cours de sa vie. Il trouve refuge à Pondichéry, comptoir français qui refuse son extradition auprès des Anglais. Il y réside avec une poignée de disciples. En 1920, il rencontre Mirra Alfassa (1878-1973) (Photo de droite), à cette époque mariée à Pierre Richard, fonctionnaire de l'Empire colonial français. Le couple s'installe auprès de Sri Aurobindo et l'aide à diffuser sa philosophie. En 1920, M. Alfassa décide de rester auprès du penseur. Dès 1924, ils évoquent ensemble la création d'un sangha (une communauté égalitaire fondée sur la spiritualité). Après le décès de Sri Aurobindo, M. Alfassa dite la Mère défend la construction du projet d'Auroville : « *Ville de l'Aurore et d'Aurobindo, cité universelle pour la création de l'unité humaine.* » ● **M.H.**

Demain le paradis?

Tithi Luadthong/Alamy

CSA/Getty

L'humanité peut-elle égaler Dieu?

Rendre l'humanité immortelle et la lancer à la conquête des étoiles: tel est le rêve du cosmisme, une idéologie antérieure au transhumanisme... et tellement plus ambitieuse!

Si la conquête de l'espace était passée de mode depuis la fin des années 1970, l'idée reprend du service. Des milliardaires se lancent des concours de testostérones à qui s'envolera le premier. La Chine, Israël, l'Inde relancent la course à la Lune. Sur le plan scientifique, on s'interroge de plus en plus sur la vie extraterrestre... Tout laisse à penser que l'espace sera au centre des préoccupations du prochain siècle.

Au-delà de l'actualité, il existe depuis plus d'un siècle un courant de pensée qui affirme que le destin de l'être humain est dans les étoiles. Une idée synthétisée par le père des fusées soviétiques, Konstantin Tsiolkovsky (1857-1935): *« La Terre est le berceau de l'humanité, mais on ne reste pas éternellement dans un berceau. »*

RÉMI SUSSAN

Journaliste, auteur notamment de *Les Utopies posthumaines*, Omniscience, 2005.

Lors de cette ultime migration, nous serions appelés à devenir une autre espèce. C'est pourquoi le sujet de la colonisation spatiale est très proche du transhumanisme, l'idée que la technologie va nous permettre de dépasser nos limites physiques et intellectuelles, en premier lieu notre durée de vie bien trop courte. Mais ce courant d'idées va plus loin que le simple transhumanisme: il l'intègre dans une perspective globale, s'interroge sur la place de notre espèce dans l'Univers. →

Victor Habbick Visions/Science Photo Library/Getty

Premiers pas dans l'espace

Comment démarrer une civilisation multiplanétaire ? Pour un Elon Musk, c'est la conquête de Mars qui apparaît comme l'objectif premier. Son concurrent Jeff Bezos, lui, préfère réactualiser une idée émise par l'astrophysicien Gerard O'Neill en 1969 : créer des cités spatiales en haute orbite, qui auront sans doute la forme de sphères ou de cylindres munis d'une gravité artificielle. Si certains, à commencer par E. Musk, se moquent du « passéisme » de J. Bezos, la notion de cité spatiale reste séduisante, surtout avec une technologie bien plus avancée qu'en 1969. On peut y déterminer la gravité, l'écosystème de façon précise. Et Mars a beau déjà fournir un sol et une gravitation naturelle, ce n'en est pas moins un milieu absolument hostile. En outre, Mars est loin. E. Musk est le premier à admettre que ses « colons » effectueront un aller simple. Au contraire, les cités de G. O'Neill, en haute orbite terrestre, seraient plus aisément accessibles pour construire une industrie spatiale en communication constante avec la Terre.

Plus pragmatique, la société Planetary Resources, qui avait parmi ses investisseurs deux des patrons de Google, Larry Page et Eric Schmidt, ainsi que James Cameron, le célèbre réalisateur d'*Avatar* et de *Titanic*, avait un but plus rentable à moyen terme : exploiter les ressources minérales des astéroïdes. Un projet qui semble juteux lorsqu'on connaît la quantité de métaux rares qui s'y trouvent ! Mais Planetary Resources a récemment été rachetée et les objectifs de ses nouveaux patrons restent à définir clairement. ● **R.S.**

→ Comment nommer une telle philosophie ? Elle ne possède pas de nom précis. Le plus simple est de la baptiser comme l'idéologie qui fut l'une de ses premières incarnations : cosmisme. Le cosmisme est né en Russie à la fin du 19e siècle, sous la plume de Nikolaï Fiodorov (1829-1903), qui considérait que l'humanité devait se vouer désormais à la « tâche commune » : acquérir l'immortalité et ressusciter les morts. La philosophie de N. Fiodorov était un mélange de science et de mysticisme. Pour lui, ressusciter l'ensemble de nos ancêtres pouvait s'effectuer à partir des traces qu'ils ont laissées dans le monde, ce qu'il appelait la « poussière ancestrale ».

Cela fait de N. Fiodorov, plus qu'un adepte de la conquête spatiale, un des premiers immortalistes et transhumanistes. La conquête des autres planètes était une nécessité dans son plan, tout d'abord pour retrouver la poussière ancestrale qui aurait pu s'enfuir dans le cosmos, mais aussi, bien sûr, pour loger toutes ces personnes ressuscitées. Parmi ses disciples, on trouvera le scientifique K. Tsiolkovsky, mais aussi Vladimir Vernadsky (1863-1945) qui élabora les concepts de biosphère et de noosphère, la « conscience planétaire », un terme popularisé par le père Teilhard de Chardin (1881-1955), qui assista aux conférences de V. Vernadsky à la Sorbonne…

N. Fiodorov était un penseur profondément religieux. Il était également slavophile et autoritariste. Sa vision collectiviste et autocratique de la société aurait peu de chance d'attirer beaucoup de monde en Occident. De fait, il ne semble pas exister de filiation directe entre le cosmisme russe et les idées analogues développées par la suite, surtout dans les pays anglo-saxons, bien qu'un Arthur C. Clarke (1917-2008), par exemple, ou un Carl Sagan (1934-1996) aient reconnu la dette qu'ils avaient envers K. Tsiolkovsky. *2001 : l'odyssée de l'espace* est d'ailleurs un pur monument à la pensée cosmiste, surtout quand on lit le texte d'A.C. Clarke (le roman est peut-être moins spectaculaire que le film, mais bienheureux celui qui a compris le film de Stanley Kubrick sans lire le livre…).

Les posthumains dans l'espace

À quoi pourraient ressembler nos descendants cosmiques ? Probablement pas aux bipèdes que nous sommes aujourd'hui. Le roboticien Hans Moravec imagine par exemple de gigantesques arbres fractals, avec des branches si fines qu'elles seraient capables de manipuler des atomes avec leurs « doigts »… D'autres penchent pour des « cerveaux jupiter » qui, comme leur nom l'indique, sont des cerveaux de la taille de planètes →

géantes… Au contraire, selon le prix Nobel de physique Frank Wilczek, les créatures de demain seront de petite taille (quelques centimètres) pour économiser le maximum d'énergie. Pour l'informaticien Hugo de Garis, les créatures les plus évoluées utiliseraient la «femtotechnologie»: la maîtrise de la matière au niveau des particules fondamentales. Ces êtres seraient eux-mêmes d'une taille minuscule, subatomique. Cela résoudrait le fameux paradoxe de Fermi (qui consiste à se demander pourquoi nous n'avons encore jamais reçu la visite d'extraterrestres). Des extraterrestres nous en rencontrerions sans en arrêt, nous en avalerions des milliards à chaque inspiration…

De son côté, William Bainbridge, inventeur de l'acronyme NBIC (pour nanotechnologie, biotechnologie, informatique, cognition), imagine, dans son *Manifeste pour une religion galactique*, que ce ne seront pas nos corps qui coloniseront l'espace, mais plutôt nos clones virtuels. Il a écrit un ouvrage entier sur la «reconstitution artificielle de la personnalité». Ici encore, le lien entre voyage dans l'espace et transhumanité est avéré. Car ce que propose W. Bainbridge est une version simplifiée de ce que les transhumanistes appellent l'*uploading*, soit le téléchargement du contenu du cerveau à l'intérieur d'une machine. Il s'agit de créer un modèle de la personnalité grâce à une série de questionnaires, puis de bâtir à partir de ce modèle une intelligence artificielle qui récupérerait nos souvenirs, probablement en se servant des traces laissées par notre vie en ligne. Du coup, l'idée de N. Fiodorov de ressusciter les morts à partir de la poussière qu'ils ont laissée reprend tout son sens, si l'on admet que la poussière en question est numérique.

La fin des mondes

Poussée à son extrême, la philosophie cosmiste devient une eschatologie et s'intéresse aux fins dernières de l'univers, et au destin de la conscience au sein de celui-ci… Dans son roman philosophique *Créateur d'étoiles*, l'écrivain Olaf Stapledon (1886-1950) imaginait qu'en des temps très lointains l'ensemble des espèces intelligentes fusionnerait en une conscience cosmique, avant de rencontrer le créateur d'étoiles, Dieu lui-même qui, au final, se contenterait de s'amuser sans pitié avec sa création.

Pierre Teilhard de Chardin pensait que l'évolution biologique culminerait dans le point Oméga, le moment où la noosphère s'identifie à Dieu. Mais P. Teilhard de Chardin pourrait difficilement être qualifié de cosmiste, car ce destin divin concernerait la Terre et la Terre seule. Ce n'est pas le cas chez un autre théoricien du point Oméga, l'astrophysicien Frank Tipler. Pour ce dernier, l'univers finira dans un «*big crunch*», l'inverse du *big bang* des origines. En cet ultime instant naîtra une entité d'une conscience et d'une intelligence suprêmes, qui n'existera qu'un bref instant en temps objectif mais pensera tellement vite qu'elle bénéficiera d'un temps subjectif quasi infini: ce sera le point Oméga, la naissance de Dieu. Pour F. Tipler, cette superintelligence pourra alors créer des simulations d'ancêtres: refaire vivre de façon algorithmique tous les êtres qui ont vécu depuis le début des temps. Le philosophe Nick Bostrom a développé à partir de là un argument de la simulation qui a fasciné Elon Musk: pour N. Bostrom, cette «simulation d'ancêtres» ne se produira pas dans un lointain futur, mais pourrait bien advenir dès aujourd'hui: il existe déjà une probabilité que nous soyons nous-mêmes une de ces simulations d'ancêtres… ●

L'échelle des supercivilisations

Les Russes sont décidément très intéressés par le thème de l'homme cosmique. L'un des chercheurs les plus fameux du domaine, Nikolaï Kardashev (1932-2019), a élaboré dans les années 1960 une classification des supercivilisations cosmiques en fonction de l'énergie qu'elles utiliseraient.

La civilisation de type 1 recourt à toute l'énergie disponible sur sa planète. Nous n'en sommes même pas encore à ce niveau.

La civilisation de type 2 emploie toute l'énergie de son système solaire. Pour ce faire, elle peut être amenée à effectuer des travaux d'ingénierie à grande échelle, par exemple une sphère de Dyson, artefact imaginé par l'astrophysicien Freeman Dyson: une coque entourant l'ensemble d'un système solaire pour empêcher l'énergie de l'étoile de se perdre dans l'espace.

La civilisation de type 3 elle, occupe toute une galaxie. La seule chose dont on peut être à peu près sûr, c'est qu'il n'existe pas de civilisation de type 3 dans la voie lactée, parce que nous serions au courant, forcément…

Depuis, certains ont imaginé des civilisations de type 4, utilisant toute l'énergie de l'univers. Et, comme si cela ne suffisait pas, ils ont aussi envisagé un type 5, impliquant la maîtrise du multivers, autrement dit de l'ensemble des univers parallèles susceptibles d'exister… ● **R.S.**

À QUOI POURRAIT RESSEMBLER 2050?

Alors que l'Onu s'alarme d'un avenir cuit à +2,7°C de réchauffement planétaire, des essayistes – essentiellement de sexe masculin – avancent des kits de solutions.

Donald Iain Smith/Getty

Portrait d'une cyborg.

Mark Lynas, prosélyte de la géoingénierie

Prenez un journaliste, faites-le écrire sur le réchauffement climatique en 2004, laissez déprimer, et hop ! En 2011, voici *The God Species* (*L'Espèce divine*), un hymne à la géoingénierie : ensemencez les nuages pour faire pleuvoir, dopez le plancton pour capter du carbone, avec génie génétique pour nous nourrir, et nucléaire pour nous fournir une énergie décarbonée.

Aubrey Geminiani/Nasa

Elon Musk, tycoon du transhumanisme

Notre cerveau est saturé d'informations ? Branchez-lui une puce pour l'assister ! Et embarquez son propriétaire à bord d'une voiture autonome pour éviter tout accident, c'est vite distrait un humain… Enfin vendez-lui Mars comme prochaine résidence ! Les rêves transhumanistes de l'entrepreneur Elon Musk soulèvent l'enthousiasme des investisseurs, et pourraient nous projeter dans un monde radicalement transformé par les technologies et le capital.

Colin McPherson/Getty

James Lovelock, prophète du Novacène

Le biologiste James Lovelock va bientôt fêter ses 100 ans. Le père de l'hypothèse Gaïa (présentant la Terre comme un mégaorganisme qui s'autorégule) pourrait être désespéré devant l'état de la planète. Tout au contraire ! Il a publié en 2021 *Novacene*. C'est le nom d'une nouvelle ère qui selon lui va nous sortir de l'Anthropocène (ce fichu moment où les humains altèrent la terre au-delà du raisonnable). Ce Novacène sera revivifié par les cyborgs, nourris d'énergie nucléaire, capables de penser 10 000 fois plus vite que nos cervelles organiques et de programmer leur descendance pour le mieux.

Pradeep Gaur/Mint/Getty

Jeremy Rifkin, apôtre de la transition énergétique

Le prospectiviste Jeremy Rifkin défend dans son *New Deal vert* (Les liens qui libèrent, 2019) que le monde entier doit se sevrer des énergies fossiles (charbon et pétrole) avant 2028 pour éviter un effondrement. Il faudra convaincre les bourses d'investir dans un réseau optimisant la distribution d'énergie renouvelable au point de la rendre quasi gratuite et inépuisable, de libérer le travail, de promouvoir l'empathie pour mieux respecter la biosphère, et d'abolir le capitalisme au profit d'une économie du bien commun.

Le Corre/RibeiroGamma-Rapho/Getty

Dessin de la vie sous-marine par l'architecte Jacques

DR

Philippe Bihouix, promoteur du low-tech

Nous surconsommons nos ressources, notamment minières, en consommant des multitudes d'appareils que nous serons incapables de réparer et même de recycler, avertit l'ingénieur Philippe Bihouix. Dans *L'Âge des low-tech* (Seuil, 2014), il plaide pour une philosophie de conception optimisant la réparabilité et la réutilisation de nos biens, à l'encontre de tendances actuelles favorisant une obsolescence propre à nourrir le capitalisme. Sa réflexion s'inscrit dans le champ large de la mise en place d'une économie circulaire, qui serait selon ses promoteurs à même de créer des emplois et de limiter le volume de nos déchets.

gerie (1975).

Université de Tokyo

Alessandro Stanziani, défenseur des semences

En conclusion de *Capital-Terre* (Payot, 2021), l'historien Alexandro Stanziani, après avoir récapitulé un millénaire d'histoire économique de l'humanité, enjoint de considérer les semences comme un bien public mondial… Faute de quoi seront aggravées les erreurs de la Révolution verte. Depuis un demi-siècle, celle-ci pousse l'humanité à tabler sur l'appropriation des moyens de production agricole par de grandes firmes. Cela aboutit à l'effondrement de la biodiversité et au contrôle des semences (et donc de notre alimentation) par une poignée d'acteurs.

Pool Le Corre-Ribeiro/ Gamma-Rapho/Getty

Jacques Rougerie, citoyen de l'océan

L'architecte Jacques Rougerie a construit des habitats et des laboratoires marins et sous-marins, tout en projetant de véritables cités océanes. Il estime que l'humanité devra apprendre à vivre sur et dans les mers. Et qu'il lui faudra apprendre à le faire en harmonie avec ses ressources, notamment en recourant au biomimétisme – ingénierie qui s'inspire des formes, matières et fonctions du vivant.

DR

Julien Dossier, peintre en « Renaissance écolo »

L'*Allégorie et effets du bon et du mauvais gouvernement* est un tableau de la Renaissance italienne, qui dépeint le bonheur d'habiter une cité bien gouvernée, et lui oppose le malheur d'une ville en déshérence. Le consultant Julien Dossier, dans sa *Renaissance écologique* (Actes Sud/Colibris, 2019), applique pédagogiquement cette fresque aux gouvernances municipales contemporaines. Il entend inspirer les communes pour investir dans le soutenable, entre autonomie alimentaire, indépendance énergétique et résilience écologique.

DR

Jérôme Baschet, penseur postcapitaliste

Le médiéviste libertaire Jérôme Baschet espère que l'humanité évoluera vers des sociétés moins destructrices de leur environnement, en se libérant de l'idéologie capitalistique de l'*Homo œconomicus*. Son idée directrice se présente comme le reflet politique du cheminement économique de la décroissance. Il faudrait se réapproprier localement le politique, résister pour faire surgir un nouveau rapport au monde, une ontologie qui abrogerait la pensée capitaliste tout en garantissant à chacun le moyen de vivre dignement.

Laurent Testot

Redevenir sauvage ou le monde rêvé du chasseur-cueilleur

Face à la crise climatico-environnementale, certains rêvent de retour à la nature. Entre stages de jeûne et apprentissage de la cueillette alimentaire, s'esquissent des désirs de monde nouveau.

L'utopie sauvage correspond à un ensemble de pratiques contemporaines qui visent à renouer avec la nature. Ce désir d'une vie plus authentique, plus sobre et minimaliste n'est pas nouveau. Le regain d'intérêt pour des récits d'expérience comme celui du philosophe Henry Thoreau ainsi que les succès éditoriaux de « *nature writing* » attestent de ce désir d'ensauvagement des corps et des esprits. Un phénomène social intimement connecté au contexte dramatique de la crise climatique et de l'effondrement de la biodiversité. La radicalité de la situation pousse certains d'entre nous à envisager de nouvelles manières de vivre.

SÉBASTIEN DALGALARRONDO ET TRISTAN FOURNIER

Sociologues, chargés de recherche au CNRS, coauteurs de *L'Utopie sauvage. Enquête sur notre irrépressible besoin de nature*, Les Arènes, 2020.

La vie du chasseur-cueilleur, marchant d'un pas léger sur Terre et en harmonie totale avec son environnement, correspond à un nouvel idéal, un modèle inspirant. La paléoanthropologie intéresse de nouveau le grand public et le succès mondial récent des ouvrages de James Scott et de Yuval Harari atteste du dynamisme contemporain de la promesse du chasseur-cueilleur. Confrontés à un avenir incertain et alors que pour la première fois dans notre histoire est évoquée la possibilité d'une disparition de l'espèce humaine, certains sont tentés d'aller puiser dans notre passé pour mieux déconstruire l'idée de progrès.

Nous avons fait le choix d'analyser des pratiques d'ensauvagement qui pourraient être qualifiées de récréatives, au sens où celles et ceux qui s'y exercent n'ont pas forcément pour ambition de changer radicalement de vie et de s'engager dans l'autonomisme. En s'offrant un stage de cueillette de plantes sauvages ou de jeûne, ces derniers s'immergent dans ce que le sociologue Hartmut Rosa qualifie « d'oasis de décélération ». Une parenthèse pendant laquelle ils vont avoir l'opportunité de se réapproprier leur corps et certains savoirs, d'utiliser différemment leurs sens, de découvrir de nouvelles sensations.

Ces stages offrent la possibilité de prendre de la distance avec la société de consommation et son flux incessant de sollicitations. Ce faisant, ils s'engagent dans un processus « d'optimisation de soi » qui déborde largement du cadre restreint et contraint de ces stages de découverte ludiques. Ils empruntent un nouveau chemin, à la manière d'un cours d'eau

MOT-CLÉ

- **Primitivisme:**
  Dit aussi anarcho-primitivisme (pour le distinguer du mouvement artistique homonyme); mouvement hétérogène qui postule que la civilisation a aliéné l'humanité, et qu'il faut revenir aux modes de vie antérieurs au Néolithique.

Jolina Marie Evangelista/EyeEm/Getty

qui cherche sa pente et qui en formant des méandres découvre son cours. On retrouve ici la notion de sérendipité, cette manière de se transformer en laissant faire les choses, sans savoir vraiment ce que l'on cherche. La nature et son potentiel d'émerveillement servent de fil conducteur à l'expérience transformatrice et nous y voyons une possibilité de transformer le quotidien. Le banal et l'ordinaire peuvent ainsi redevenir un lieu pertinent de politisation, le moyen d'une exploration de soi transformatrice à distance des grandes théories et des discours emphatiques.

Un marché du réensauvagement

Ainsi, la vie que menaient les chasseurs-cueilleurs jusqu'à il y a environ dix mille ans inspire nombre de nos contemporains et alimente un marché du «réensauvagement» en plein essor. Deux pratiques aujourd'hui très en vogue en France incarnent cette volonté d'un retour aux sources: le jeûne de bien-être et la cueillette de plantes sauvages. La première, même si elle était probablement davantage subie que choisie au Paléolithique, faisait vraisemblablement partie du quotidien de nos ancêtres. En fonction des saisons, des aléas climatiques ou encore de la présence de gibier, la teneur et la fréquence des prises alimentaires variaient, impliquant parfois des périodes de jeûne, qu'il ait été strict ou partiel, long ou intermittent. Les chasseurs-cueilleurs ne mangeaient sûrement pas trois repas par jour, et encore moins à heures fixes! Les promoteurs de la pratique contemporaine du jeûne usent de cet argument primitiviste*: en proposant des stages de «jeûne de bien-être» d'une semaine, ils invitent le grand public à renouer avec une pratique ancestrale, partagée par de nombreux autres mammifères et pour lequel notre corps serait toujours programmé. En effet, la pratique du jeûne durant des dizaines de milliers d'années aurait imprégné durablement notre métabolisme, au point que nous serions encore aujourd'hui physiologiquement équipés pour gérer le manque et l'intermittence bien plus qu'une situation d'abondance alimentaire. De fait, nous continuerions d'habiter même inconsciemment le corps de nos lointains ancêtres. L'expérience du jeûne pourrait même être politique: elle permettrait de retrouver des sensations «naturelles», de réapprendre le goût des choses simples et de prendre conscience de nos besoins physiologiques profonds; une ode à la décroissance en quelque sorte.

Une vie alimentaire plus autonome

Le régime alimentaire de nos ancêtres du Paléolithique était bien sûr composé de produits animaux – nous avons toutes et tous en mémoire ces scènes reconstituées de chasse collective aux grands gibiers, tels les rennes ou les mammouths – mais aussi de produits végétaux. La cueillette, souvent attribuée aux femmes et considérée comme une simple ressource d'appoint, occupait pourtant une place considérable dans les menus du Paléolithique. Certaines plantes rudérales – c'est-à-dire qui ont accompagné les migrations humaines – possèdent ainsi des propriétés nutritionnelles tout à fait impressionnantes. C'est par exemple le cas de l'ortie, qui contient davantage de vitamine C que l'orange, des protéines complètes et une concentration en fer plus importante que celle de la viande de bœuf.

C'est ce type d'argument nutritionnel qui équipe désormais le discours des organisateurs de stages de découverte des plantes sauvages comestibles et médicinales, à la campagne comme en ville, et au cours desquels les aspects politiques de la cueillette sont également promus: par l'apprentissage de gestes appropriés – cueillir l'ortie sans se faire piquer par exemple – et l'acquisition de savoirs oubliés. L'objectif est ainsi d'envisager une vie (alimentaire) plus autonome et d'initier un mouvement réflexif et peut être critique sur nos modes de vie contemporains. ●

RÉFÉRENCES

- **JAMES C. SCOTT,** politiste, auteur de *Homo domesticus. Une histoire profonde des premiers États* (2019), revisite de manière critique le grand récit civilisationnel selon lequel l'apparition des premiers États aurait rimé avec progrès, sécurité et santé.
- **YUVAL N. HARARI,** historien israélien, auteur de *Sapiens. Une brève histoire de l'humanité* (2016), décrit la longue trajectoire du genre *Homo sapiens*. Il fait notamment du passage du Paléolithique au Néolithique une étape tragique de notre destin d'humains.
- **HENRY D. THOREAU,** philosophe américain, auteur de *Walden ou la vie dans les bois* (1854), est devenu l'une des figures iconiques de la volonté du retour à la nature en faisant le récit de son propre ensauvagement au sein d'une cabane au fond des bois.. ●

Faire des animaux nos égaux

L'humanité pourrait-elle vivre sans infliger de souffrances aux animaux? Pour les militants antispécistes, la réponse est évidemment oui... Plongée dans une nébuleuse où l'on souhaite changer le monde.

«Meurtre», «assassins»: avec des vitrines fracturées ou taguées, des boucheries, des poissonneries ou encore des crémeries sont attaquées. Face à l'indignation que suscitent ces actes de vandalisme, les activistes rétorquent que *«les vitrines n'ont pas de larmes!»* Leur credo? *«Jusqu'à ce que toutes les cages soient vides.»* Le phénomène n'est pas nouveau. En 1964, les membres du Front de libération des animaux* s'en prenaient aux structures de la domination spéciste*. La chasse, l'expérimentation animale, les spectacles avec animaux, les élevages, les abattoirs... Aux yeux des antispécistes*, les lieux d'oppression pour les victimes non humaines sont innombrables.

Les premières armes des antispécistes sont le sabotage et la menace. Les happenings et les tractages complètent le répertoire, offrant des méthodes plus «douces» pour dénoncer la «barbarie» de la civilisation carniste*. Pour eux, parce que les animaux sont sentients* et qu'ils méritent

MARIANNE CELKA

Sociologue, auteure de *Vegan Order. Des écowarriors au business de la radicalité*, Arkhê, 2018.

à ce titre d'être considérés comme nos égaux, une partie de l'humanité se rend coupable d'esclavage, de cannibalisme, ou pire encore : *« Pour les animaux, tous les hommes sont des nazis »*, stipulait le végétarien militant et prix Nobel de littérature Isaac Bashevis Singer. L'animalisme* ambitionne une révolution sans précédent. Faire table rase d'un passé « génocidaire » et ouvrir la voie à un monde où animaux humains et non humains vivraient d'une même vie, dans le respect de leur personne et selon les préceptes d'un mode de vie certifié « sans cruauté ».

Une théologie de la libération pour les animaux

• **L'animalisme** est motivé par une morale utopienne qui puise à de nombreuses sources : religieuses, scientifiques aussi bien que philosophiques et politiques. Ses aspirations chrétiennes, orientales et anarcho-primitivistes en font un idéal complexe aux allures de théologie de la libération. Les animaux sont un nouveau prolétariat que l'on doit délivrer du système totalitaire actuel. Les mots employés, souvent des néologismes, ont vocation à mieux dire ce qui est et surtout ce qui devrait ne plus être.

• **L'antispécisme** est une théorie politique critique radicale qui dénonce la suprématie des hommes sur les animaux. Il voit le jour dans les années 1970 dans un cercle de philosophes à Oxford. Il est aussitôt popularisé par le philosophe Peter Singer, auteur de *La Libération animale*.

Aux côtés d'arguments d'autorité du type « Einstein était végétarien », la doctrine antispéciste est dans une large mesure fondée sur l'utilitarisme hédoniste de Jeremy Bentham (concepteur du panoptique, modèle d'architecture utopique et de surveillance) à qui l'on doit cette maxime, célèbre elle aussi : *« La question n'est pas : peuvent-ils raisonner ?, ni : peuvent-ils parler ?, mais : peuvent-ils souffrir ? »*

Communautés végétaliennes

Le véganisme est la pierre angulaire de l'animalisme car il en est le mode de vie idéal. On le trouve dans des communautés spirituelles dès le milieu du 19e siècle.

• Fondée en 1847 au Royaume-Uni par le député libéral chrétien et végétarien Joseph Brotherton, la Vegetarian Society of the United Kingdom est une association caritative qui se donne pour mission d'inspirer, d'informer et de permettre aux gens d'être végétariens.

• Créée par Donald Watson et Elsie Shrigley en 1944, la Vegan Society résulte d'une scission avec la Vegetarian Society qui refusait d'étendre ses principes au végétalisme total. Le néologisme « vegan » (troncation de *vegetarian*) définit le mode de vie qui vise à exclure autant que possible toute forme de souffrance animale. Ses fondateurs en font dès l'origine un « fait social total » mettant en branle plusieurs voire toutes les structures de la société.

Brian Hagiwara/Getty

Si les utopies végétaliennes modernes s'inscrivent dans le cadre de petites communautés retranchées de la société « ordinaire » – comme des havres de paix au cœur de la fureur techno-industrielle –, l'utopie animaliste souhaite dorénavant embrasser la société tout entière. En s'attaquant aux structures « concentrationnaires » qui asservissent nos « frères animaux », elle exige une conversion de grande ampleur par laquelle chacun doit contribuer, par la consommation et selon les rouages du *« panoptique digital »* (Byung-Chul Han), à l'avènement du nouveau monde.

Un monde qui se fait laboratoire, simulacre et simulation, où la viande est cultivée *in vitro*, où l'on mange « faux gras » (pour foie gras) et « vromage » (pour fromage), et où les animaux, pour leur bien, sont remplacés par des animatroniques, des hologrammes et des images de synthèse. Un monde « propre », certifié « sans cruauté », un monde humain… voire trop humain ?

MOTS-CLÉS

- **Animalisme**
  Sensibilité collective qui rassemble la théorie des droits des animaux, l'antispécisme et le véganisme.
- **Antispécisme**
  Courant de pensée politico-philosophique fondé sur la critique du spécisme et la lutte contre l'exploitation animale.
- **Carnisme**
  Idéologie violente et dissimulée qui soutient l'exploitation animale et conditionne les hommes à faire usage des animaux tout en faisant en sorte qu'ils ne ressentent pas de culpabilité.
- **Front de libération des animaux**
  Organisation clandestine réunissant les activistes pour le droit des animaux, menant des actions directes illégales afin de libérer les animaux des endroits où ils sont enfermés.
- **Sentience**
  Pour un être vivant, capacité à ressentir les émotions, la douleur, le bien-être, etc., et à percevoir de façon subjective son environnement et ses expériences de vie.
- **Spécisme**
  Forme de discrimination qui serait à l'espèce ce que le racisme est à la race et le sexisme au sexe.

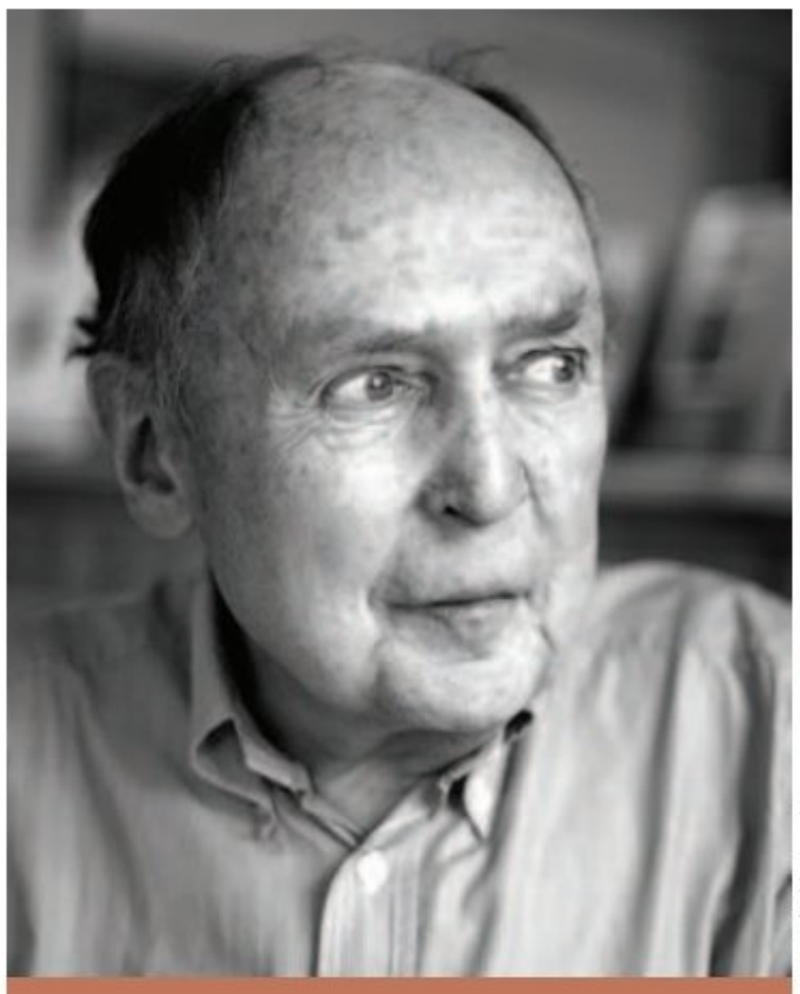
ENTRETIEN

Philippe Moreau Defarges

«Nous sommes condamnés à inventer une nouvelle forme de paix»

Votre livre, *Une histoire mondiale de la paix*, **s'ouvre sur un constat: il n'a existé de paix que dans les empires… La paix ne pourrait donc venir que d'une puissance supérieure, qui impose sa volonté?**

Jusqu'au 20e siècle, force est de constater que la paix par l'empire a été la plus réaliste. L'Empire romain a ainsi été une zone de paix pendant un certain temps. La difficulté, c'est que la puissance s'efforce de satisfaire ceux qu'elle domine. Sous l'Empire romain, il existe une tension constante d'un côté entre la volonté de Rome d'affirmer sa force, et de l'autre l'obligation de faire des concessions à ses ressortissants, notamment en leur octroyant peu à peu le droit de citoyenneté. Ce droit s'élargit constamment tout au long de l'histoire de Rome. La citoyenneté est d'abord réservée aux habitants de l'Urbs, puis élargie aux peuples italiques, jusqu'aux barbares sous l'empereur Caracalla.



DRFP/Odile Jacob

Politologue, ancien diplomate. Dernier ouvrage paru : *Une histoire mondiale de la paix*, Odile Jacob, 2020.

Vous estimez que nous venons de vivre la dernière paix impériale, celle des États-Unis. Pourquoi?

Parce que ce moment s'achève. Cette Pax americana reposait sur une formidable supériorité. Rappelons qu'en 1945, les États-Unis produisaient la moitié du produit mondial brut! Cette hégémonie a été renforcée par le sens messianique des États-Unis, convaincus que l'humanité ne peut être heureuse que si elle se convertit aux valeurs américaines. Mais il n'y aura pas de successeur aux États-Unis. Nous sommes condamnés à inventer une nouvelle forme de paix, en gestation depuis la fin du 18e siècle: la paix par le pacte.

En d'autres termes, une paix fondée sur la démocratie et non plus sur la puissance. Depuis les Lumières, plusieurs théories de paix ont été formulées, la plus connue étant celle de Kant (*encadré*)**. Mais quelles seraient les conditions nécessaires pour qu'advienne une telle paix?**

Elles sont au nombre de trois: 1) la paix mondiale doit passer par un pacte social entre les États; 2) il faut un gendarme planétaire; 3) ce pacte social et ce gendarme doivent être enkystés dans une structure commune, qui permette aux individus de participer, dans des démocraties leur permettant de mettre en cause leurs propres États.

Ce pacte interétatique n'existe-t-il pas déjà?

Évidemment, c'est le pacte onusien. Mais il est inachevé. Il a été élaboré par les vainqueurs de la Seconde Guerre mondiale,

et il n'est pas adapté à la nouvelle donne, entre déclin des États-Unis et émergence de nouvelles puissances. C'est pourquoi le gendarme planétaire, à savoir le conseil de Sécurité de l'Onu, devrait voir sa composition redéfinie.

Car dès qu'on redéfinit un partage de la puissance, il y a des gagnants et des perdants. Cela mène au blocage. Il faut un consensus entre un grand nombre d'États, un événement précis, à savoir une victoire telles celles de 1918 ou de 1945, pour saisir qui seraient les puissances pertinentes. Sinon, comment attribuer la bonne place à la Russie, aujourd'hui colosse militaire, mais nain économique ?

NOTION

Les quatre conditions de la paix perpétuelle d'Emmanuel Kant (1795)

En 1795, alors que l'Europe se trouve plongée dans la tourmente des guerres de la Révolution française, le philosophe allemand Emmanuel Kant conçoit un projet de paix perpétuelle, remarquable de modernité. Quatre conditions, toutes indispensables, doivent être réunies : 1) des États adhérant aux mêmes valeurs sociales et politiques ; 2) un pacte entre ces États fixant leurs droits et leurs obligations ; 3) des dispositifs institutionnels de règlement des conflits entre ces États ; 4) enfin, des instruments de recours permettant aux individus de contester les États. ● L.T.

Extrait de Philippe Moreau Defarges, *La Géopolitique pour les nuls en 50 notions clés*, First, 2017.

Jusqu'ici, le critère appliqué a été la détention de l'arme atomique. Le nucléaire est-il facteur de paix ?

Jusqu'à présent, oui. Il a contraint les États à éviter l'escalade. En 1950, lors de la guerre de Corée, quand le général MacArthur a voulu utiliser la bombe atomique contre la Chine, le président Truman l'a stoppé. De même Kennedy, lors de la crise des fusées en 1962, empêche les généraux de se lancer dans un débarquement à Cuba.

Il faut que la puissance nucléaire soit détenue par un petit nombre d'États, qui se contrôlent mutuellement et surveillent les États non nucléaires. Or nous sortons de cette époque. Et il est clair que l'arme nucléaire peut devenir un facteur de guerre, dès lors que le nombre d'usagers potentiels s'élargit.

Avec le retrait des armées occidentales d'Afghanistan ou du Sahel, on a l'impression que le pacte onusien est en recul. Le recul des grandes puissances est-il amené à durer ?

Ce recul est structurel. Les États-Unis se replient du Moyen-Orient parce qu'ils y ont pris beaucoup de coups, ne veulent plus dépenser autant. Cela implique que nous aurons de moins en moins une paix fondée sur la puissance. Plus que jamais, l'Onu doit être démocratique, puisque la paix par la force seule touche à sa fin.

Cette fragmentation de la puissance ne mène-t-elle pas à un monde où apparaissent de nouveaux conflits, alors que l'humanité se montre incapable de résoudre les anciens ?

La conflictualité augmente certes dans le monde, mais la guerre est en train de dépérir – je dis bien la guerre et non la violence, et je définis la guerre comme un conflit entre des organismes contrôlant un territoire physique, soit des États soit des quasi-États tels les talibans (ndlr : propos recueillis avant que les talibans prennent le pouvoir en Afghanistan).

Or aujourd'hui, le contrôle d'un territoire est extrêmement complexe. Vous ne pouvez plus l'isoler. La circulation de flux multiples entre tous les territoires crée une incertitude forte. Les sociétés peuvent désormais contourner les États. Cela peut nourrir les conflits, mais aussi les éteindre, à partir du moment où les individus s'unissent pour imposer la paix à leur État.

La paix mondiale serait donc à portée de main ?

La guerre est toujours possible. Si la Chine envahit Taïwan, on peut faire deux hypothèses : 1) les États-Unis ne feront rien ; 2) les États-Unis feront la guerre, car ils craindront d'éroder leur puissance s'ils laissent faire. En 1914, on aurait trouvé un tas d'experts pour dire que la guerre était impossible, car les États partageaient beaucoup de facteurs les poussant à s'entendre, notamment la peur de la révolution.

L'histoire ne se répète pas. Mais elle suit des détours où elle retrouve les vieux chemins. La paix n'existe qu'à l'ombre de la guerre. C'est une anomalie qu'il faut chérir, il y va de notre survie. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT TESTOT

Un impôt planétaire contre les inégalités

Taxer les riches pour redistribuer aux pauvres, une idée séduisante. Mais comment instaurer un impôt sur le capital à l'échelle du monde?

JEAN-MARIE POTTIER
Journaliste indépendant.

Un club des contributeurs mondiaux

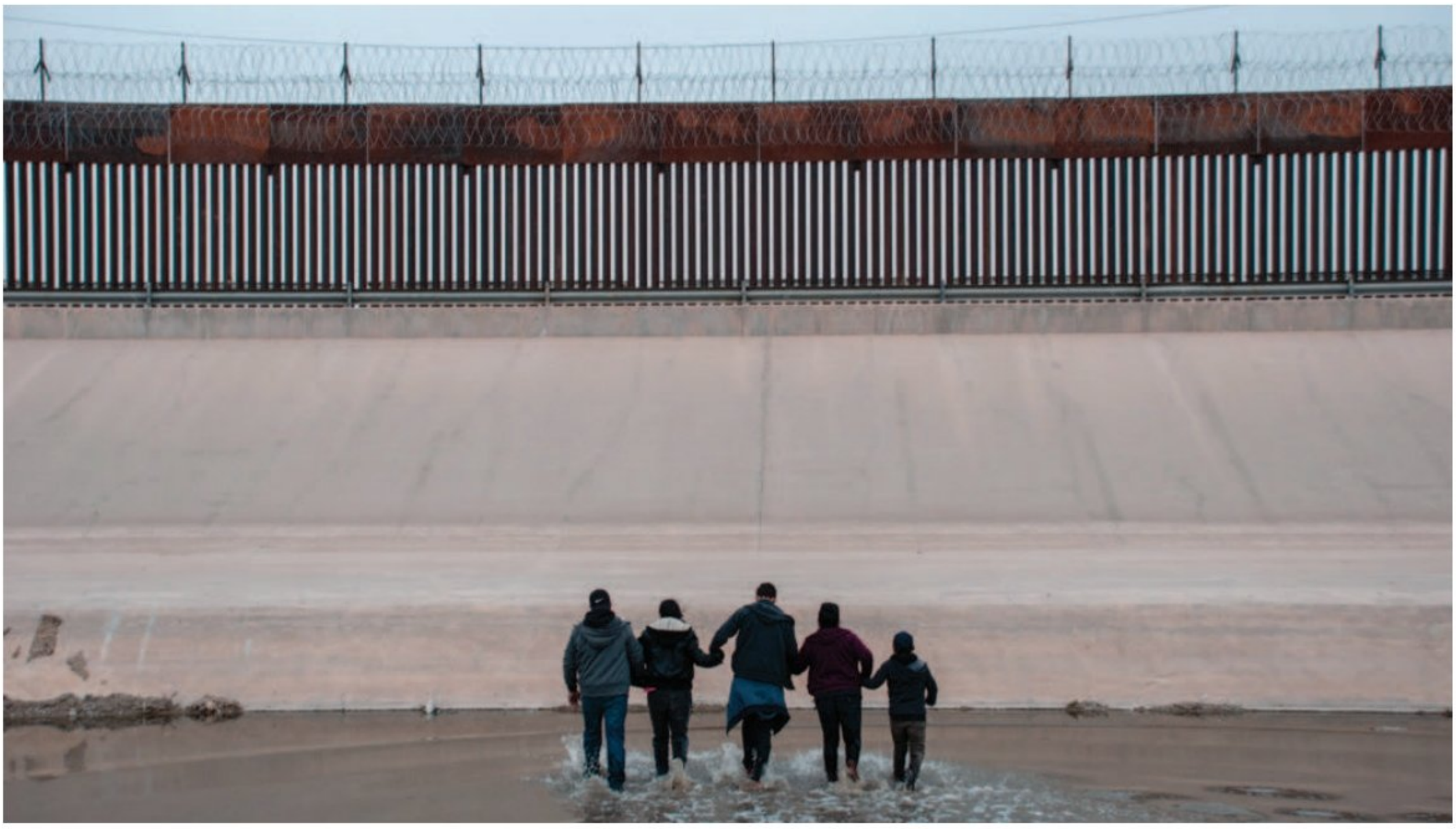
Dans son *best-seller Le Capital au XXIe siècle* (2013), l'économiste Thomas Piketty suggère ainsi la création d'un *« impôt mondial et progressif sur le capital »*, qui permettrait *« d'éviter une spirale inégalitaire sans fin et de réguler efficacement l'inquiétante dynamique de la concentration mondiale des patrimoines »*. Prélevé avec des taux et un barème identiques dans tous les pays, cet impôt ne s'appliquerait pas seulement aux milliardaires mais aussi, avec un taux minimal, aux patrimoines de quelques centaines de milliers d'euros.

D'autres versions insistent davantage sur une imposition concentrée sur les très grandes fortunes. En 2012, le département des Affaires économiques et sociales de l'Onu suggérait une taxe de 1 % sur le patrimoine des milliardaires, qui contribuerait à hauteur de 40-50 milliards de dollars par an aux fonds alloués à l'aide publique au développement, soit l'équivalent d'environ un tiers de l'enveloppe actuelle (plus de 161 milliards en 2020). L'ONG Oxfam suggérait quant à elle en 2017 un taux de 1,5 %, qui permettrait de transférer annuellement environ 70 milliards de dollars (soit l'équivalent du PIB annuel d'un pays comme le Ghana ou la Côte d'Ivoire) des comptes des quelque 1 800 milliardaires que comptait alors notre planète vers ceux des *« dizaines de millions d'individus les plus pauvres sous la forme d'une éducation de base et de services de santé »* (1). Disparu en 2017, le spécialiste britannique des inégalités Anthony Atkinson avait lui suggéré la création d'un statut de « contribuable mondial » (2) pour lequel pourraient opter les milliardaires, qui paieraient alors leurs impôts sur le revenu et le capital au niveau mondial, troquant des paiements plus élevés pour la stabilité d'un interlocuteur fiscal unique et le « prestige » associé à l'appartenance à ce club des contribuables mondiaux.

Un changement culturel massif

L'entrée en vigueur d'un tel impôt mondial pourrait passer, selon Oxfam, par le vote à l'assemblée générale des Nations unies d'une résolution enjoignant chaque pays membre à l'adopter. La faisabilité de ce genre de contribution constitue évidemment un écueil majeur : l'idée avancée par

> *« Les dépenses du gouvernement international devront être financées par un impôt international prélevé par le gouvernement de chaque État sur ses citoyens. »* En 1884, le juriste écossais James Lorimer est, selon les historiens de l'économie, l'un des premiers à évoquer l'éventualité d'un impôt international pour financer des dépenses engagées au niveau mondial. L'idée a régulièrement ressurgi, notamment après les deux guerres mondiales ou encore lors de la prise de conscience des enjeux environnementaux à partir des années 1970. La montée des inégalités de richesse au sein des sociétés, leur maintien à un niveau élevé entre les pays *(encadré)* ainsi que la pauvreté qui frappe encore des centaines de millions de personnes dans le monde ont aussi nourri la réflexion sur cet outil.



Pacific Press/Getty

Famille de migrants traversant le Rio Grande, entre le Mexique et les États-Unis (2021). Le PIB par habitant est six fois plus élevé aux États-Unis qu'au Mexique.

l'ancien secrétaire général de l'Onu Boutros Boutros-Ghali d'une taxe mondiale sur les billets d'avion (finalement créée en 2005 à l'initiative de la France et du Brésil mais aujourd'hui appliquée par moins d'une dizaine de pays) ou les transactions financières a parfois été vue comme une des causes du veto américain à sa reconduction en 1996.

Encore s'agissait-il alors de taxes plus ciblées qu'un éventuel impôt mondial sur les milliardaires : comme le note l'économiste américain Richard Bird, *« tout le monde, sauf peut-être les riches eux-mêmes, peut approuver l'idée de taxer les revenus et la fortune des riches mais peu veulent voir des étrangers taxer "leurs" riches* (3) *»*. Le plus célèbre exemple d'impôt mondial, la taxe sur les transactions financières théorisée par le prix Nobel 1981 James Tobin, a d'ailleurs été avant tout défendu par son créateur comme un outil de lutte contre la spéculation, non comme un moyen de redistribution mondiale des richesses (4).

T. Piketty le reconnaît lui-même dans son ouvrage, l'idée d'un impôt mondial sur la richesse fait figure d'*« utopie »* mais une utopie « utile » pour imaginer des étapes préalables, lancer une discussion. Ce dont convient d'ailleurs, en écho, son sceptique confrère R. Bird : *« Les utopies sont irréalistes mais elles peuvent aussi s'avérer nécessaires : sans la vision d'une vie meilleure, l'humanité aurait pu ne jamais quitter la caverne. »* ●

DÉBAT

À impôts mondiaux, revenu universel mondial ?

Si certains économistes prônent l'adoption d'un impôt mondial sur la richesse pour opérer une redistribution ambitieuse, d'autres suggèrent son pendant : la création d'un revenu universel au niveau mondial, et non pas seulement national ou régional comme cela a été expérimenté jusqu'à présent. L'un de ses principaux défenseurs est l'économiste canadien du développement Myron J. Frankman, qui a suggéré le versement d'un revenu universel d'un montant annuel de 1 000 dollars (1), soit près de 3 dollars par habitant et par jour, dans un monde où près d'un habitant sur dix vit encore avec moins de 2 dollars par jour. ● **J.-M.P.**

(1) **Myron J. Frankman,** « Justice, sustainability and progressive taxation and redistribution. The case for a world-wide basic income », communication au congrès du Basic Income Earth Network, 2008.

(1) **Didier Jacobs,** *The Case for a Billionaire Tax*, Oxfam, 2017.
(2) **Anthony B. Atkinson,** *Inequality. What can be done ?*, Harvard University Press, 2015.
(3) **Richard M. Bird,** « Are global taxes feasible ? », *International Tax and Public Finance*, n° 25, 2018.
(4) **Marion Vuillaume,** « Repenser la justice fiscale à l'échelle mondiale : de l'harmonisation des systèmes fiscaux nationaux à la mise en place d'une fiscalité mondialisée », *Éthique publique*, vol. XXI, n° 2, décembre 2019.

Rencontre avec

Julien Vidal

«L'utopie permet un pas de côté»

Et si l'utopie servait à rendre concrets des avenirs souhaitables parce que désirés ?

Entre réchauffement climatique et inquiétudes des collapsologues, l'avenir semble bien sombre. Vous défendez pourtant que l'utopie puisse faire bouger les lignes. Comment ?

La question sous-entend que l'utopie pourrait aller à l'encontre des tendances à l'œuvre. L'utopie ne fait pas le travail d'aller contre le réchauffement climatique ou le risque d'effondrement. Elle s'efforce de donner de l'épaisseur à ces perspectives. Si le travail du Giec ou des collapsologues dresse un portrait en noir et blanc du futur, le travail utopiste apporte de la couleur au tableau. L'utopie se glisse dans les interstices de ces rapports, de ces projections, pour exprimer la spécificité humaine, faite de récits, de liens, de créativité.

Quand j'étais humanitaire pour des ONG, j'ai vécu dans des sociétés que l'on peut dire «effondrées», dans les bidonvilles de Manille ou de Bogotá. Et pourtant, le quotidien y était heureux. Il y avait en tout cas tout intérêt à vivre et à se réveiller le matin, à espérer que des jours meilleurs allaient suivre. L'utopie souligne que notre avenir n'est pas conditionné par la simple raréfaction des ressources. Dans mon expérience, cette descente en ressources, même si elle peut impliquer une tension ponctuelle sur le court terme, laisse en général la place à une créativité forcée et à un rebond d'humanité.

Manuel Vitali

Animateur du podcast *2030 Glorieuses, le podcast des utopies réalistes*, auteur de *Ça commence par moi. Soyons le changement que nous voulons vouloir voir dans le monde*, Seuil, 2018. À paraître: *2030 Glorieuses. Pour une République du Vivant*, Actes Sud, janvier 2022.

Pouvez-vous décrire deux ou trois utopies concrètes ?

Plusieurs échanges m'ont marqué. Ce matin, j'entendais à la radio des économistes, Olivier Blanchard et Jean Tirole, certifier qu'une économie durable et solidaire ne pouvait absolument pas être décroissantiste. À l'encontre d'Hubert Motte, un artisan *upcycler* qui a créé La vie est belt ; quand je l'ai interviewé, il m'a expliqué comment l'économie de demain peut être mise au service d'une société qui saurait redonner un usage à tous ses déchets, et créer une croissance qui ne serait pas tournée vers l'accumulation de richesses, mais au contraire la possibilité d'avoir un métier décent pour des personnes qui sont souvent en général sur le bord de la route. Son métier au début est de collecter d'anciens pneus de vélo, pour en faire des ceintures, des porte-clés. Puis il s'est rendu compte qu'il pouvait faire des caleçons avec d'anciens rideaux, et il

récupère aujourd'hui des cordes d'alpinisme qu'il confie à des personnes éloignées de l'emploi pour en faire des accessoires vestimentaires… Les gens comme lui remettent l'économie au service de l'être humain.

J'ai enregistré aussi Hélène de Vestele, qui travaille sur ces enjeux écologiques. Elle me disait qu'en 2030, dans une société forcément contrainte par une raréfaction des ressources, elle voyait l'opportunité de créer des caravanes de formation qui pourraient déambuler partout, recréer sur les places de village des foires où le savoir se transmettrait. Non pas un savoir qui a été uniformisé et du coup se retrouve fade et subi, mais un savoir qui reprendrait un peu son caractère magique, aléatoire. Son enthousiasme donnait une belle image de cette envie des citoyens de s'impliquer, de s'approprier des apprentissages, d'être autre chose que des *Homo œconomicus* formatés à l'école et l'université pour produire de la croissance. Permettre aux citoyens d'être tour à tour étudiants et enseignants offre un formidable prétexte à créer des connexions dans des communautés territorialisées. Dans l'idéal, il faudrait faire en sorte que le tissu local ne soit plus structuré autour de centres économiques, mais de pôles éducatifs.

Je me souviens aussi du président du Repair'café de Paris qui expliquait que, jusqu'ici, la technologie a été la finalité de nos vies. Nous vivions dans l'attente de l'innovation, la course au progrès. Il défend au contraire que la technologie doit être réappropriée, par la réparation, par des produits plus solides, plus sobres, qui permettraient de recréer du lien entre les gens. Car les repair'cafés sont de superbes prétextes pour créer du lien, partager des connaissances, à une époque où la technologie a de plus en plus tendance à nous séparer.

À vous écouter, on a l'impression que l'utopie consiste à juste faire une enjambée de côté, un pas vers l'autre…

Je pense que l'utopie n'est pas forcément une bataille sur le côté technique de la transformation de la société. C'est plutôt une capacité à regarder différemment les éléments que nous avons dans nos mains pour transformer notre monde. L'utopie permet un pas de côté. Cela vaut pour la technologie, et aussi pour la croissance économique. L'utopie nous permet de revoir ce qui est devenu les phares de nos sociétés – ce qui nous éblouit aujourd'hui doit être remis au service de l'être humain afin qu'il reprenne sa place parmi le vivant.

L'utopie a donc une dimension politique ?

L'utopie est par essence faite de critique politique. Elle vient questionner notre présent et proposer des alternatives. Elle s'incarne dans des personnes qui ne se satisfont pas de la situation, et qui veulent trouver d'autres perspectives, en refusant par exemple les discours réactionnaires qui voudraient limiter le pouvoir des citoyens à sa seule dimension économique.

Que recommandez-vous de faire à des gens qui s'inquiètent du futur ?

D'oser s'y projeter ! On a tout intérêt à s'approprier le futur. Car il n'appartient à personne, et rares sont ceux qui veulent s'en saisir. Les scientifiques nous alertent qu'il peut être chaotique, alors que les personnalités politiques s'en sont dessaisies. Elles sont soit empêtrées dans le présent, soit coincées dans le passé, à vouloir faire revenir une France d'avant préalablement romantisée. Or le futur exerce un formidable pouvoir d'attraction sur le présent. Il ne faut pas se laisser plomber par la morosité ambiante, ce serait tomber dans le piège de ne pas regarder l'avenir. Il faut s'armer d'outils et de cartes pour explorer ces futurs. Ça se fait à travers des formations. Il existe des fresques, des ateliers de nouveaux récits, sans compter toutes les fenêtres qu'ont déjà ouvertes la littérature et les essais. Tout cela vient nourrir notre imaginaire.

> « L'utopie est par essence faite de critique politique. Elle vient questionner notre présent et proposer des alternatives. »

Que répondez-vous à ceux qui objectent que le propre de l'utopie est d'être inaccessible – donc démotivant ?

Que l'utopie pousse à l'action quand elle s'alimente d'une écologie intérieure. Il y faut une spiritualité, une capacité à se tourner vers soi, un peu oubliée dans notre société, qui nous permette de marcher sur cette ligne de crête entre notre incapacité présumée à faire bouger les choses, et notre capacité potentielle à agir. Nous autres individus sommes totalement insignifiants, et pour autant, nous avons un pouvoir extraordinaire. Le propre des utopies est de nous permettre de ne pas tomber dans la résignation. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENT TESTOT

Pacific Press/Light Rocket/Getty

Le Rojava, une oasis au sein du chaos

Dans le chaos généré par la guerre en Syrie, les Kurdes du parti de l'Union démocratique (PYD) expérimentent une forme inédite de démocratie locale.

Profitant du retrait tactique de l'armée syrienne, le PYD, organisation sœur du Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK, fondé et présidé par Abdullah Ocalan) a établi en 2012 son contrôle sur une série d'enclaves kurdes du Nord de la Syrie : Afrin (qui sera conquis par les Turcs et leurs supplétifs syriens en 2018), Kobané (où les Kurdes ont mis un terme à l'expansion de Daech) et le Djézireh. Un an plus tard, le mouvement pour une société démocratique (TEV-DEM), l'instance englobant les institutions civiles de la Fédération démocratique du Nord de la Syrie (FDNS, officialisée en 2016), déclarait l'autonomie du « Kurdistan occidental » (Rojavayê Kurdistanê), *rojava* signifiant Ouest en kurde.

TIGRANE YÉGAVIAN
Journaliste, auteur de *Minorités d'Orient. Les oubliés de l'Histoire*, Éditions du Rocher, 2019.

Laboratoire expérimental

En s'installant dans le Nord de la Syrie, les partisans d'A. Ocalan ont mis en pratique la théorie du confédéralisme démocratique chère à leur *leader* emprisonné en Turquie depuis 1999. Chaque canton est doté d'un « conseil populaire », instance exécutive aux membres élus par des assemblées de communes. Chaque conseil gère les ressources agricoles, énergétiques, les finances, l'éducation. Les femmes y jouent un rôle significatif. À l'échelon du territoire, la fédération chapeaute les commissions pour la défense, la santé, l'éducation, le travail et les affaires sociales. Si cette séquence révolutionnaire peut renvoyer à l'expérience de la révolution sociale espagnole de 1936, elle puise sa dynamique dans les écrits de Murray Bookchin (1921-2006),

philosophe américain marxiste, théoricien de l'écologie sociale et du municipalisme libertaire. A. Ocalan a découvert son œuvre en prison et s'en est inspiré au début de la décennie 2000.

L'idée n'est plus forcément de fonder un État kurde, mais d'expérimenter dans toutes les enclaves territoriales sous contrôle kurde une démocratie locale, multiethnique, paritaire et écologique. Ainsi l'idéologie marxiste-léniniste a été remplacée par le communisme libertaire et l'écologie radicale. Les dirigeants du Rojava prônent l'abandon du patriarcat. À leurs yeux, seule la révolution sociale peut être la clé du changement écologique et entraîner le dépassement du capitalisme. À charge de ces militants de municipaliser l'économie. La création de communes autogérées rend plus facile le traitement des affaires courantes.

Éducation des masses

En 2014, le Rojava s'est doté d'une « constitution » : le contrat social de la FDNS, qui rejette tout nationalisme, y compris kurde. Ce texte fondamental défend une société égalitaire paritaire (une première au Moyen-Orient) et le respect des minorités arabes, turcomanes, syriaques, arméniennes, yézidies, etc. Fidèle à l'idéologie du PKK qui a renoncé au rêve indépendantiste kurde, le document prône la fédéralisation de la Syrie et une politique de décentralisation, sur la base de la reconnaissance de la diversité ethno-confessionnelle de chaque région. Un an plus tard, le Congrès pour l'éducation de la société démocratique, une des émanations de la FDNS, annonce la mise en place d'un cursus d'enseignement dispensé en kurde et en arabe dans les écoles laissées vacantes par les fonctionnaires syriens.

Tandis que des opposants syriens s'alarment de la politique de « kurdification » de la région, fin 2016, de nouveaux manuels scolaires sont distribués à environ 300 000 élèves. Présenté comme le guide (*rêber*), A. Ocalan fait l'objet d'un véritable culte de la personnalité, tandis que l'histoire est réécrite au profit d'un récit qui, s'il se défend de tout chauvinisme, vante la supériorité morale des Kurdes, présentés comme les descendants du peuple ancien des Mèdes.

Les limites d'un modèle

Suscitant un certain engouement généré par leur bravoure contre les jihadistes de l'État islamique, les partisans kurdes ont attiré des brigades de militants internationalistes séduits par l'utopie du Rojava, que d'aucuns perçoivent comme un faux nez de la dictature des Assad.

Apôtres de la cohabitation pacifique avec les Arabes, les Kurdes gardent la main sur les leviers de pouvoir dans la région qu'ils dominent. Pour combien de temps ? Damas n'entend pas négocier une parcelle d'autonomie, et le lâchage des Occidentaux rappelle la profonde vulnérabilité d'un Rojava à l'économie très précaire, pris en tenaille entre une Syrie ultranationaliste et une Turquie qui a juré sa perte. ●

REPÈRES

Les Kurdes, un territoire réparti entre quatre États

Des minorités kurdes sont présentes en Turquie (20 millions), Iran (12 millions), Irak (8,5 millions), et Syrie (3,5 millions). Dans ces quatre pays, de nombreuses formations sont engagées dans la défense de la cause kurde, mais la guérilla du PKK, dont le sanctuaire se trouve dans les monts Qandil en Irak, est la seule force transnationale par ses franchises iranienne (PJAK) et syrienne (PYD). Les Kurdes d'Irak jouissent aujourd'hui d'une situation de quasi indépendance.

En Syrie, les Kurdes (plus de 8 % de la population syrienne) ont longtemps souffert des politiques discriminatoires du Baas (parti au pouvoir en Syrie depuis 1963). Depuis 2012, date où l'armée syrienne se retirait de leur territoire, ils préfèrent s'entendre avec Damas, et demeurent méfiants vis-à-vis d'une opposition armée de plus en plus inféodée à leur ennemi juré la Turquie. ● **T.Y.**

Internet, un idéal virtuel

Si le cyberespace se concevait comme un monde sans contrôle, les États et les firmes le transforment en un univers de surveillance digne de *1984*. Comment l'utopie a-t-elle viré au cauchemar ?

La Déclaration d'indépendance du cyberespace a été écrite en 1996 par un parolier du groupe de rock psychédélique The Grateful Dead, emblématique du mouvement hippie. Cette lettre ouverte s'adresse aux gouvernements de l'ancien monde, le monde physique, le monde «industriel». Elle leur annonce que leur règne s'arrête aux portes du cyberespace, dans lequel les anciennes structures de pouvoir n'ont pas prise. Dans ce nouveau monde numérique, il n'y a et il n'y aura pas de gouvernement. Ses habitants peuvent se rencontrer, interagir, créer sans limites autres que leur imagination.

Le nouveau monde

L'utopie d'un monde libre et sans frontières, fondée sur de nouveaux moyens de communication, a été théorisée dès les années 1950 par les cybernéticiens ou par le théoricien des médias Marshall McLuhan. Elle est expérimentée dès les années 1960 dans les communes autogérées de la contreculture américaine, qui interagissent entre elles par de nouveaux médias, radios libres et gazettes participatives. Elle s'est réincarnée sous une forme technique, celle d'un réseau décentralisé à travers lequel humains et machines échangent de pair à pair. Elle répond en outre à la conscience grandissante de la crise écologique, décrivant un monde sans matière, dans lequel l'expérience n'est pas limitée par des ressources finies.

Dans leur fonctionnement imaginaire, la plupart des utopies s'appuient sur l'hypothèse d'une technologie futuriste. Cette technologie est souvent invisible, assurant l'abondance qui caractérise l'île Utopie, imaginée par Thomas More en 1516, permettant une forme de revenu universel. Elle est parfois visible, comme le télécran de 1984. Mais le cyberespace est la première utopie qui prend pour fin, et non pour moyen, une technologie : le réseau Internet.

La Déclaration d'indépendance est publiée en réaction à une loi de réforme du marché des télécommunications. Cette loi controversée ouvre à la concurrence des pans entiers de l'industrie Internet naissante. Elle contribuera largement à la bulle de 2001, créant les conditions de l'expansion illimitée des grandes plateformes du Web, et en particulier des GAFA dont la surface financière en vingt ans égale celle de certains États européens.

Vingt ans après, force est de constater que la prophétie de la Déclaration d'indépendance ne s'est pas réalisée. Au lieu de créer un nouveau monde, parallèle au monde physique, Internet en est devenu un miroir : Google génère les publicités qui promeuvent des biens de consommation physique qu'Amazon se charge de déplacer dans le monde réel. Facebook a imposé des identités régaliennes et reproduit les liens sociaux de ses utilisateurs, qui captent les images du réel à travers des appareils Apple. Le réseau colonise le réel de ses données, en capte les flux et les énergies.

Devenirs dystopiques du réseau

En devenant marchand, le cyberespace a donné aux États la légitimité d'affirmer leur souveraineté sur la vie numérique de leurs citoyens. Les gouvernements et

JONATHAN BOURGUIGNON
Auteur de *Internet année Zéro. De la Silicon Valley à la Chine, naissance et mutations du réseau*, Divergences, 2021.

Manifestante à Hong-Kong portant le masque des *Anonymous*, mouvement revendiquant notamment plusieurs piratages en ligne (2019).

Olivier Chouchana/Gamma-Rapho/Getty

les forces de l'ancien monde ont resserré leur emprise sur le cyberespace. L'affaire Cambridge Analytica* succède à l'affaire Snowden*, tandis que devient évident ce que les sociologues appellent bientôt le capitalisme de surveillance : dans sa vie numérique, chaque individu est en permanence observé, traqué, ses comportements prédits pour le pousser à consommer davantage. Au lieu d'émanciper, le réseau a fait de ses habitants de simples rouages dans la grande machine capitaliste.

Pire encore : Internet est désormais parsemé de frontières. La plus imposante d'entre elles, la « grande muraille électronique » de Chine, a permis à un écosystème unique de se déployer dans le cyberespace chinois, à l'abri des GAFA. Ce cyberespace est à l'image de la société que contrôle le Parti communiste chinois, intégrant les mécanismes de censure et de surveillance mis en place depuis la Révolution culturelle.

Mais cette vision orwellienne du réseau n'est guère différente de celle de l'Internet libéral : les mêmes technologies et les mêmes circuits de financement internationaux régissent les mêmes mécanismes de part et d'autre de la muraille, qu'il s'agisse de surveillance (algorithmes de reconnaissance faciale), de contrôle (système de crédit social contre notation de crédit bancaire en Occident) ou même de certaines formes de censure.

Qu'il s'agisse de communisme de marché ou de capitalisme de surveillance, il n'est plus possible d'ignorer la contradiction : comment une utopie qui prônait la liberté et l'émancipation comme valeurs cardinales est-elle devenue le bras armé des sociétés de contrôle annoncées dès avant la Seconde Guerre mondiale par des auteurs visionnaires comme Zamiatine et Huxley, puis par Orwell ou Burroughs ?

Le grand syncrétisme

La force de la cyberculture est d'avoir été capable d'incorporer les discours qui se présentaient à elle : elle a su capturer le mouvement libertarien et devenir l'avant-garde du néolibéralisme dans les années 1990. Elle a su renaître en Chine au début des années 2000, où des transfuges de la Silicon Valley, entrepreneurs (Robin Lee, fondateur de Baidu), scientifiques (Kai-Fu Lee, créateur du futur Siri), investisseurs (Masayoshi Son, premier investisseur de Alibaba) passent d'un écosystème à l'autre et adaptent l'utopie au régime imposé par le Parti. Ce qui fait d'Internet un mouvement, une culture, voire une religion qui s'est construite par un syncrétisme similaire au panthéon romain, incorporant les croyances des cultures conquises. Avec toujours en son cœur la vieille théorie cybernétique, celle qui veut retirer la nécessité d'un pouvoir centralisé, mais qui le remplace par des mécanismes de contrôle diffus assuré par de l'information échangée partout dans le réseau, le tirant inexorablement vers un devenir orwellien. Pour autant, l'utopie du cyberespace n'est pas morte. Depuis 2009 et l'arrivée du bitcoin, la première des cryptomonnaies, elle renaît même de ses cendres, créant des îlots anarchistes et encryptés à l'intérieur du cyberespace. La technologie *blockchain* permet de créer des organisations régies par des contrats capables de s'exécuter sans l'intermédiaire d'institutions étatiques d'aucune sorte. D'autres projets créent des États digitaux, dans lequel des cours de justice font appel à des jurés qui prouvent leur implication par la détention de cryptomonnaies. Les identités cryptographiques qui vivent dans cet espace numérique sauront-elles vivre à l'écart du contrôle des États souverains ? La bataille du cyberespace n'est pas finie. ●

AFFAIRES CLÉS

- **Cambridge Analytica :** *Start-up* qui a exploité les failles de Facebook pour influencer des votes à grande échelle, notamment lors du Brexit et de l'élection présidentielle américaine de 2016.
- **Edward Snowden :** lanceur d'alerte qui a révélé dès 2013 l'ampleur du système de surveillance de masse déployé par les services de renseignement américains.

La science-fiction dans les paradoxes de l'utopie

De Philippe Curval à Ursula Le Guin, les mondes les plus inspirants de la science-fiction se construisent dans la tension entre utopie et dystopie.

Grande comme deux fois et demie la Corse, c'est une île artificielle créée et habitée par des anarchistes pacifistes dans le Pacifique Nord. Ce « septième continent » est fabriqué peu ou prou sur l'emplacement du « sixième continent » de déchets plastiques découvert à la fin du siècle dernier. Il s'agit d'un espace utopique d'un futur pas si lointain, dont les concepteurs ont réussi à solidifier et à utiliser le vortex d'ordures. Il s'appelle Le Paquebot immobile et a été imaginé dans le roman éponyme publié fin 2020 par Philippe Curval, l'un des écrivains aux sources de la science-fiction française depuis *Les Fleurs de Vénus* en 1960. Son île libertaire est en rupture écologique, géophysique et politique vis-à-vis de la société dominante. Elle est l'héritière de celle, sans roi ni tyran, sans argent ni propriété privée de *L'Utopie* de Thomas More, texte fondateur de la notion d'utopie en 1516. Et elle ressemble à s'y méprendre à l'île Anarchia de Greg Egan dans *L'Énigme de l'univers* (1995); une zad (1) biotechnologique ancrée dans un volcan éteint submergé du Pacifique, construite grâce à six ingénieurs d'une firme appelée EnGenUity, pirates de la propriété intellectuelle qui y ont été rejoints par un million de rêveurs éveillés.

Merveilles de technoscience

Outre les règles que chacun s'engage à respecter, les utopies d'Anarchia ou du Paquebot immobile reposent sur des merveilles de technoscience. Car, comme l'explique P. Curval, le pari étant que l'individu *« puisse s'épanouir dans sa totalité en tant que personne »*, l'île utopique fournit une abondance de biens. *« La nourriture, par exemple, vient d'un dispositif sophistiqué dans les sous-sols, autorisant la création illimitée de viandes et de légumes synthétiques. Les transports sont gratuits, faciles d'accès grâce à un système d'antigravité. Chacun peut se bâtir sa maison comme il l'entend, s'appuyant sur l'entraide entre habitants, sur une pensée architecturale très avancée, mais aussi sur le soutien d'êtres artificiels, en l'occurrence de clones ratés ayant été reconditionnés, qui servent de domestiques, de producteurs, de travailleurs pour les tâches ingrates. Ils sont considérés tels des objets, des outils technologiques, pas humains même s'ils en ont le physique comme des androïdes* (2). »

Là se situe la première limite de ce type d'utopie : et si ces esclaves, même lorsqu'ils sont d'ordre machinique, se rebellaient ? Une telle révolte avait déjà été mise en scène en 1921 dans la pièce de théâtre *R.U.R., Rossum's Universal Robots* de Karel Capek (créateur du terme « robot » l'année d'avant). Et si le prix à payer pour de telles prouesses technologiques s'avérait en définitive trop lourd d'un point de vue géopolitique, moral ou tout simplement humain ? Les auteurs de ces utopies le savent, leurs univers

ARIEL KYROU

Essayiste, auteur notamment de *Dans les imaginaires du futur. Entre fins du monde, IA, virus et exploration spatiale*, ActuSF, 2020.

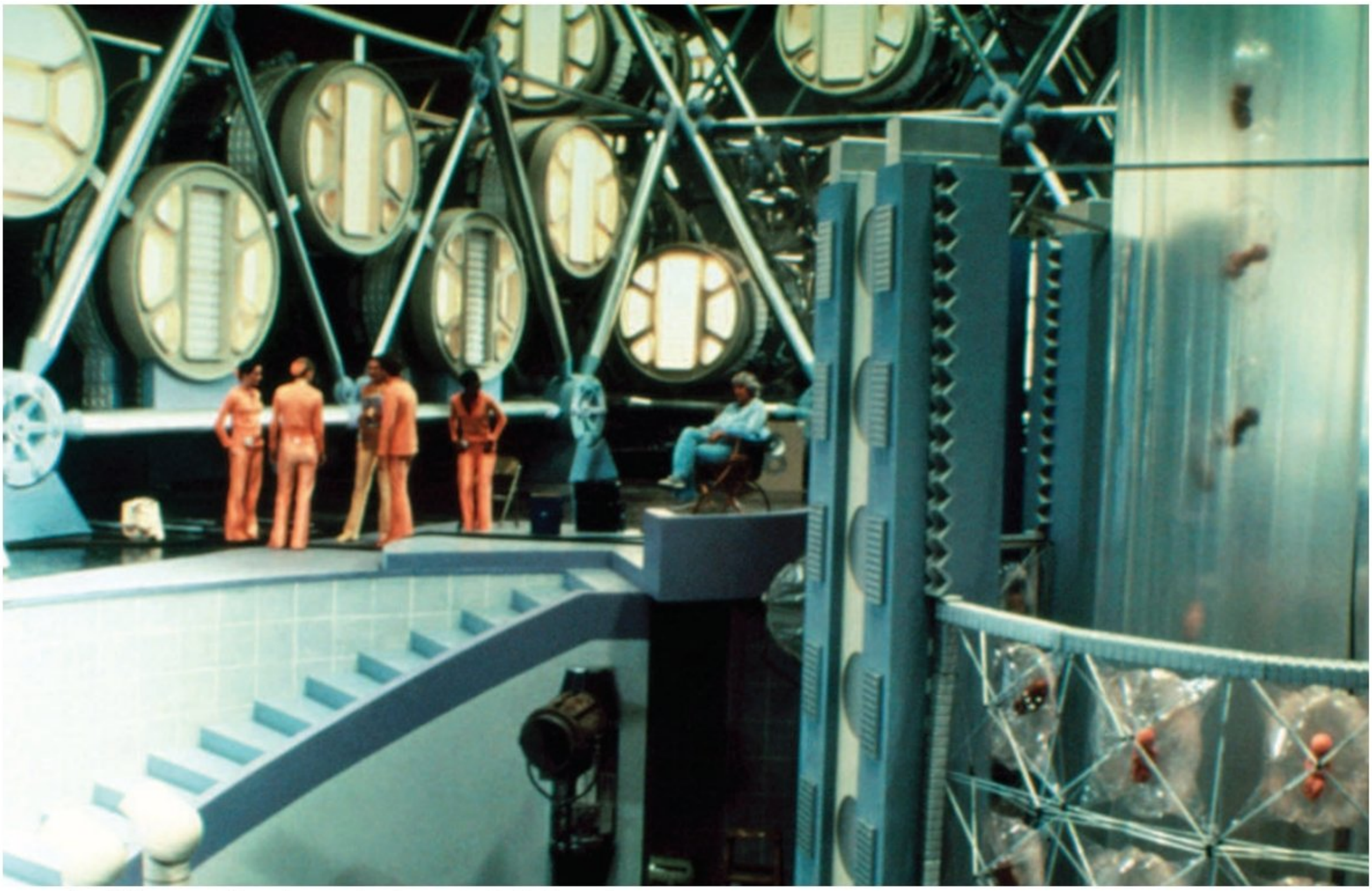


Image du téléfilm *Le Meilleur des mondes* (Burt Brinckerhoff, 1980).

sont loin d'être des mondes sans conflit, de bonheur pur et parfait tel le jardin d'Éden. La Culture par exemple, civilisation pangalactique d'un cycle de romans de l'écrivain écossais Iain M. Banks, met en scène une société anarchiste, sans loi ni hiérarchie, sans argent ni propriété grâce aux miracles de ses technologies, dont notamment ses intelligences artificielles, drones et vaisseaux qui y vivent en égalité avec les humains et les extraterrestres… Sauf que cette utopie d'un très lointain avenir, au premier abord totalement pacifiste, ne subsiste pour ses trente mille milliards de citoyens que grâce au sale boulot des protagonistes des romans : ils transforment les autres civilisations de l'univers afin de les rapprocher de l'idéal de la Culture grâce à la stratégie, à la force si nécessaire et bien sûr à leur puissance technoscientifique sans équivalent…

Dérives en dystopie

Sous le soleil utopique des mondes de science-fiction se cache donc l'ombre de la dystopie. Car celle-ci n'est pas le contraire de l'utopie, mais son miroir en négatif. Malgré sa grande richesse et sa libération des chaînes du travail, la société du Paquebot immobile se lézarde ainsi au fil des années. Elle se fragmente en une pluralité de mouvements isolés les uns des autres, ses citoyens n'arrivant plus à faire cohabiter leurs versions contradictoires de l'anarchisme. *« Et comme souvent en pareil cas,* raconte P. Curval*, un dictateur s'impose pour réguler cette situation. »* L'enjeu est dès lors de retrouver voire de réinventer l'utopie de départ. Car aucune utopie ne vit autrement qu'en tension face à son ombre dystopique. Comme la justice ou la démocratie, elle n'existe pas, mais elle consiste. Sous ce regard, croire qu'elle est enfin et définitivement atteinte, c'est déjà en avoir perdu l'horizon.

Une autre clé du Paquebot immobile mérite qu'on s'y arrête : l'interdiction de procréer. Pâquiens et Pâquiennes, comme l'écrivain appelle les citoyens de l'île, sont certes égaux et libres de leurs pensées et de leurs actes dès lors que ceux-ci ne nuisent jamais à autrui, ils peuvent s'unir entre eux sans considération d'origine ou de sexe, mais n'ont pas le droit d'avoir d'enfants. Il existe certes des démarcheurs qui vont chercher dans le monde entier d'autres anarchistes et pacifistes, des techniciens, savants, littérateurs, artistes ou artisans pour maintenir ou augmenter la population globale de l'île dans une planète dont l'humanité s'effondre. Le coût humain d'un tel rêve réalisé, bloquant le renouvellement des générations, n'en reste pas moins abyssal. *« Pour moi qui aie vécu sur la Terre lorsqu'elle n'avait que 2,5 milliards d'habitants,* dit P. Curval*, aucune utopie n'est envisageable sans volonté de stopper l'expansion démographique, du moins si l'on désire qu'elle soit partagée par tous plutôt qu'une minorité de privilégiés. »*

Le monde parfait n'existe pas

De par les principes qui la fondent, aucune utopie ne ressemble à une autre, celle des uns devenant aisément la →

ENTRE UTOPIE ET DYSTOPIES, 4 RÉFÉRENCES DE LA SF

PHILIPPE CURVAL (NÉ EN 1929)

Auteur d'une quarantaine de romans de 1960 à *Idem's*, paru chez La Volte en octobre 2021, ce grand écrivain français est connu pour ses récits des «années de chien» de l'utopie européenne en déshérence d'un futur pas si lointain, de *Cette chère humanité* (1976) à *Lothar Blues* (2008) où il la réinvente.

URSULA K. LE GUIN (1929-2018)

Américaine, elle est l'autrice de deux classiques, d'inspiration féministe pour *La Main gauche de la nuit* (1969), et anarchiste pour *Les Dépossédés* (1974). Elle est réputée pour sa capacité, quasiment anthropologique, à bâtir des mondes divergents du nôtre, œuvres de science-fiction ou de *fantasy* riches en pistes utopiques.

IAIN M. BANKS (1954-2013)

Cet écrivain écossais est le père d'un cycle autour d'une civilisation pangalactique, la Culture, chef-d'œuvre de science-fiction utopique se situant dans un lointain futur, avec des romans majeurs où l'on frise l'enfer tels *Une forme de guerre* (1987), *L'Homme des jeux* (1988), *Excession* (1996) ou... *Les Enfers virtuels* (2010).

JOHN BRUNNER (1934-1995)

Sa *Tétralogie noire* comporte: *Tous à Zanzibar* (1968), sur une Terre surpeuplée; *L'Orbite déchiquetée* (1969), dans un monde de haine raciale; *Le Troupeau aveugle* (1972), sur une planète ravagée par la pollution; et *Sur l'Onde de choc* (1975), sur une société dominée par la société de contrôle. Quatre dystopies où se cachent toujours des bribes d'espoir. ● A.K.

Oregon State University

Wikimedia

DR

Wes Tennewin

→ dystopie des autres. Mais au-delà de ce constat, chaque utopie se dessine en fonction d'un contexte historique et géographique. Le décor de la lune Anarres des *Dépossédés* (1974) d'Ursula Le Guin, où s'est réalisée une utopie libertaire très différente de celles de I.M. Banks ou P. Curval, est ainsi marqué par la pénurie plutôt que l'abondance des ressources. Les capitalistes sans vergogne de la riche planète Urras y extrayaient des minerais, puis les utopistes s'y sont exilés pour y concrétiser leur rêve politique. Cette lune est aride, sans faune ni flore à part un ersatz d'arbre qui sert à tout, des bactéries, des vers et des crustacés. Elle semble proche de la Sibérie, dont l'étude a permis au géographe, zoologue et théoricien anarchiste Pierre Kropotkine de publier en 1902 son essai *L'Entraide, un facteur de l'évolution*. Ce n'est pas un hasard. L'économie organique et holistique d'Anarres, basée sur la responsabilité collective, est symbolisée par la maxime *«L'excès est l'excrément»*. Ce principe la rapproche d'une « économie symbiotique », non «extractiviste», sans gâchis et recyclant tout, avec une électricité décentralisée venant de turbines éoliennes et de *«générateurs tirant de l'énergie des différences de température de la terre»*. La solidarité s'y concrétise au sein de communautés dans un lien structurel entre «dépossédés». L'aide mutuelle s'avère essentielle à la survie sur cet astre au climat sévère, parce qu'une *«société peut seulement supprimer la souffrance sociale, la souffrance inutile.»* Mais là encore, l'utopie se grippe peu à peu. Les recherches de Shevek, jeune physicien anarresti, sont bloquées par l'isolationnisme et l'insidieuse sclérose du système libertaire de la lune, dont l'idéal est sali par des caciques jouant des rouages de la bonne réputation et des circuits d'influence au nom de la «conscience sociale».

Comme le dit en souriant P. Curval, à propos de ce grand théoricien de l'utopie qu'a été H.G. Wells: *«Le monde par essence parfait dont rêvent les utopistes n'existe pas et n'existera jamais. Très jeune, j'ai lu un livre de Wells,* M. Barnstaple chez les hommes-dieux (1923)*, qui est une utopie où les tigres viennent vous lécher la main, où tout nage dans le bonheur, sans aucune dynamique... Ce monde est mortel d'ennui tant il ne s'y passe rien!»* Dans le grand classique de H.G. Wells, *La Machine à explorer le temps* (1895), le monde

paradisiaque, libertaire car sans travail ni propriété des Éloïs est par ailleurs indissociable de l'enfer dystopique qu'incarnent les Morlocks dans leurs souterrains. Descendants dégénérés des classes laborieuses qui servaient l'élite oisive des Éloïs, les Morlocks en sont arrivés à manger ces derniers, devenus leur bétail…

L'utopie comme vigilance

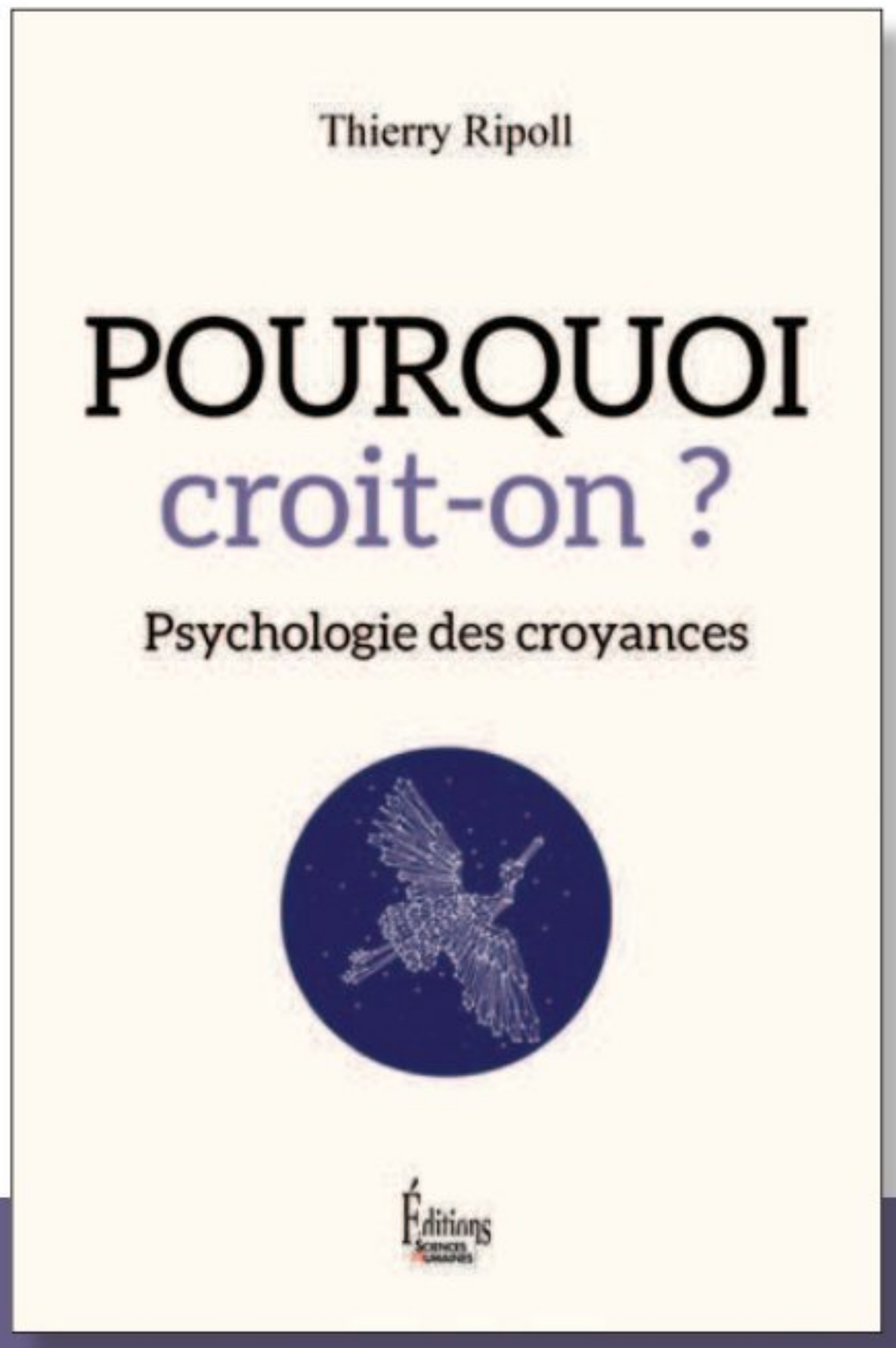
À l'inverse, des classiques indémodables comme *Le Meilleur des mondes* (1931)d'Aldous Huxley ou *1984* (1949) de George Orwell sont certes considérés comme de pures dystopies. Mais leurs sociétés n'ont-elles pas été des utopies avant de tourner à l'enfer ? Et la faculté de résistance de leurs personnages clés, aussi sinistre soit leur fin, n'est-elle pas source d'espoir en quelque monde meilleur ? La science-fiction cultive une extraordinaire capacité à nous projeter dans des sociétés alternatives, ou dans ce que le chercheur Yannick Rumpala appelle des prototypes ou plutôt des « prototopies » de nos futurs (3). Lorsqu'elles ne se contentent pas de divertir, les œuvres d'anticipation pourraient ainsi être analysées telles des créations voguant entre les deux pôles de l'utopie et de la dystopie, plus ou moins proches de ces deux extrêmes sans jamais n'être intégralement ni l'une ni l'autre. C'est ainsi qu'au fil des pages terriblement dystopiques de *Tous à Zanzibar* (1969) et de *Sur l'onde de choc* (1975) de John Brunner se détachent deux utopies remarquables. La première, au cœur d'une planète surpeuplée, s'incarne dans un ridicule pays africain pauvre et sous-développé, le Beninia, dont les arts de vivre et de s'entendre entre êtres différents s'avèrent inouïs. La seconde se construit dans l'ex-bidonville de Précipice, cité constituée suite à un tremblement de terre par des « dépossédés » ainsi que des scientifiques et autres bénévoles venus les aider, en sécession de la société de surveillance globale que sont devenus les États-Unis. Volontairement coupés du réseau électronique et du confort allant avec, ses habitants technoécolos refusent le « style de vie banane ». Comme celle de tous les rebelles des rues et des zad de la planète, leur utopie est une vigilance. Son contraire n'est pas la dystopie, ombre permanente, mais l'idéologie dominante et ses mécanismes de soumission. ●

(1) **Zad pour zone à défendre,** la plus connue ayant été en France celle de Notre-Dame-des-Landes.

(2) **Les citations de Philippe Curval** sont tirées de l'émission « Volutes » de la maison d'édition La Volte et de Radio Parleur : https://lavolte.net/volutes-podcast-volte-philippe-curval-ariel-kyrou-marc-ang-cho/

(3) **Yannick Rumpala,** *Hors des décombres du monde. Écologie, science-fiction et éthique du futur*, Champ Vallon, 2018.

Religion, superstition, croyances dans le surnaturel, quels sont les processus psychologiques en jeux ?

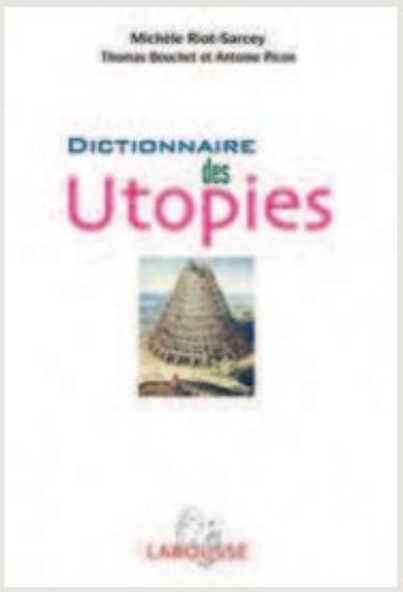


Retrouvez tous nos ouvrages en scannant ce QRcode

Par téléphone au **03 86 72 07 00**
Sur Internet **editions.scienceshumaines.com**

ISBN : 978-2-36106-600-0
392 pages – 17 €

BIBLIOGRAPHIE



▪ DICTIONNAIRE DES UTOPIES
Michèle Riot-Sarcey, Thomas Bouchet et Antoine Picon
Larousse, 2006.

▪ UTOPIE
Thomas Bouchet
Anamosa, 2021.

▪ VOYAGES AU PAYS DE NULLE PART. HISTOIRE LITTÉRAIRE DES UTOPIES
Raymond Trousson
3e éd., éditions de l'Université de Bruxelles, 1999.

▪ PASSEPORT POUR L'UTOPIE. MICRONATIONS, UN INVENTAIRE
Graziano Graziani
Plein Jour, 2020.

▪ UTOPIES ET UTOPISTES
Thierry Paquot,
La Découverte, 2018.

▪ HISTOIRE DE L'UTOPIE PLANÉTAIRE. DE LA CITÉ PROPHÉTIQUE À LA SOCIÉTÉ GLOBALE
Armand Mattelart
La Découverte, 2020.

▪ «UTOPIES. CHANGER LE MONDE. LES GRANDS TEXTES EXPLIQUÉS»
Le Point Références, n° 56, mars-avril 2015.

▪ «L'ATLAS DES UTOPIES»
Le Monde/La Vie, hors-série n° 19, 2017.

▪ THOMAS MORE
Marie-Claire Phélippeau
Gallimard, coll. « Folio », 2016.

▪ ELDORADOS D'AMÉRIQUE. MYTHES, MIRAGES ET RÉALITÉS
Bernard Lavallé
Payot, 2011.

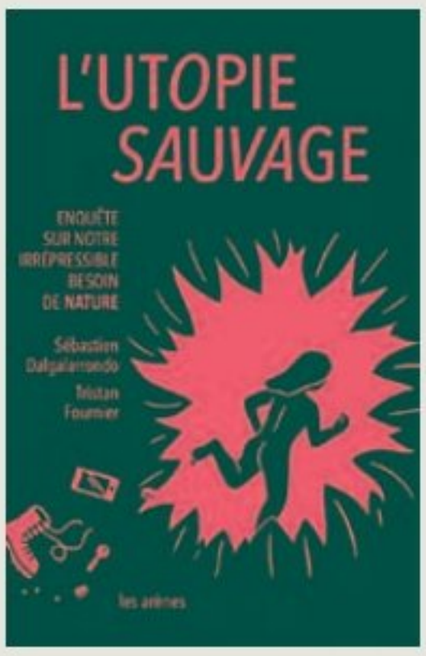
▪ LA RÉVOLUTION N'EST PAS UN MYTHE
Sophie Wahnich
Klinsieck, 2017.

▪ LA COMMUNE AU PRÉSENT
Ludivine Bantigny
La Découverte, 2021.

▪ COMMUNE(S), 1870-1871. UNE TRAVERSÉE DES MONDES AU 19e SIÈCLE
Quentin Deluermoz
Seuil, 2020.

▪ L'INTERNATIONALE DES RÉPUBLIQUES D'ENFANTS (1939-1955)
Samuel Boussion, Mathias Gardet et Martine Ruchat
Anamosa, 2020.

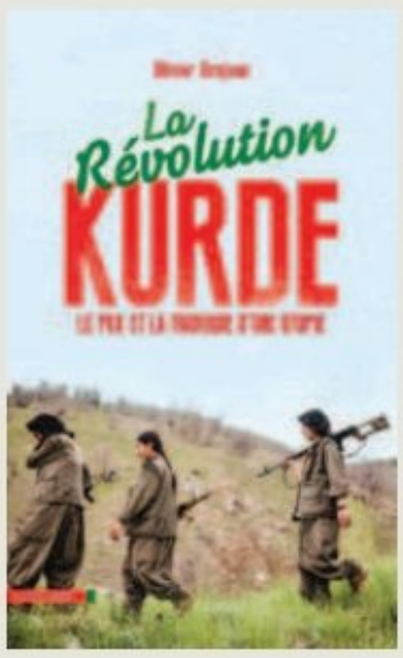
▪ LE TRANSHUMANISME : UNE ANTHOLOGIE
Frank Damour, Stanislas Deprez, Alberto Romele (dir.)
Hermann, 2020.



▪ L'UTOPIE SAUVAGE. ENQUÊTE SUR NOTRE IRRÉSISTIBLE BESOIN DE NATURE
Sébastien Dalgalarrondo et Tristan Fournier
Arènes, 2020.

▪ UTOPIES MADE IN MONDE. LE SAGE ET L'ÉCONOMISTE
Jean-Joseph Boillot
Odile Jacob, 2021.

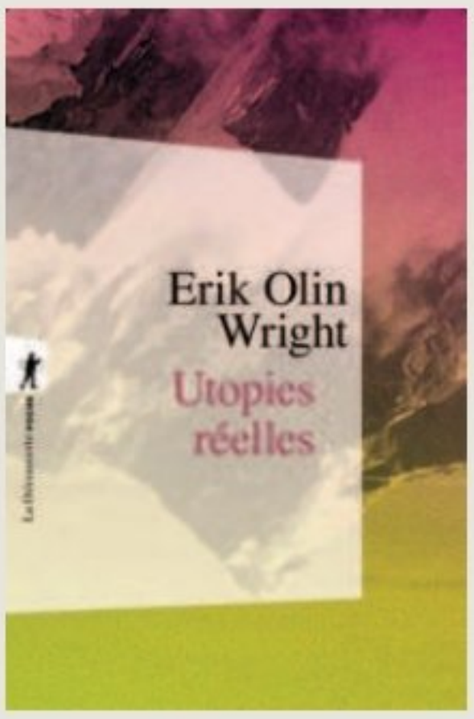
▪ UNE HISTOIRE MONDIALE DE LA PAIX. DES IDÉES POUR LE FUTUR
Philippe Moreau Defarges
Odile Jacob, 2020.



▪ LA RÉVOLUTION KURDE. LE PKK ET LA FABRIQUE D'UNE UTOPIE
Olivier Grojean
La Découverte, 2017.

▪ VEGAN ORDER. DES ÉCOWARRIORS AU BUSINESS DE LA RADICALITÉ
Marianne Celka
Arkhê, 2018.

▪ INTERNET, ANNÉE ZÉRO. DE LA SILICON VALLEY À LA CHINE, NAISSANCE ET MUTATIONS DU RÉSEAU
Jonathan Bourguignon
Divergences, 2021.



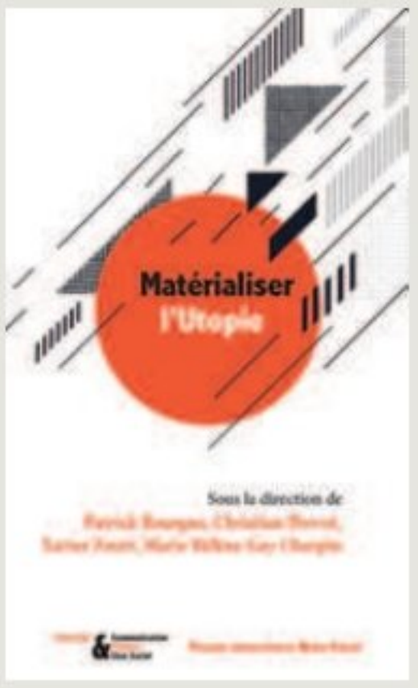
▪ UTOPIES RÉELLES
Erik Olin Wright
La Découverte, 2017.

▪ 2030 GLORIEUSES. POUR UNE RÉPUBLIQUE DU VIVANT
Julien Vidal
Actes Sud, 2022.

▪ L'UTOPIE, MODE D'EMPLOI
Sandrine Roudaut
La Mer salée, rééd. 2018.

▪ LE RÉVEIL DE L'UTOPIE
Jean-Louis Laville et Michèle Riot-Sarcey
L'Atelier, 2020.

▪ RENAISSANCE ÉCOLOGIQUE. 24 CHANTIERS POUR LE MONDE CONTEMPORAIN
Julien Dossier
Actes Sud, 2019.



▪ MATÉRIALISER L'UTOPIE
Patrick Bourgne, Christian Drevet, Xavier Fourt et Marie-Hélène Gay-Charpin (dir.)
PU Blaise Pascal, 2020.

▪ BASCULEMENTS. MONDES ÉMERGENTS, POSSIBLES DÉSIRABLES
Jérôme Baschet
La Découverte, 2021.

▪ DANS LES IMAGINAIRES DU FUTUR. ENTRE FINS DU MONDE, IA, VIRUS ET EXPLORATION SPATIALE
Ariel Kyrou
ActuSF, 2020.

EN JANVIER 2022

SCIENCES HUMAINES

PREND UN NOUVEL ÉLAN

Nouveau **format**,
nouvelle **maquette**,
et un projet
intellectuel renforcé.

Participez et soutenez-nous dans ce **nouveau projet**
fr.ulule.com/sciences-humaines

ulule

« Faire la part des choses entre ce que l'on sait, ce que l'on ne sait pas et ce qui est en débat. »

Héloïse Lhérété
Directrice de la rédaction

SCIENCES HUMAINES

MENSUELS

Hors frais de port

» Sommaires et commandes sur www.scienceshumaines.com

- 25 ❑ **Les défis des sciences humaines**
- 50 ❑ **Tiers-monde :** la fin des mythes
- 57 ❑ **Où va le commerce mondial ?**
- 62 ❑ **L'esprit redécouvert**
- 67 ❑ **Nouveaux regards sur la science**
- 71 ❑ **Comment nous voyons le monde**
- 80 ❑ **Les sciences humaines sont-elles des sciences ?**
- 82 ❑ **La lecture**
- 83 ❑ **Du signe au sens**
- 84 ❑ **Médiations et négociations**
- 85 ❑ **Nouveaux modèles féminins**
- 86 ❑ **La liberté**
- 87 ❑ **L'émergence de la pensée**
- 88 ❑ **Anatomie de la vie quotidienne**
- 89 ❑ **Violence :** état des lieux
- 90 ❑ **L'imaginaire contemporain**
- 91 ❑ **L'individu en quête de soi**
- 92 ❑ **Les ressorts de la motivation**
- 93 ❑ **Échange et lien social**
- 94 ❑ **La vie des groupes**
- 95 ❑ **Aux frontières de la conscience**
- 96 ❑ **Le destin des immigrés**
- 97 ❑ **Rêves, fantasmes, hallucinations**
- 98 ❑ **Apprendre**
- 99 ❑ **Normes, interdits, déviances**
- 100 ❑ **Les sciences humaines**
- 101 ❑ **La parenté en question**
- 102 ❑ **Les récits de vie**
- 103 ❑ **L'altruisme**
- 104 ❑ **Un monde de réseaux**
- 106 ❑ **Les sagesses actuelles**
- 107 ❑ **Souvenirs et mémoire**
- 108 ❑ **Homme/animal :** des frontières incertaines
- 109 ❑ **Les logiques de l'écriture**
- 110 ❑ **Cultures**
- 111 ❑ **L'école en mutation**
- 112 ❑ **Les hommes en question**
- 113 ❑ **Freud et la psychanalyse aujourd'hui**
- 114 ❑ **Travail, mode d'emploi**
- 115 ❑ **Les nouvelles frontières du droit**
- 116 ❑ **L'intelligence :** une ou multiple ?
- 117 ❑ **Autorité :** de la hiérarchie à la négociation
- 118 ❑ **La pensée orientale**
- 119 ❑ **La nature humaine**
- 120 ❑ **L'enfant**
- 121 ❑ **Quels savoirs enseigner ?**
- 122 ❑ **Le changement personnel**
- 123 ❑ **Criminalité**
- 124 ❑ **Société du risque**
- 125 ❑ **Organisations**
- 126 ❑ **Les premiers hommes**
- 127 ❑ **Le monde des jeunes**
- 128 ❑ **Les représentations mentales**
- 129 ❑ **La fabrique de l'information**
- 130 ❑ **La sexualité aujourd'hui**
- 132 ❑ **Le souci du corps**
- 133 ❑ **Les métamorphoses de l'état**
- 134 ❑ **La littérature, une science humaine ?**
- 136 ❑ **Les nouveaux visages des inégalités**
- 137 ❑ **Les savoirs invisibles**
- 138 ❑ **Les troubles du moi**
- 139 ❑ **Les mondes professionnels**
- 140 ❑ **Les nouvelles frontières de la vie privée**
- 141 ❑ **La force des passions**
- 142 ❑ **L'éducation,** un objet de recherches
- 143 ❑ **Cultures et civilisations**
- 144 ❑ **Les mouvements sociaux**
- 145 ❑ **Voyages, migration, mobilité**
- 146 ❑ **Hommes, femmes.** Quelles différences ?
- 147 ❑ **Où en est la psychiatrie ?**
- 148 ❑ **Contes et récits**
- 149 ❑ **Les nouveaux visages de la croyance**
- 150 ❑ **Amitié, affinité, empathie...**
- 151 ❑ **Aux origines des civilisations**
- 152 ❑ **À quoi sert le jeu ?**
- 153 ❑ **L'école en débat**
- 155 ❑ **Où en est la psychanalyse ?**
- 156 ❑ **Où va la famille ?**
- 157 ❑ **Qui sont les travailleurs du savoir ?**
- 158 ❑ **Les nouvelles formes de la domination au travail**
- 159 ❑ **Pourquoi parle-t-on ?**
- 160 ❑ **Dieu ressuscité**
- 161S ❑ **Enquêtes sur la lecture**
- 163 ❑ **La sexualité est-elle libérée ?**
- 165 ❑ **Où est passée la société ?**
- 166 ❑ **De Darwin à l'inconscient cognitif**
- 167S ❑ **La pensée éclatée**
- 169 ❑ **L'intelligence collective**
- 170 ❑ **Qui a peur de la culture de masse ?**
- 173 ❑ **Art rupestre**
- 174 ❑ **Qu'est-ce que l'amour ?**
- 175S ❑ **Agir par soi-même**
- 176 ❑ **Comment devient-on délinquant ?**
- 177 ❑ **Le souci des autres**
- 178S ❑ **La guerre des idées**
- 179 ❑ **Travail.** Je t'aime, je te hais !
- 180 ❑ **10 questions sur la mondialisation**
- 181 ❑ **Le nouveau pouvoir des institutions**
- 182 ❑ **Conflits ordinaires**
- 183 ❑ **Imitation**
- 184 ❑ **Les lois du bonheur**
- 185 ❑ **Des Mings aux Aztèques**
- 186 ❑ **Que vaut l'école en France ?**
- 187 ❑ **D'où vient la morale ?**
- 188 ❑ **Faut-il réinventer le couple ?**
- 190 ❑ **Au-delà du QI**
- 191 ❑ **Inégalités :** le retour des riches
- 192 ❑ **Enseigner :** L'invention au quotidien
- 194 ❑ **Les animaux et nous.**
- 196 ❑ **Nos péchés capitaux**
- 197 ❑ **Les rouages de la manipulation**
- 198 ❑ **Les neurones expliquent-ils tout ?**
- 199 ❑ **Psychologie de la crise.**
- 200S ❑ **Pensées pour demain**
- 201 ❑ **Les troubles de la mémoire**
- 202 ❑ **Pauvreté.** Comment faire face ?
- 203 ❑ **École.** Guide de survie.
- 204 ❑ **Démocratie.** Crise ou renouveau ?
- 205S ❑ **Changer sa vie**
- 206 ❑ **Repenser le développement**
- 207 ❑ **La nouvelle science des rêves**
- 208S ❑ **L'enfant violent.**
- 209 ❑ **L'art de convaincre.**
- 210 ❑ **Le travail en quête de sens.**
- 211S ❑ **Le clash des idées : 1989 à 2009**
- 212 ❑ **De l'enfant sauvage à l'autisme.**
- 213 ❑ **L'énigme de la soumission**
- 214 ❑ **L'ère du post-féminisme**
- 215 ❑ **L'analogie moteur de la pensée**
- 216S ❑ **Les épreuves de la vie**
- 217 ❑ **Les secrets de la séduction**
- 218 ❑ **La littérature** : fenêtre sur le monde.
- 219S ❑ **À quoi pensent les enfants ?**
- 220 ❑ **L'autonomie, nouvelle utopie ?**
- 222S ❑ **20 ans d'idées, le basculement**
- 223 ❑ **Le retour de la solidarité**
- 224 ❑ **La course à la distinction**
- 225 ❑ **Sommes-nous rationnels ?**
- 226S ❑ **Le monde des ados**
- 227 ❑ **Conflits au travail**
- 228 ❑ **L'état, une entreprise comme une autre ?**
- 229S ❑ **Nos vies numériques**
- 230S ❑ **Pourquoi apprendre ?**
- 231 ❑ **Tous accros ?**
- 232 ❑ **Comment être parent aujourd'hui ?**
- 233S ❑ **Et si on repensait TOUT ?**
- 234 ❑ **Inventer sa vie**
- 235 ❑ **Les identités sexuelles**
- 236 ❑ **Dans la tête de l'électeur.**
- 237S ❑ **Qui sont les Français ?**
- 238 ❑ **Comment naissent les idées nouvelles ?**
- 239 ❑ **Peut-on ralentir le temps ?**
- 240S ❑ **L'imaginaire du voyage**
- 241S ❑ **L'intelligence.**
- 242 ❑ **Le travail.** Du bonheur à l'enfer
- 243 ❑ **L'autorité.** Les nouvelles règles du jeu
- 244S ❑ **2012-2013.** Les idées en mouvement
- 245 ❑ **Vivre en temps de crise**
- 246 ❑ **Le langage** en 12 questions
- 247S ❑ **Violence**
- 248 ❑ **Comment pensons-nous ?**
- 249 ❑ **La fin de l'homme ?**
- 250 ❑ **Faut-il se fier à ses intuitions ?**
- 251 ❑ **L'ère culinaire**
- 252S ❑ **Générations numériques**
- 253 ❑ **Écrire** Du roman au SMS
- 254 ❑ **Reprendre sa vie en main**
- 255S ❑ **La bibliothèque des idées d'aujourd'hui**
- 256 ❑ **L'Individu** Secrets de fabrication
- 257 ❑ **Apprendre par soi-même**
- 258 ❑ **Le climat fait-il l'histoire ?**
- 259S ❑ **Psychologie de l'enfant** État des lieux
- 260 ❑ **Peut-on vivre sans croyances ?**
- 261 ❑ **Devenir garçon, devenir fille**
- 262 ❑ **15 questions sur nos origines**
- 263 ❑ **Éduquer au 21e siècle**
- 264 ❑ **Les clés de la mémoire**
- 265 ❑ **L'art de négocier**
- 266 ❑ **Les grandes questions de notre temps**
- 267 ❑ **Inégalités**
- 268 ❑ **La motivation**
- 269 ❑ **Vieillir, pour ou contre ?**
- 270S ❑ **La philosophie aujourd'hui**
- 271 ❑ **La confiance** Un lien fondamental
- 272 ❑ **Le sport, une philosophie ?**
- 273 ❑ **Les pouvoirs de l'imaginaire**
- 274 ❑ **L'enfant et le langage**
- 275 ❑ **Liberté** Jusqu'où sommes-nous libres ?
- 276 ❑ **Aimer au 21e siècle**
- 277S ❑ **25 ans** Numéro anniversaire
- 278 ❑ **Les lois de la réputation**
- 279 ❑ **Violence** 15 questions pour comprendre
- 280 ❑ **Passions** quand la passion nous embarque
- 281S ❑ **Nature culture** la fin des frontières ?
- 282 ❑ **Apprendre à coopérer**
- 283 ❑ **Les nouvelles psychothérapies**
- 284 ❑ **Le sexe en 69 questions**
- 285S ❑ **Qu'est-ce qu'une bonne école ?**
- 286 ❑ **Comment allons-nous travailler demain ?**
- 287 ❑ **La manipulation**
- 288S ❑ **Et si on changeait tout ?**
- 289 ❑ **Les nouveaux visages de la précarité**
- 290 ❑ **La mondialisation en questions**
- 291S ❑ **Les troubles de l'enfant**
- 292 ❑ **Qu'est-ce que le racisme ?**
- 293 ❑ **L'empathie**
- 294 ❑ **Nos vies intérieures**
- 295 ❑ **Les grands mythes de l'histoire de France**
- 296S ❑ **Comment apprend-on ?**
- 297 ❑ **La société française**
- 298 ❑ **Psychologie de l'attention**
- 299 ❑ **Les livres de l'année**

NUMÉROS 2018-2021

Prix unitaire hors frais de port

- 300S ❑ **Comment va le monde ?** 6,90 €
- 301 ❑ **Jusqu'où féminiser la langue française ?** 5,50 €
- 302 ❑ **Qu'est-ce qu'une belle vie ?** 5,70 €
- 303S ❑ **Les intelligences de l'enfant** 6,70 €
- 304 ❑ **Penser l'emprise... et s'en défaire** 5,70 €
- 305 ❑ **L'invention des vacances** 5,70 €
- 306S ❑ **Qu'est-ce que l'amour ?** 6,70 €
- 307S ❑ **Éduquer.** Le conflit des modèles. 6,70 €
- 308 ❑ **La motivation au travail** 5,70 €
- 309 ❑ **Humains.** Nos origines repensées 5,70 €
- 310S ❑ **Le cerveau** en 12 questions 6,70 €
- 311 ❑ **Abécédaire des idées d'aujourd'hui** 5,70 €
- 312 ❑ **L'art de parler** 5,70 €
- 313 ❑ **Etre un homme aujourd'hui** 5,70 €
- 314S ❑ **L'attachement,** un lien vital 6,70 €
- 315 ❑ **Radicalités** 5,70 €
- 316 ❑ **Que devient la famille ?** 5,70 €
- 317S ❑ **Corps et esprit** 6,70 €
- 318S ❑ **Réussir à l'école** 6,70 €
- 319 ❑ **Comment manager aujourd'hui ?** 5,70 €
- 320 ❑ **Quand les émotions déraillent** 5,70 €
- 321S ❑ **Le pouvoir des livres** 6,70 €
- 322 ❑ **Réparer la planète** 5,70 €
- 323 ❑ **Penser par soi-même** 5,70 €
- 324 ❑ **Croire en Dieu aujourdh'ui** 5,70 €
- 325S ❑ **L'autisne en 10 questions** 6,70 €
- 326 ❑ **Altruisme et solidarité** 5,70 €
- 327 ❑ **Les peuples premiers** 5,70 €
- 328S ❑ **La force de vivre** 6,70 €
- 329S ❑ **Grandir aujourd'hui** 6,70 €
- 330 ❑ **L'estime de soi** 5,70 €
- 331 ❑ **La connerie décryptée** 5,70 €
- 333 ❑ **Le langage** 5,90 €
- 334 ❑ **La France en révolutions** 5,90 €
- 335S ❑ **Peut-on réparer l'humain ?** 6,90 €
- 336 ❑ **Rêver** 5,90 €
- 337 ❑ **Travail. Les nouvelles fractures** 5,90 €
- 338 ❑ **L'art de (bien) manger** 5,90 €
- 339 ❑ **Comment vivre ?** 6,90 €
- 340 ❑ **La choc des idées** 6,90 €
- 341 ❑ **Que valent les nouvelles pédagogies ?** 5,90 €
- 342S ❑ **Psychologie de la violence** 6,90 €

SCIENCES HUMAINES

>> Sommaires et commandes sur **www.scienceshumaines.com**

GRANDS DOSSIERS DES SCIENCES HUMAINES (trimestriel)

Prix unitaire : 7,50 € hors frais de port

1 ❑ L'origine des cultures
2 ❑ La moralisation du monde
4 ❑ France 2006
5 ❑ L'origine des religions
6 ❑ Peut-on changer la société ?
7 ❑ Psychologie
9 ❑ L'origine des sociétés
11 ❑ Entre image et écriture
13 ❑ Paroles d'historiens
14 ❑ Idéologies
15 ❑ Les psychothérapies
16 ❑ Les ressorts invisibles de l'économie
17 ❑ Villes mondiales
18 ❑ France 2010
19 ❑ Les pensées vertes
21 ❑ Freud, droit d'inventaire
22 ❑ Consommer
23 ❑ Apprendre à vivre
24 ❑ L'histoire des autres mondes
25 ❑ Affaires criminelles
26 ❑ Guide des cultures pop
27 ❑ Transmettre
29 ❑ Un siècle de philosophie
30 ❑ Les penseurs de la société
31 ❑ Histoire des psychothérapies
32 ❑ L'amour un besoin vital
33 ❑ Vers un nouveau monde
34 ❑ L'art de penser
35 ❑ Le bonheur
36 ❑ Changer le travail
37 ❑ Les grands mythes
38 ❑ Innovation et créativité
39 ❑ Élever ses enfants
40 ❑ Villes durables
41 ❑ De la formation au projet de vie
42 ❑ La psychologie aujourd'hui
43 ❑ La philosophie, un art de vivre
44 ❑ Les métamorphoses de la société française
45 ❑ Les grands penseurs de l'éducation
46 ❑ Les grands penseurs du langage
47 ❑ Les âges de la vie
48 ❑ Eurêka ! L'histoire des grandes découvertes
49 ❑ Ces pionnières qui ont fait l'histoire
50 ❑ La psychologie en débats

GRANDS DOSSIERS DES SCIENCES HUMAINES (trimestriel)

Prix unitaire : 7,90 € hors frais de port

51 ❑ Les sagesses orientales ..... 7,90 €
52 ❑ Le pouvoir des images ..... 7,90 €
53 ❑ Soigner. Une science humaine ..... 7,90 €
54 ❑ Les grands psychologues... ..... 7,90 €
55 ❑ Devenir soi-même ..... 7,90 €
56 ❑ Les lumières ..... 7,90 €
57 ❑ Les grandes controverses de la philosophie ..... 7,90 €
58 ❑ Bonheur d'apprendre et d'enseigner 7,90 €
59 ❑ Psychologie 7,90 €
60 ❑ Magies et sorcelleries 7,90 €
61 ❑ La grande histoire de l'humanisme 7,90 €
62 ❑ Démocratie 7,90 €
63 ❑ La grande histoire du féminisme 7,90 €
64 ❑ Qu'est-ce-que la science 7,90 €

HORS-SÉRIE DES GRANDS DOSSIERS (option d'abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

	non abonnés	abonnés
2 ❑ La nouvelle histoire des empires	8,50 €	4,50 €
4 ❑ La grande histoire de l'Islam	8,50 €	4,50 €
5 ❑ Les monothéismes	8,50 €	4,50 €
6 ❑ La grande histoire du christianisme	8,50 €	4,50 €
7 ❑ La grande histoire de la Chine	8,90 €	4,50 €
8 ❑ La grande histoire de l'Afrique	8,90 €	4,50 €
9 ❑ Rome, Athènes	8,90 €	4,50 €
10 ❑ Utopies	8,90 €	4,50 €

HORS-SÉRIE DE SCIENCES HUMAINES (option d'abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

	non abonnés	abonnés
2 ❑ Comprendre le monde	12,00 €	7,20 €
4 ❑ Femmes, combats et débats	7,90 €	4,50 €
5 ❑ L'école en questions	7,90 €	4,50 €
7 ❑ La grande histoire de la psychologie	8,50 €	4,50 €
8 ❑ Comprendre Claude Lévi-Strauss	8,50 €	4,50 €
9 ❑ Les grands philosophes	8,50 €	4,50 €
10 ❑ Le sexe dans tous ses états	8,50 €	4,50 €
11 ❑ La grande histoire du capitalisme	8,50 €	4,50 €
12 ❑ Une autre histoire des religions	8,50 €	4,50 €
13 ❑ À quoi pensent les philosophes ?	8,50 €	4,50 €
14 ❑ À la découverte du cerveau	8,50 €	4,50 €
15 ❑ L'œuvre de Pierre Bourdieu	8,50 €	4,50 €
16 ❑ La philosophie en quatre questions	9,80 €	4,50 €
17 ❑ De la pensée en Amérique	8,50 €	4,50 €
18 ❑ Edgar Morin	8,50 €	4,50 €

	non abonnés	abonnés
19 ❑ Michel Foucault	8,50 €	4,50 €
20 ❑ Les grands penseurs des sciences humaines	8,50 €	4,50 €
21 ❑ Les grandes idées politiques	8,50 €	4,50 €
22 ❑ Quelle éthique pour notre temps ?	8,50 €	4,50 €
23 ❑ Comprendre le Moyen-Orient	8,90 €	4,50 €
24 ❑ Où va la France ? Enjeux de notre temps	8,90 €	4,50 €
25 ❑ 30 ans. Les grands entretiens	8,90 €	4,50 €

HORS-SÉRIE (hors abonnement)

Prix unitaire hors frais de port

PSYCHO : COMMENT SE SOIGNER ?

Non abonnés 8,50 €
Abonnés 4,50 €
124 pages

LES 100 PENSEURS DE L'ÉCONOMIE

Non abonnés 12,50 €
Abonnés 8 €
164 pages

LA GUERRE DES ORIGINES À NOS JOURS

Non abonnés 12,50 €
Abonnés 8 €
132 pages

COMMENT LA LITTÉRATURE PEUT CHANGER NOS VIES

Non abonnés 12,50 €
Abonnés 8 €
132 pages

LES GRANDS ENJEUX DU MONDE CONTEMPORAIN

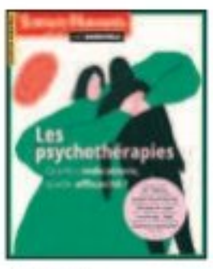
Non abonnés 12 €
Abonnés 8 €
188 pages

LA NOUVELLE HISTOIRE DU MONDE

Non abonnés 12 €
Abonnés 8 €
116 pages

PHILO LES AUTEURS, LES THÈMES, LES TEXTES

Non abonnés 12,50 €
Abonnés 8 €
164 pages

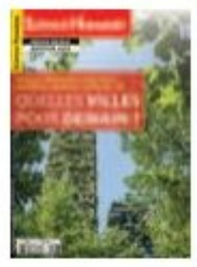


Non abonnés 12,50 €
Abonnés 8 €
132 pages

LES PSYCHOTHÉRAPIES

LES 100 PENSEURS DES SCIENCES HUMAINES

Non abonnés 12,50 €
Abonnés 8 €
172 pages



QUELLES VILLES POUR DEMAIN ?

Non abonnés 8,90 €
Abonnés 4,50 €
84 pages

LA PSYCHOLOGIE DE L'ENFANT EN 30 QUESTIONS

Non abonnés 12,50 €
Abonnés 8 €
164 pages

SCIENCES HUMAINES

BON DE COMMANDE

>> Sommaires et commandes
sur www.scienceshumaines.com

SCIENCES HUMAINES MENSUELS

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
.....	5,50 € x		=
.....	5,70 € x		=
.....	6,70 € x		=
.....	6,90 € x		=
	Total		

HORS-SÉRIE SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT .....

(abonné, indiquez votre n° ci-contre)

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
.....	4,50 € x		=
.....	8,50 € x		=
.....	8,90 € x		=
	Total		

Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT - TRIMESTRIELS

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
.....	7,50 € x		=
.....	7,90 € x		=
	Total		

HORS-SÉRIE Les GRANDS DOSSIERS des SCIENCES HUMAINES

HORS ABONNEMENT .....

(abonné, indiquez votre n° ci-contre)

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
.....	4,50 € x		=
.....	8,50 € x		=
.....	8,90 € x		=
	Total		

Retrouvez toutes nos publications
et notre catalogue de livres
www.scienceshumaines.com/boutique

NOS DIVERS HORS-SÉRIES

HORS ABONNEMENT .....

(abonné, indiquez votre n° ci-contre)

Inscrire les numéros commandés

	Prix Unit.	Quant.	soit
.....	4,50 € x		=
.....	8,00 € x		=
.....	8,50 € x		=
.....	8,90 € x		=
.....	9,80 € x		=
.....	12,00 € x		=
.....	12,50 € x		=
	Total		

TOTAL DES MAGAZINES €

PARTICIPATION AUX FRAIS DE PORT

France	3,00 €
Europe, Afrique, Dom-Tom	5,00 €
Amérique, Asie, Océanie	7,50 €

TOTAL FRAIS DE PORT €

TOTAL DE MA COMMANDE

Magazines + frais de port = €

5 magazines achetés, le 6e offert

GAGNEZ DU TEMPS !

Commandez par téléphone
03 86 72 07 00

PAIEMENT PAR CARTE BANCAIRE **code HS10GD**
ou sur **www.scienceshumaines.com**

BON DE COMMANDE ET RÈGLEMENT À RETOURNER À **SCIENCES HUMAINES - BP 256 - 89004 AUXERRE**

ADRESSE DE LIVRAISON **(écrire en lettres capitales)**

☐ Mme ☐ M.

NOM .....

PRÉNOM .....

ADRESSE .....

.....

CODE POSTAL ..... **VILLE** .....

.....

PAYS ..... **TÉL** .....

PROFESSION .....

E-MAIL .....

☐ Je désire recevoir une facture acquitée

PAIEMENT

Ci-joint mon règlement de ..... € par :

☐ Chèque bancaire ou postal à l'ordre de « Sciences Humaines »

☐ Virement BP Bourgogne Franche-Comté

IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021BIC : CCBPFRPPDJN

☐ C.B. n° ....

Expire le : .... Cryptogramme ...

(3 derniers chiffres verso CB)

Date et signature obligatoires :

HS10GD

Conformément à la loi « Informatique et libertés » du 6/01/78, vous pouvez accéder aux données vous concernant, les rectifier, et vous opposer à leur transmission éventuelle à d'autres sociétés, en nous écrivant.

Nouveauté

Une enquête au long cours sur les êtres humains

L'HUMANOLOGUE
L'HUMANOLOGUE
Les humains comme on ne vous les a jamais racontés
Un homme sur deux est une femme (et inversement ?)
N° 4
Peut-on lutter contre la dispersion ? | Une histoire du diable
Qu'allons-nous devenir ? | À quoi sert de dormir ?
10 leçons pour réussir sa vie
Rencontres humanologiques au château
Le cerveau, 150 ans d'exploration
Les fluctuations du désir
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM - L'HUMANOLOGUE N° 4 - SEPTEMBRE 2021 - 15 €

Le **N° 4** vient de paraître

Actuellement en kiosque, en librairie et sur notre site

Retrouvez toutes les parutions de l'Humanologue en scannant ce QR code

L'Humanologue est une publication de
SCIENCES HUMAINES

« **Qu'est-ce que la science ?**
Comment se fabrique-t-elle ?
Quels sont les enjeux aujourd'hui ?

SCIENCES HUMAINES
Les Grands Dossiers
des SCIENCES HUMAINES
Qu'est-ce que la science ?
• Histoire et philosophie des sciences
• Lieux et acteurs du savoir
• Les experts ont-ils pris le pouvoir ?
Étienne Klein : « Démocratiser la science par le récit »
7,90 € BEL / LUX 8,40 € - SUISSE 15 CHF - CANADA 13,49 $CAN - ESP/GR / ITA / PORT CONT 9,20 € - DOM/S 8,90 € - DOM / A 10,30 € - TOM/S 1200 XPF - MAR 84 DH - TUN 10,40 TND
L 18932 - 64 - F: 7,90 € - RD
ACTUALITÉS
POLITIQUE
Trop de fonctionnaires ?
SANTÉ
Covid-19 : surmortalité en Seine-Saint-Denis
THÉÂTRE
Des ouvrières rejouent leur combat

Chez votre marchand de journaux

Par téléphone au **03 86 72 07 00**
Retrouvez toutes nos publications
en scannant ce QR code